



Universitas

BIBLIOTHECA

Ottaviensis

30



Œ U V R E S

D E

C O L A R D E A U ,

D E

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

T O M E P R E M I E R .

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





L'Épincé scul.

Édition de C. IZIN.

Œ U V R E S
D E
C O L A R D E A U ,
D E
L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Hunc quoque summa dies nigro summerfit Averno :
Effugiunt avidos carmina sola rogos.
Ovid. De morte Tibulli.

T O M E P R E M I E R .



A P A R I S ,
Chez CAZIN , Libraire , Cul-de-sac du Coq
Saint-Honoré , N°. 3.

M. DCC. XCIII.

BIBLIOTHECA

PQ

1968

.C8

1793

v. 1

Coll. spec.

P R É F A C E

D E S É D I T E U R S.

L'ÉDITION que nous offrons au Public avoit été projetée par M. *Colardeau* lui-même plusieurs années avant sa mort : il en avoit tracé le plan ; il avoit fait la liste des pièces dont il vouloit qu'elle fût composée, & en avoit exclu toutes celles qu'il ne croyoit pas dignes de l'impression. Nous n'avons eu rien de mieux à faire que d'exécuter ce projet. Il nous auroit été fort facile de former un quatrième volume de ses œuvres ; car il a laissé un nombre prodigieux de pièces fugitives, & de vers de société.

Nous avons trouvé dans les manuscrits deux Opéra-Comiques , l'un intitulé : *la Courtisane Amoureuse* ; l'autre *les Amours de Pierre-le-Long, & de Genevieve Bazu* , & plusieurs divertissemens mêlés de prose & de vers , qui ont été exécutés dans des fêtes particulières. Ces productions du moment , très-agréables pour les temps & les lieux où elles ont été faites , sont toujours froides & ennuyeuses , quand on les dépouille des circonstances & de l'à-propos qui en ont fait tout l'intérêt & l'agrément. Nous avons donc cru ne devoir pas mettre dans notre Collection tous ces petits ouvrages que l'Auteur lui-même en avoit rejettés ; & , peut-être encore , quelques Critiques se plaindront-ils de ce qu'il y a compris plusieurs pièces qu'il auroit dû en retrancher. Nous n'entreprendrons point de justifier les raisons de préférence qui ont pu déterminer son choix , auquel nous avons cru devoir nous conformer.

La même délicatesse nous a fait une loi de ne pas imprimer deux fragmens que nous avons trouvés de la *Jérusalem délivrée* ; le premier de plus de 300 vers est le commencement du premier chant ; le second de 236 vers est tiré du quatrième chant. Sûrement l'intention de M. Colardeau étoit que ces fragmens ne vissent pas le jour , puisqu'il a brûlé lui-même tout ce qu'il avoit traduit de ce Poëme. Nous croirions manquer à sa mémoire, si nous contredisions, sur ce point, la promesse qu'il avoit faite de les supprimer, & l'exactitude avec laquelle il l'a remplie.

Si quelqu'un se plaignoit de ce qu'avec autant de facilité, M. Colardeau n'a pas fait de plus grands ouvrages ou en plus grand nombre ; si on renouvelloit le reproche de paresse qu'on lui a fait quelquefois ; nous répondrions que cette paresse tenoit à la foiblesse de ses organes ; qu'elle étoit produite & entretenue par la délicatesse d'une santé misérable, qui depuis plus de quinze

ans avoit toujours été très-chancelante, & qui l'a conduit au tombeau à quarante-trois ans. D'ailleurs, il faut en convenir ; il n'avoit jamais senti cette grande foif de la gloire, ce defir ardent de la célébrité qui quelquefois, il est vrai, fervent d'aiguillon au talent, doublent les efforts & augmentent les succès ; mais qui souvent auffi fervent à multiplier les ouvrages médiocres, qu'on auroit rendu meilleurs, si on avoit moins songé à en augmenter le nombre qu'à les perfectionner. M. *Colardeau* travailloit fans effort comme fans prétention ; ses premières idées étoient très-abondantes & très-faciles ; mais il revenoit fans cesse sur ce qu'il avoit fait : il corrigeoit beaucoup & n'étoit jamais content de soi-même. Aussi est-ce moins au defir qu'il avoit de briller, qu'aux pressantes sollicitations de ses amis, que nous devons la publication d'une grande partie de ses ouvrages. L'Épître à M. *Duhamel*, par exemple, quoique remplie de beautés, étoit restée douze ans dans

son porte-feuille ; & le *Temple de Gnide* étoit fait dix ans avant que de paroître. Il y a donc tout lieu de penser que , si M. *Colardeau* s'étoit moins défié de soi-même , s'il avoit plus présumé de son talent, & s'il avoit eu une meilleure santé , il auroit travaillé davantage. Quoiqu'il en soit , ce qui nous reste de lui sera toujours compté dans le petit nombre des bons vers qui font honneur à notre siècle , & lui assurera une place distinguée parmi les Poètes François.

Son éloge se trouve dans le *Nécrologe des Hommes célèbres* (année 1777) ; nous en avons tiré les faits principaux , dont nous avons composé l'histoire de sa vie ; mais nous en avons supprimé beaucoup d'autres : les uns parce qu'ils nous ont paru inutiles ou déplacés ; les autres parce qu'ils avoient été rédigés sur des mémoires peu exacts. Nos liaisons avec l'Auteur & avec sa famille nous ont mis à portée d'être , à cet égard , mieux instruits que personne. D'ailleurs nous n'avons vou-

6 PRÉFACE DES ÉDITEURS.

Il n'est pas de présenter que la vie de M. *Colardeau* & non pas son éloge : il a été si bien fait par MM. *Marmontel* & *La Harpe*, dans leurs discours prononcés à l'Académie Française, que nous avons cru qu'il suffisoit de les faire imprimer à la tête des Œuvres de l'Auteur. C'est le monument le plus glorieux qu'on puisse élever à sa mémoire.

V I E

DE M. COLARDEAU.

CHARLES-PIERRE COLARDEAU nâquit à Yen-ville ou Janville, petite ville de la Beauce, à six lieues d'Orléans, le 12 Octobre 1732. Il étoit fils de Charles *Colardeau*, receveur du grenier à sel de cette ville, & de Jeanne *Regnard*.

Privé de ses père & mère à l'âge de treize ans, il n'eut d'appui qu'un oncle maternel, curé de Pithiviers, qui, devenu son tuteur, l'envoya au petit collège de Meun-sur-Loire, pour y continuer ses humanités qu'il avoit commencées chez les Jésuites à Orléans. Il se sentit de très-bonne

S VIE DE M. COLARDEAU.

heure un goût décidé pour la poésie françoise , à laquelle il sacrifioit souvent l'étude de la langue latine , qu'il regretta , plus d'une fois depuis , d'avoir un peu négligée.

Ses humanités finies , *M. Colardeau* vint faire sa philosophie à Paris , sous *M. Rivard* , professeur au collège de Beauvais ; & il ne donna à cette étude qu'une médiocre application : mais ses cours de spectacles furent plus suivis & lui furent plus utiles. Il sentit son talent s'accroître par les petits essais qu'il en fit dans la société ; essais qu'il n'a pas eu la mal-adresse de conserver.

Sans vouloir gêner le goût de son neveu , le curé de Pithiviers lui proposa d'entrer chez un Procureur au parlement , pour y apprendre les premiers principes de la procédure , & se préparer par-là à l'étude du droit & à la profession d'avocat , à laquelle il le destinoit. *M. Colardeau* ne vit, dans la proposition de retourner à Paris , que l'occasion favorable de se livrer à

son penchant pour la poésie, dans une ville où il trouveroit tant de facilités pour développer ses talens & pour les perfectionner. Il y revint donc en 1753; & le hasard le fit tomber dans une étude où l'occupation étoit presque nulle. Il n'y resta que fort peu de temps: une maladie grave vint interrompre le bonheur dont il y jouissoit; & pour rétablir sa santé, on lui ordonna de retourner à Pithiviers. Les troubles qu'éprouvèrent en 1754, les cours supérieures, prolongèrent son séjour en province plus qu'il n'auroit voulu; mais il sut mettre à profit ce retard, en accoutumant insensiblement son oncle aux amusemens d'esprit auxquels il se livroit. Il essaya même de se les faire pardonner, en les lui rendant précieux. Aux petites pièces fugitives qui lui échappèrent, il mêla, sans affectation, la traduction en vers de quelques morceaux tirés de l'Écriture-Sainte. Malheureusement il ne nous est rien resté de ces essais,

dans lesquels l'énergie naturelle du jeune Poëte avoit dû s'accroître par les beautés sublimes du texte sacré.

Les mêmes motifs firent entreprendre à M. Colardeau la tragédie de *Nicéphore*, sujet pris dans l'Histoire Ecclésiastique du troisième siècle : mais les difficultés qu'il y rencontra le firent céder à des obstacles qu'il ne pouvoit vaincre ; & il prit dans le *Télémaque* de M. de Fénelon, le sujet de la tragédie d'*Astarbé*, dont il composa les premiers actes à Pithiviers.

Le retour du parlement ramena M. Colardeau à Paris, en 1755 ; mais toujours chez un Procureur. Il y acheva sa tragédie d'*Astarbé*, dont il fit une première lecture à la comédie, en juillet 1756 : elle lui mérita, de la part des Comédiens, assez d'éloges & d'encouragement pour le déterminer à abandonner entièrement un genre d'occupation qui ne pouvoit que nuire à son talent. Son oncle fut assez raisonnable pour ne

point contrarier cette résolution ; & le jeune Poëte , devenu maître de son sort par sa majorité , ne songea plus qu'à suivre le penchant qui l'entraînoit vers la poésie. Il se livra aux agrémens de la société , où son caractère aimable , doux & franc lui promettoit autant de succès que ses talens. Il fut l'ami de tous les gens de lettres , qui le recherchèrent avec empressement ; & voyant différens partis se former parmi eux , il ne voulut entrer dans aucun ; mais il fut estimé de tous.

Cependant la tragédie d'*Astarbé* essuyoit des retards. L'Auteur écrivoit à son oncle au mois de novembre 1757 , qu'il avoit été obligé de *bouleverser sa pièce* , par des insinuations supérieures , qui avoient pour motif l'attentat horrible commis , au mois de janvier précédent , contre la personne du Roi , & dont il auroit été imprudent qu'une intrigue quelconque pût retracer la plus légère image. Heureusement pour

sa gloire , M. *Colardeau* profita de ces délais , & donna au public une imitation de la lettre d'*Héloïse* à *Abailard* de M. *Pope*.

Peu de pièces fugitives ont eu , de notre temps , autant de succès que cette épître , qui réunit tous les suffrages , & qui fit connoître à la fois toute l'élégance & toute la sensibilité de son Auteur : deux qualités précieuses qu'on retrouve dans tous les ouvrages qu'il a donnés depuis.

C'est une singularité , peut-être digne de remarque , que le célèbre *Clopinel* , surnommé *Jean de Meun* (parce qu'il étoit né au quatorzième siècle dans cette ville , où M. *Colardeau* a été élevé dans le dix-huitième) ait laissé aussi parmi ses ouvrages une traduction françoise des lettres d'*Abailard* & d'*Héloïse*.

La tragédie d'*Astaré* parut enfin au mois d'avril 1758 ; & il faut convenir que les applaudissemens nombreux qu'elle obtint étoient plutôt le

le prix d'une vérification naturelle & pensée, d'un coloris agréable & soutenu, que du mérite de l'intrigue & des caractères : c'étoit le coup d'essai d'un jeune homme qui donnoit de grandes espérances, & qui ne laissoit desirer pour lui que le choix d'un meilleur sujet.

Il crut l'avoir rencontré dans *la Belle Pénitente* de M. Rowe. Il en composa une tragédie, sous le nom de *Caliste*, qui fut représentée en 1760. Les jugemens sur cette pièce furent bien contradictoires : les uns enchantés de la beauté des vers, de l'appareil du spectacle & du jeu admirable de Mademoiselle *Clairon*, parlèrent de *Caliste* avec le plus grand enthousiasme & la comparèrent aux plus belles tragédies qui l'avoient précédées ; d'autres révoltés par le sujet qui leur sembloit atroce, & mécontents du plan qui leur paroïsoit trop embrouillé, s'élevèrent contre l'ouvrage, & le condamnèrent à l'oubli. M. Colardeau, qui ne répondit à aucun de ses

cenfeurs , fe contenta dix ans après (1) de parler de fa pièce en ces termes : « On a dit que
 » mon coloris n'étoit point affez fombre pour
 » rendre les teintes lugubres du pinceau d'*Young*.
 » Je donnai , il y a quelques années , une tragédie imitée de l'anglois : alors j'effuyai le
 » reproche contraire. La Nation n'étoit pas encore accoutumée au genre qu'elle femble préférer aujourd'hui ; & ma pièce ne fervit qu'à
 » préparer le fuccès des ouvrages qui depuis
 » ont été accueillis précifément par les raifons
 » qui avoient balancé la réuffite de ma tentative ».

L'Auteur étoit fi perfuadé de cette vérité , qu'ayant fait depuis différens changemens à *Califte* , fur-tout dans le cinquième acte , il en avoit

(1) Dans la Préface de la traduction de la deuxième Nuit d'*Young* , qu'il donna en 1770.

confié, deux ans avant sa mort, le manuscrit à Mademoiselle *Sainval*, dans l'espérance que cette pièce pourroit être remise au théâtre pendant le voyage de Fontainebleau.

En l'année 1758, M. *Colardeau* s'étoit montré le rival du *Tasse* & de *Quinault*, en donnant une Héroïde sous le titre d'*Armide à Renaud*. Il ne parut pas au-dessous de ses modèles; & il avoit su joindre, comme eux, l'élégance du style à la beauté des images. Dès ce moment il forma la résolution de traduire en entier la *Jérusalem délivrée*; & pour pouvoir mieux sentir les beautés de l'original, il s'appliqua à l'étude de la langue italienne. Aussi, à peine les représentations de *Caliste* furent-elles finies, qu'il s'occupa sérieusement de la traduction du *Tasse*. Il s'y livra sans relâche, & il avoit déjà poussé son travail jusqu'au fixième chant, lorsqu'il eut la complaisance de l'interrompre tout-à-coup, par des considérations particulières. Il avoit

donné sa parole de ne jamais faire paroître cet ouvrage : il la tint exactement ; & brûla son manuscrit deux jours avant sa mort.

Des raisons tout-à-fait différentes l'empêchèrent de continuer la traduction de l'*Enéide*, qu'il avoit commencée en quittant celle de la *Jérusalem délivrée*. Lorsque la traduction des *Géorgiques* parut, M. Colardeau, enchanté de cet ouvrage, dont il étoit plus à portée que personne de connoître & le mérite & la difficulté, s'informa si l'auteur avoit intention de traduire les autres poèmes de *Virgile* : dès qu'il fut que M. l'abbé *Delisle* travailloit à l'*Enéide*, il eut la modestie de ne pas vouloir lutter contre un pareil concurrent.

Le succès de *Caliste* n'avoit pas été assez complet, pour engager M. Colardeau à faire de nouvelles tragédies. Cependant on a trouvé dans ses papiers le plan d'une *Antigone* & plusieurs scènes de cette pièce qu'il avoit déjà mises en

vers. Il avoit aussi annoncé un poëme intitulé : *l'Amour & la Volupté* : mais quoiqu'il n'en ait pas laissé le moindre fragment , on a lieu de croire qu'il étoit fort avancé , puisque nous avons vu un double de l'écrit par lequel il avoit pris , avec un Libraire , des arrangemens relatifs à cet ouvrage.

En 1762 , il publia un autre poëme intitulé : *le Patriotisme* , qui fut fort goûté à la Cour. Il lui mérita une lettre de compliment de la part de M. le duc de *Choiseul* , & lui attira une satyre anonyme très-platte , mais très-mordante : il y répondit doucement par une lettre adressée à sa chatte , sous le titre d'*Epitre à Minette*. C'est la première & la seule fois qu'il se soit permis de répondre à ses ennemis. La critique , même la plus injuste , en affligeant sa sensibilité , n'a jamais excité sa colère : & son ame étoit trop douce pour connoître la haine.

Il retourna à Pithiviers en 1766 ; & ce fut-là

qu'il compoſa *les Perfidiſ à la Mode*, comédie en cinq actes & en vers. Il n'eſt pas vrai, comme la dit un Journaliſte , que ce ſoit par la faute des Comédiens que cette pièce n'ait pas été jouée. On peut voir dans l'Avertiſſement qui eſt à la tête de cette comédie, les véritables raiſons qui en ont empêché la représentation. Si quelques Auteurs ont eu à ſe plaindre des Comédiens, ce n'eſt pas aſſurément M. Colardeau: il étoit lié avec quelques-uns par l'amitié la plus intime; il étoit eſtimé de tous les autres, & ils lui en donnèrent une preuve bien diſtinguée, à l'occaſion même de la comédie dont il s'agit ici.

En 1770, *les Nuits d'Young*, ouvrage traduit de l'anglois, eut d'abord un débit étonnant: toutes les femmes l'achetèrent, mais fort peu eurent le courage de le lire. M. Colardeau, que ſa fanté déjà altérée rendoit mélancolique, fut un des admirateurs de cette lugubre production: il mit en vers les deux premières Nuits, & il s'étoit

promis d'en faire autant des autres ; mais il renonça à ce projet quand il vit que l'engouement du Public pour l'ouvrage anglois étoit passé.

Dans la même année, il publia son *Temple de Gnide* qu'il avoit fait plus de dix ans auparavant ; & quoiqu'il fit honneur à M. Colardeau, comme Poëte, des censeurs injustes lui reprochèrent d'avoir voulu prêter des charmes étrangers à un ouvrage qui n'en avoit nul besoin pour être très-piquant & très-agréable. Il avoit répondu d'avance à ce reproche dans l'Avertissement qu'on lit à la tête de son Poëme.

Enfin il donna au Public en 1774 un *Epître à M. Duhamel de Denainvilliers*, frère du célèbre Académicien. Il y avoit douze ans qu'elle étoit faite ; mais il l'augmenta considérablement, & c'est une de ses meilleures productions. Il fit paroître dans le même tems *les Hommes de Prométhée*, petit poëme dans lequel il a prodigué

tous les charmes de la poésie descriptive & les images les plus pittoresques & les plus brillantes.

Il y avoit déjà quelque temps que la voix publique appelloit M. *Colardeau* à l'Académie Françoisè , lorsqu'il fut élu au mois de janvier 1776 , pour remplacer M. le duc de *Saint-Aignan*. Cette élection n'étoit point le fruit des sollicitations, du manège ni de l'intrigue ; le cas qu'on faisoit de ses talens, l'estime qu'on avoit pour sa personne, furent sa seule recommandation, & réunirent tous les suffrages. Mais par une fatalité, qui n'avoit pas encore eu d'exemple, M. *Colardeau* ne put jouir de la satisfaction d'aller faire ses remerciemens à l'Académie. Il mourut à Paris le jour de Pâques, 7 avril 1776, âgé de 43 ans & demi, emportant avec lui les regrets de ses amis, & de tous ceux qui s'intéressent à la gloire des lettres.

É L O G E

DE M. COLARDEAU.

M. DE LA HARPE ayant été élu par Messieurs de l'Académie Française, à la place de M. COLARDEAU, y vint prendre séance le jeudi 20 juin 1776, & prononça le discours qui suit :

MESSIEURS,

LE talent qui distingue les hommes, le génie qui s'élève au-dessus du talent, la vertu enfin si supérieure à l'un & à l'autre, se réunissant dans un même sanctuaire, à la voix de la gloire

qui les couronne , & sous les auspices de la Patrie qui les appelle ; l'amitié , faite pour leur imprimer un plus touchant caractère , resserrant encore les nœuds de cette union si honorable ; telle étoit depuis long-temps l'idée que je me formois de cette assemblée ; & ce témoignage que j'aime à vous rendre , vous ne le devez , j'ose le dire , ni aux excusables illusions de la reconnoissance , ni au plaisir si légitime & si pur qu'a dû faire naître en moi la réunion de vos suffrages. Entraîné de bonne heure vers les arts de l'esprit & de l'imagination , par ce goût irrésistible qui commande tous les sacrifices , enflammé de cet amour des talens , qui ne peut exister sans quelque enthousiasme , j'ai fait connoître assez les sentimens qui m'animoient. Mes premiers regards se sont tournés vers cette classe d'hommes choisis , qui me donnoit une idée plus noble de mon état & de mes travaux ; vers ceux chez qui j'ai cru voir la dignité des lettres con-

fervée comme un dépôt dont ils font responsables à la Nation, & qui fait partie de leur propre gloire. J'ai regardé comme le but de mes efforts, cette adoption qui en devient aujourd'hui la récompense. J'aurois voulu, je l'avoue, dans l'émulation que vous m'inspiriez, pouvoir vous offrir des titres plus nombreux & plus brillans. Mais instruit, par l'expérience, que dans la culture des arts, les difficultés qu'ils offrent par eux-mêmes, toutes pénibles qu'elles peuvent être, ne sont pas toujours les plus insurmontables; obligé de n'avancer qu'à pas lents dans une carrière qui semble se refermer sans cesse, au moment où l'on se présente pour y courir, je me suis occupé du moins à célébrer mes modèles, en même-temps que je m'étudiois à les imiter: semblable à ces guerriers qui, en marchant au combat, répètent dans leurs chansons militaires le nom & les louanges des généraux qui ont vaincu. C'est dans cet esprit que j'ai

porté mon hommage au pied des statues de Racine & de Fénélon. Je croyois voir ces ombres illustres affises au milieu de vous , & j'espérois que la sensibilité de leur panégyriste obtiendrait grace auprès de ces grands hommes pour les défauts de leur imitateur.

Sans doute il importe aux progrès de l'Artiste , de l'Ecrivain , il importe à sa gloire , à son bonheur d'élever ainsi sa vue & sa pensée vers les maîtres de l'art qui ne sont plus , & de vivre , autant qu'il est possible , près des modèles contemporains , près de ses rivaux les plus célèbres ; heureux s'il lui est aisé de chérir ceux qui lui est difficile d'égalier ! En général , il n'est point , pour un homme de lettres , de société préférable à celle de ses confrères ; soit qu'il les retrouve dans les compagnies littéraires où le devoir les rassemble ; soit qu'il les rencontre dans les cercles du monde où le goût les réunit. Pénétré depuis long-temps de cette vérité ,
quel

quel moment plus favorable pourrois-je choisir pour la développer devant vous ? Vous en entretenir, Messieurs, c'est vous rappeler tous les droits que vous avez acquis sur moi ; c'est rendre plus solennels & plus authentiques les engagements que je prends avec vous.

Distinguons d'abord, d'une multitude sans aveu & sans mission, les vrais gens de lettres, qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, sont liés entr'eux par un commerce d'estime & de lumières, & par l'amour de l'humanité.

Qu'est-ce donc, Messieurs, qu'un homme de lettres ? C'est celui dont la profession principale est de cultiver sa raison, pour ajouter à celle des autres. C'est dans ce genre d'ambition, qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt que les autres hommes dispersent sur les différens objets qui les entraînent tour-à-tour. Jaloux d'étendre & de multiplier ses idées, il remonte dans les

siècles, & s'avance au travers des monumens épars de l'antiquité, pour y recueillir, sur des traces souvent presque effacées, l'ame & la pensée des grands hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur langue, dont il se sert pour enrichir la sienne. Il parcourt le domaine de la littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au trésor de la littérature nationale. Doué de ces organes heureux qui font aimer avec passion le beau & le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits & prévenus s'efforcer en vain de plier à une même mesure tous les talens & tous les caractères, & il jouit de la variété féconde & sublime de la nature, dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses favoris pour charmer les hommes, les éclairer & les servir. C'est pour lui, sur-tout, que rien n'est perdu de ce qui s'est fait de bon & de louable; c'est pour une oreille telle que la sienne que Virgile a mis

tant de charmes dans l'harmonie de ses vers ; c'est pour un juge aussi sensible que Racine répandit un jour si doux dans les replis des âmes tendres ; que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'âme des tyrans ; c'est à lui que s'adressoit Montesquieu quand il plaidoit pour l'humanité, Fénelon quand il embellissoit la vertu. Pour lui toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance. Accoutumé à puiser également dans ses réflexions & dans celles d'autrui, il ne fera ni feul dans la retraite, ni étranger dans la société. Enfin, quel que soit le travail où il s'applique, soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égare dans le monde enchanté de la poésie ; soit qu'il attendrisse les hommes sur la scène, ou qu'il les instruisse dans l'histoire, en portant ses tributs au Temple des Arts, il ne cherchera pas à renverser ses concurrens dans sa route,

ni à déshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la fienne ; il ne détournera pas des triomphes d'autrui son œil consterné ; les cris de la renommée ne feront pas pour son ame un bruit importun ; & au lieu que la médiocrité inquiète & jalouse gémit de tous les succès, parce que le champ du génie se rétrécit sans cesse à ses foibles yeux, le véritable homme de lettres, le parcourant d'un regard vaste & plus sûr, y verra toujours & un monument à élever, & une place à obtenir.

Maintenant si, parmi ceux qui se sont consacrés aux lettres, il n'en n'est point qui ne doive aspirer à se rapprocher de cet heureux ensemble des qualités que je viens de décrire, où trouveront-ils mieux que chez leurs dignes confrères tout ce qu'il faut pour élever l'ame sans exalter la tête, polir les mœurs sans affoiblir le caractère, adoucir les passions & affermir les principes, nourrir l'habitude du tra-

vail , exercer la pensée & le goût ? Où trouveront-ils ailleurs & des leçons toujours utiles , & des consolations trop souvent nécessaires ?

La plupart des Ecrivains , suivant la diversité de leurs inclinations & de leurs études , se portent ou vers la retraite ou vers le monde. Ces deux parties extrêmes ont leurs avantages & leurs inconvéniens. Il me semble que le commerce des gens de lettres participe aux uns & remédie aux autres.

La retraite , je l'avoue , est essentielle au travail. Eh ! quel homme de talent n'en a pas fait l'expérience ? C'est dans des antres solitaires qu'Appollon rendoit autrefois ses oracles. Ses Prêtres crioient qu'on écartât les profanes au moment où ils alloient recevoir le Dieu. Ainsi l'Orateur , le Poëte , le grand Ecrivain , s'il attend & sollicite l'inspiration , fuit loin du séjour des villes , vers les demeures retirées & champêtres. A mesure qu'il s'en approche , les vaines

rumeurs , les bruyantes frivolités , les tumultueuses distractions , les clameurs orageuses se perdent dans le lointain. Il semble que tout se taise autour de lui ; & dans ce silence universel s'élève la voix du génie qui va se faire entendre au monde. Auparavant il étoit gêné dans la foule ; sa marche étoit contrainte , son langage timide ; à présent ses liens sont brisés ; il relève la vue , son regard est fixe & assuré. Il est venu se placer à sa hauteur ; il est seul , & la pensée alors fort indépendante & fière de l'ame qui l'a conçue. L'ame est rappelée à sa liberté originelle par le grand spectacle de la nature : l'immenfité des campagnes , la sombre solitude des forêts & des rochers , la tempête de la nuit , le silence du matin , voilà les alimens de l'enthousiasme & les témoins du génie dans ses momens de création.

Mais il ne peut pas créer toujours. L'exercice de sa force à des bornes nécessaires. A son

ivresse enfin rallentie, succèdent l'ardente inquiétude de la gloire, & cette agitation d'un cœur fait pour elle, qui s'interroge en tremblant, & se demande s'il a su la mériter. Il n'appartenoit qu'à l'Être-suprême, au moment où le monde sortoit de ses mains, de se dire à lui-même, ce que j'ai fait est bon. L'artiste dont les yeux jettent encore des étincelles du feu qui vient de l'animer, ne peut pas fixer sur lui-même le regard tranquille d'un juge. Où portera-t-il sa composition récente & brute, & ce tourment d'une ame fatiguée & incertaine, qui a besoin de se reposer sur l'opinion d'autrui ? Ce n'est pas là sans doute le moment où il ira chercher des juges dans la dissipation des cercles & des sociétés. Semblable à ces anciens interprètes des Dieux, à qui je l'ai déjà comparé, il conserve encore en descendant du trépied quelque chose de religieux & de farouche. A qui donc pourra-t-il mieux s'adresser qu'à ceux qui

ne font point étrangers aux impressions qu'il éprouve ? Ce font eux qui lui montreront de quoi il peut s'applaudir , & ce qu'il doit se reprocher. C'est chez eux qu'il trouvera cette critique réfléchie & lumineuse , qui indique la source des illusions & des erreurs , & les moyens de les réparer ; cette expression d'une estime sentie & raisonnée , qui adoucit la blessure que la vérité sévère fait toujours à l'amour-propre ; ce sentiment vif des beautés qui console du travail de corriger les fautes , & donne le courage d'envisager la perfection. Enûn , c'est auprès d'eux qu'il peut apprendre à joindre à l'énergie créatrice , cette autre force qui achève & polit l'ouvrage , force non moins rare , & dont l'usage est peut-être plus pénible , parce qu'elle agit sans enthousiasme.

Mais doit-il donner cette confiance à des hommes naturellement ses rivaux ? Oui. S'il est un moyen d'étouffer en eux les tristes & mal-

heureux effets de la concurrence , c'est de les convaincre chaque jour qu'on est également éloigné ou de ressentir contr'eux les atteintes de l'envie , ou d'en craindre de leur part. La communication libre & franche des idées , des espérances & des intérêts , substituée par degrés à la dureté de l'égoïsme , l'habitude des ménagemens réciproques & la noblesse des procédés. On s'accoutume à rendre volontiers justice au mérite des autres. On en vient jusqu'à partager leurs succès ; car dès qu'on est une fois au-dessus de la foiblesse qui s'en afflige , il n'y a plus qu'un pas à faire jusqu'à la générosité qui en jouit ; & pourquoi refuseroit-on , lorsqu'on s'est défait d'un sentiment amer , de le remplacer par un sentiment doux ? De ces dispositions naît l'habitude d'une indulgence , qui n'est au fond qu'une sorte d'équité plus aimable ; & cette aménité des mœurs , la première des qualités sociales , & la plus nécessaire entre des

hommes qui doivent d'autant plus chercher à se plaire qu'ils ont plus à se disputer.

C'est le monde, il faut l'avouer, qui donne les meilleures leçons de cette aménité si recommandable, & qui en présente les plus parfaits modèles. Depuis cette époque, où la Cour de Louis XIV devint un objet d'imitation & d'envie pour toutes les Nations de l'Europe, on ne peut nier qu'en général la société des Grands ne soit la véritable école de cette politesse fine & délicate, de cette élégante urbanité, de ce tact des convenances qui sera toujours un des caractères dominans de l'esprit François, & qui passe des mœurs jusques dans les écrits. Oui, sans doute; & c'est le principal avantage que les Ecrivains peuvent rapporter du commerce des gens du monde, de tempérer l'austérité de leurs compositions par des teintes plus douces & plus gracieuses; de donner à leur style des formes plus légères, plus variées & plus piquantes; de saisir le ridicule & de l'évi-

ter ; de connoître & de distinguer la bonne plaisanterie sur laquelle il est si facile & si commun de se tromper ; parce que le rire ainsi que le goût, tient à bien peu de chose. Voilà ce que peut enseigner l'habitude de converser avec l'élite des hommes distingués par leurs places & leur naissance , & ce que plusieurs mêmes enseignent par leurs ouvrages. Dans une Nation aussi éclairée , aussi ingénieuse que la nôtre , le talent d'écrire ne peut pas être étranger aux prérogatives du rang , ni même aux devoirs des grands emplois. Notre siècle n'a rien à envier en ce genre à celui de Louis XIV ; & si la postérité distingue un la Rochefoucault pour avoir marqué avec sa précision énergique & travaillée tous les traits de l'amour-propre , croyez-vous , Messieurs , qu'elle oublie un de vos plus illustres confrères , qui , dans des fables qu'il compose en s'amusant , a mis autant d'esprit & plus de charmes , & une morale non moins fine & plus enjouée ?

Mais si la société des gens du monde n'est pas infructueuse pour un homme de lettres, elle n'est pas non plus sans dangers, & ces dangers mêmes naissent de ses agrémens. Sans parler de l'empire qu'elle a sur les caractères qu'elle peut altérer en les polissant, sur les opinions & les jugemens que la vérité seule devoit diriger, & que le monde subordonne toujours à l'intérêt de plaire; sans détailler d'autres séductions de toute espèce, il en est une sur-tout vraiment à craindre, c'est le relâchement dans le travail & le refroidissement pour la gloire; effet presque inévitable des douceurs attirantes de la société. La variété de ses prestiges, en invitant à toutes les distractions, détend par degrés tous les ressorts, substitue la facilité des amusemens ingénieux à la pénible habitude des grands efforts & des hautes conceptions, & le talent d'effleurer les objets à celui de les approfondir. Que dis-je ? Ce monde si vain & si détracteur, qui accueille si orgueilleusement les productions de
l'esprit,

l'esprit, qui se croit toujours si fort au-dessus de ceux qui s'occupent à lui plaire & à l'éclairer, toujours si prêt, en ce genre, à calomnier ses propres jouissances & à mépriser ses plaisirs, ce monde vu trop souvent & de trop près, ne peut-il pas éteindre cet enthousiasme si nécessaire aux travaux du génie ? Ne peut-il pas faire sentir trop de vuide, trop d'erreur, trop de péril dans la recherche de la gloire ? Hélas ! il n'en est point peut-être où il n'entre quelque illusion. Ah ! garde-toi de la perdre, conserve cette illusion précieuse, ô toi dans qui le besoin de produire est un don de la nature & non pas une maladie de l'amour-propre ! Si jamais tu peux apprécier froidement l'opinion & l'estime, si le fantôme de la postérité disparoit devant tes yeux, si la voix des siècles cesse de retentir à ton oreille, arrête & jette tes pinceaux, la Divinité s'est retirée de toi, ta plume est désormais inanimée & impuissante, ta pensée restera froide sur le papier & ne passera plus dans l'ame

d'autrui. Mais veux-tu ranimer la tienne ? Ne perds point de vue ceux qui sont travaillés du même feu qui doit t'agiter. Que ta force s'augmente de la leur ; que ce commerce soit pour toi ce que la nourriture du gymnase & les exercices de l'arène étoient pour les anciens athlètes ; & si l'instant de notre vie , suivant l'expression d'un ancien , n'est qu'une flamme passagère que les hommes se transmettent rapidement , comme autrefois couroient de main en main les torches des jeux sacrés , ainsi parmi les écrivains & les artistes , passe d'une main à l'autre le flambeau de l'enthousiasme & celui de la vérité ; ces deux flambeaux immortels , dont l'un jette la lumière dans la nuit des préjugés & des erreurs , & dont l'autre nourrit l'ame des impressions de tous les arts & des plaisirs de la sensibilité.

Si le talent a besoin d'être soutenu dans ses travaux , lui seroit-il moins nécessaire d'être consolé dans ses afflictions ? Plus l'ame est exercée , plus

elle est sensible. Celle des gens de lettres, à qui les objets n'arrivent que réfléchis par une imagination active & prompte, peut-elle n'être pas ouverte plus que toute autre aux impressions de la douleur? S'il est, comme on l'a prouvé, des maladies particulières aux artistes, il est aussi des chagrins qui leur sont propres, & que le monde ne peut guère ni plaindre, ni adoucir, parce qu'il n'en a pas l'idée. Il en est (s'il est permis de le dire) il en est du talent comme de l'amour, qui ne confie volontiers ses peines qu'à ceux qui ont aimé aussi; & peut-être les hommes ne savent-ils bien consoler que les maux qu'ils ont connus. Si je voulois prouver tout ce que l'amitié des gens de lettres peut apporter de secours, d'encouragemens & de douceurs dans une carrière semée d'écueils & troublée par les orages, le souvenir de ce que je dois à l'attachement de plusieurs d'entre vous, Messieurs, me permettroit-il de citer un autre exemple

que le mien ? Avec quelle complaisance je reviendrois sur des traces si chères & toujours nouvelles dans mon cœur ! Il n'est sans doute que deux fortes de bonheur dans la vie , de faire du bien & d'en recevoir. Mais la bienfaisance se tait & jouit dans le secret ; la reconnoissance , au contraire , a cet avantage , que ne demandant qu'à se répandre , elle appelle tous les cœurs bien nés au partage de ses jouissances. Combien j'aimerois à leur peindre les consolations intimes qui relèvent l'ame au moment où elle s'affaïse , lui rendent le sentiment de sa force , dont elle commençoit à douter , & rappelle l'espérance qui s'enfuyoit ! Que ne dirois-je pas de cette amitié noble & courageuse , dont nulle insinuation maligne ne peut séduire l'oreille , dont nulle clameur calomnieuse ne peut étouffer la voix ? Mais pour achever ce tableau , que ma main se plairoit à tracer , il faudroit y mêler des couleurs sinistres , que

j'interdis à mes pinceaux, & que dans un jour tel que celui-ci, Messieurs, on ne pardonneroit pas même à la reconnoissance. Eh ! que dis-je ? Puis-je, après tout, la mieux manifester qu'en écartant tous les souvenirs qui pourroient jeter quelque teinte d'amertume sur les impressions de bonheur & de joie dont vous attendez les témoignages ? Puis-je, enfin, mieux remplir votre attente qu'en vous prouvant que cette sensibilité, quelquefois trop malheureusement employée à repousser l'injustice, s'épanche bien plus volontiers dans l'expression des sentimens doux, & dans le récit des bienfaits ?

Qu'il est rare, Messieurs, que la culture des lettres soit aussi paisible qu'elle est honorable ! Qu'il est difficile d'illustrer sa vie sans la troubler, & d'élever, pour les générations futures, l'édifice du génie, sans qu'il soit ou retardé, ou insulté, ou méconnu par la génération présente ! Qu'il est doux d'obtenir la réputation en échap-

part à l'envie ! Ce privilège si peu commun fut celui de l'Académicien à qui j'ai l'honneur de succéder. M. Colardeau , né avec le talent le plus heureux (& puisque je devois être chargé de payer ce tribut à sa mémoire , je m'applaudis de n'avoir qu'à répéter les expressions dont je m'étois déjà servi à son égard) , M. Colardeau marqua son premier essai de tous les caractères d'un Poëte. Une élégance facile & brillante , un sentiment exquis de l'harmonie , cette imagination qui anime le style en coloriant les objets , cette sensibilité qui pénètre l'ame en même-temps que le vers charme l'oreille , enfin ce naturel aimable qui grave dans la mémoire des lecteurs les idées & les sentimens , & , suivant l'expression de Despréaux , *laisse un long souvenir* ; voilà ce que le public , enchanté d'avoir un Poëte de plus , remarqua dans l'Épître d'Héloïse , monument justement célèbre , que son auteur élevoit à vingt ans , morceau vraiment précieux

qui durera autant que notre langue , qu'on fait par cœur dès qu'on la lu , & qu'on relit encore quand on le fait par cœur. Si les autres sujets que traita depuis M. Colardeau , n'ont pas toujours été si heureusement choisis , on y retrouve du moins ce talent du style qui sépare du langage vulgaire , le langage qu'on a nommé celui des Dieux ; & , n'eût-il été connu que par cette charmante imitation de Pope , l'auteur d'Héloïse n'avoit pas besoin de plus de titres pour avoir droit à vos suffrages. Qui fait mieux que vous , Messieurs , qu'un seul ouvrage supérieur , fait pour consacrer un écrivain dans la postérité , le met infiniment au-dessus de tout ce qui n'est que médiocre , sur-tout depuis qu'il est si facile de l'être , depuis qu'il en coûte si peu pour composer des livres en décomposant d'autres livres , & pour aligner des vers en rejoignant des hémistiches ?

Combien ces tristes ressources étoient loin de

talent de M. Colardeau ! La poésie sembloit être sa langue naturelle. Son extrême facilité à écrire en vers , étonnoit tous ceux qui l'ont connu. C'est à cette facilité seule que nous sommes redevables de ses productions. Une composition difficile seroit devenue pour lui impossible. Une santé fragile & chancelante , présage , hélas ! trop fidèle d'une carrière qui devoit être trop tôt bornée , lui avoit interdit de bonne heure tout grand travail ; & une forte d'indolence , qui peut-être étoit la suite de cette foiblesse d'organes , & qui tenoit d'ailleurs à des inclinations douces & sociales , ne lui permettoit de regarder la poésie que comme un amusement de plus. La simplicité de ses goûts & de ses mœurs l'attachoit aux plaisirs d'une société intime & confiante , & son ame sensible & naïve étoit faite pour l'amitié. Retiré au sein d'une famille respectable dont il étoit , pour ainsi dire , l'enfant d'adoption , il y vécut dans cet heureux com-

merce de soins mutuels, si nécessaires pour lui faire oublier des maux qui renaissent tous les jours, & une langueur qui devenoit incurable. L'égalité de son humeur n'en fut jamais altérée. Lorsque vos suffrages, qu'il n'avoit brigüés que par son mérite, vinrent le chercher sur le lit de douleur, qu'il ne quittoit presque plus, vous vous souvenez, Messieurs, de quelle joie pure il parut rempli, & combien l'expression en étoit aimable & touchante. On vous porta sa lettre de remerciement, & vous crütes entendre le chant du cygne. Son ame sembloit se ranimer un moment pour la gloire & la reconnoissance; mais ce dernier rayon alloit bientôt s'éteindre dans la tombe; & son nom, inscrit dans vos fastes, étoit donc tout ce qui devoit vous rester de lui! Il avoit traduit quelques chants du Tasse. Y avoit-il une fatalité attachée à ce nom? Et faut-il que pour la seconde fois, il n'ait pas été donné au Tasse de monter au Capitole?

La perte que vous avez faite dans M. Colardeau, Messieurs, s'étend jusques sur son prédécesseur, qui sans doute auroit trouvé dans lui un meilleur panégyriste que moi. Mais quel homme de lettres n'aideroit à célébrer le nom de Beauvilliers ? A la gloire de ce nom déjà si respectable par les vertus qu'il rappelle, M. le duc de Saint-Aignan joignit encore un nouveau lustre, celui des services qu'il rendit à sa patrie dans la dignité des ambassades, & dans les difficultés des négociations. Il étoit jeune encore lorsqu'il signala, dans l'Espagne, les talens de la maturité ; dans cette même contrée, où depuis deux autres de vos confrères, non moins recommandables par le rang & la naissance, ont porté, l'un dans les fonctions du commandement, l'autre dans celles d'ambassadeur, cette noble franchise qui se joint en eux aux agrémens de l'esprit & aux vertus bienfaisantes, cette loyauté françoise, héritage des anciens chevaliers, & qui

devroit être aujourd'hui la politique des grandes nations , comme elle est celle des grands cœurs.

M. le duc de Saint-Aignan réunissoit les talens agréables à la connoissance des affaires & à une piété solide. Sa longue carrière fut marquée par cette sérénité constante qui accompagne la pratique des devoirs, & par cette gâité douce qui naît de la paix de l'ame. Il avoit passé les années de sa jeunesse à la cour de Louis XIV , de ce monarque vraiment admirable , non pas tant peut-être pour avoir reçu le nom de Grand dans une époque de gloire & d'enthousiasme , que pour l'avoir conservé dans un siècle de philosophie ; de ce monarque dont les bienfaits envers cette académie ont achevé & ennobli le monument qui assure à la mémoire de votre fondateur la reconnaissance des gens de lettres & de la nation. En avançant de l'âge mûr jusqu'à l'extrême vieillesse , M. le duc de Saint-Aignan traversa toute l'étendue d'un autre règne qui seroit assez recom-

mandable à ce seul titre , que l'amour des François pour leur maître , caractère qui les a toujours distingués , semble avoir eu sous Louis XV une expression plus marquée & plus éclatante. Mais s'il est jamais excusable , même après de nombreuses années , de se retourner vers la vie avec quelque regret , c'est sans doute lorsqu'on descend dans la nuit de la mort , au moment où se lève pour les peuples l'aurore du plus beau jour. M. le duc de Saint-Aignan , prêt à quitter la vie , a vu les premiers momens de Louis XVI. Ici, Messieurs , je ne crains pas que mes louanges ne paroissent qu'une vaine cérémonie d'usage , ni même un simple tribut de reconnoissance pour les bienfaits que notre jeune souverain a daigné répandre sur moi. Quel citoyen , quel patriote ne partageroit pas mes sentimens ? Quel spectacle plus intéressant que la royauté & la jeunesse , que la vertu sur le trône , assise à côté des grâces ? Je ne m'étendrai point sur tout ce que doit déjà la

France

France à un Prince de cet âge, qui n'a parlé aux peuples que pour leur assurer des soulagemens & des espérances, aux courtifans que pour leur donner des leçons. Je ne m'arrête que sur un seul point, qui sans doute ne vous aura pas échappé, c'est que sous le règne de Louis XVI l'autorité a pris un caractère qu'elle n'avoit pas encore eu, celui de la persuasion; heureux augure, s'il est vrai que le pouvoir ne consente à persuader que lorsqu'il est sûr de convaincre! Ce grand caractère se retrouve aujourd'hui dans tous les actes de l'administration. Par-tout on y remarque ce langage d'une raison supérieure, qui établit le bonheur des peuples sur des principes durables & sur la base de la législation. Dans la bouche d'un Souverain, ce ton de bonté si aimable est un exemple fait pour influencer sur tous les états, & que les meilleurs esprits s'empressent de suivre. Me sera-t-il permis d'observer que dans le même temps un grand Prélat,

assis parmi vous , qui honore le premier siége de France par la supériorité de ses talens & de ses lumières , dans un écrit vraiment apostolique , fait pour ramener les esprits rebelles à la foi , ne leur a par'é qu'avec cette éloquence affectueuse & persuasive , avec cette tendresse paternelle , digne du Ministre d'une religion bienfaisante , digne du Dieu de l'Evangile ? Oh ! puissent s'étendre par-tout ces principes de douceur & d'indulgence , & que le règne de Louis XVI soit le règne de l'humanité ! qu'au milieu des orages de l'Europe , qui ébranlent les deux hémisphères , la paix soit le glorieux partage de cette monarchie , qui doit être toujours assez puissante , assez respectée pour ne se mouvoir qu'à son gré ! C'est dans ce calme favorable que se maintiendra l'honneur des beaux-arts , ornement de la prospérité. La France ne perdra point cette espèce de domination si glorieuse qu'elle a obtenue sur les peuples éclairés

rés. La lumière des vrais talens ne s'éteindra point dans les ténèbres du mauvais goût. Si, d'un côté, l'on s'efforce de les épaisir, vous combattez de l'autre pour les dissiper. L'astre qui a long-temps éclairé les arts, se soutient sur le penchant de sa course, & brille encore à son déclin. Il survit à soixante ans de travaux ce vieillard célèbre, le prodige du siècle qui l'a vu naître, & le désespoir des âges suivans qui ne le verront point égaler. Ce n'est point ici sans doute, ce n'est pas dans ce Lycée, fait pour attester les richesses de la nature, que j'oserai douter de son inépuisable fécondité. Mais peut-être ne lui est-il pas donné de produire deux fois cet assemblage de tous les dons de l'esprit, & , ce qui n'est pas moins rare, l'activité nécessaire pour les mettre tous en valeur. Peut-être aussi doit-elle être unique en tout genre, cette singulière destinée, qui, prolongeant au-delà des bornes ordinaires des jours

si laborieux & si remplis, a mené ce grand homme sur les débris de quatre générations ensevelies, jusqu'à ce trône élevé par l'opinion toute-puissante, d'où il exerce sur tous les peuples policés la dictature du génie. Il ne lui manque que d'entendre vos acclamations. Quel moment, Messieurs, si nous pouvons le voir, à la fin de sa carrière, jouir à la fois de sa gloire & de sa patrie ! S'il pouvoit, sur ce théâtre qu'il a tant de fois embelli de ses chef-d'œuvres, s'avancer courbé sous l'amas de ses couronnes, répondre par des larmes de joie aux cris de la France assemblée, & plus heureux que Sophocle, survivre encore à son triomphe !

R É P O N S E

DE M. MARMONTEL,

*CHANCELIER de l'Académie Française, au
Discours de M. DE LA HARPE.*

M O N S I E U R ,

V O U S avez à consoler l'Académie de deux pertes qui lui ont été sensibles. Mais la première lui étoit annoncée par le temps qui ne flatte point : elle a dû l'affliger, elle n'a pas dû la surprendre. La dernière, aussi prématurée

qu'elle a été funeste , a dû la frapper à la fois d'étonnement & de douleur.

Lorsque M. le duc de Saint-Aignan , dans son dix-neuvième lustre , a terminé sa carrière , l'Académie , qui depuis cinquante ans s'honoroit de le posséder , lui a donné de justes regrets ; mais pour les adoucir , elle s'est souvenue de cette longue prospérité qui l'a suivie jusqu'au tombeau. Naissance , dignités , richesses , emplois glorieux à remplir , tous ces biens que l'ambition recherche avec tant de fatigue , accumulés sans peine sur un siècle de vie , & cette vie honorablement couronnée par une saine & tranquille vieillesse ; tel a été le partage de M. le duc de Saint-Aignan ; & soit qu'on pense à l'inaltérable sérénité de son ame , soit que l'on considère la pureté , le calme , la douce égalité du cours de ses longues années , c'est bien de lui que l'on peut dire ce que La Fontaine a dit du Sage :
Sa fin est le soir d'un beau jour.

En jetant les yeux sur sa vie & sur la vie de son père, on voit d'abord qu'elles ont embrassé tout l'espace de trois longs règnes, les plus célèbres de la monarchie, les plus remplis de grands événemens, & les plus féconds en grands hommes. Quelle ample moisson de sagesse, entre un père né sous Henri IV, & un fils mort sous Louis XVI, si l'un avoit enrichi l'autre des fruits de son expérience ! Mais âgé de soixante-seize ans lorsqu'il lui donna le jour, à peine eut-il le temps de le voir naître. L'héritage de ses lumières fut donc perdu pour cet enfant. Non, Messieurs, il lui fut transmis par un sage dépositaire. Ce sage, destiné à servir de guide, ou plutôt de père au duc de Saint-Aignan, étoit le duc de Beauvilliers son frère, né trente-deux ans avant lui, le même que Louis XIV, le plus éclairé des monarques, ou le plus heureux dans le choix des hommes, donna pour gouverneur aux enfans de son fils ; ce Beauvilliers, enfin,

l'ami de Fénélon, son émule en vertu, & son digne collègue dans cette éducation fameuse, dont le duc de Bourgogne fut le prodige, & qui sera long-temps le plus parfait modèle dans l'art de former de bons Rois.

L'heureuse destinée du duc de Saint-Aignan voulut encore que son enfance répondit à celle du duc de Bourgogne. Souvent admis à ses études (bonheur que tous les Rois du monde auroient souhaité à leurs enfans), il alloit prendre avec lui les leçons de ce génie bienfaisant, que vous avez, Monsieur, dignement célébré; de ce génie à qui le ciel avoit si éminemment accordé le don de rendre la vérité intéressante, la sagesse aimable & la vertu facile.

Est-ce dans cette source que le duc de Saint-Aignan avoit puisé ses lumières & ses principes? Est-ce de l'ame de Fénélon qu'avoit découlé dans son ame cette piété tendre, cette égalité douce, cette aimable sérénité, cette modestie

indulgente qui compofoient fon caractère ? Etoit-ce à Fénélon que l'on devoit enfin un politique fans artifice , un grand fans fafte & fans orgueil , un homme de cour fans intrigue , un homme du monde fi doux & d'un commerce fi facile , que fa bonté faifoit prefque oublier l'auf-térité de fa vertu ? Quoi qu'il en foit , M. le duc de Saint - Aignan a mérité qu'on l'ait pu croire le difciple de Fénélon ; & cette opinion fait fon plus grand éloge.

Mais l'ineftimable avantage qu'il eut fur Fé-nélon lui-même , fut de n'avoir point d'ennemis. Soit à la cour , où il s'étoit fait un port à l'abri des orages , auprès de cette Reine augufte dont l'eftime lui tenoit lieu de la plus brillante fa-veur ; soit dans le monde que fes mœurs accu-foient , mais que fa modeltie & fa candeur ai-mable confoloient de cette censure , jamais il n'a connu de la profpérité ni les dégoûts , ni l'amertume ; & , dans fon rang , il eft peut-être

le seul homme de tout un siècle , qui constamment heureux , sans trouble & impunément vertueux , n'ait pas même irrité l'envie. Ce n'est donc pas lui qu'il faut plaindre , Monsieur : il a rempli sa destinée ; & la nature a été pour lui aussi indulgente que pouvoit le permettre l'inévitable nécessité de ses lois.

Mais qu'un jeune homme à qui le ciel n'avoit donné que des talens ; que dis-je ? à qui le ciel avoit vendu si cher ces talens de l'esprit , ces facultés de l'ame , cette organisation délicate , à laquelle il devoit peut-être & la vivacité brillante de son imagination , & la finesse exquise de son goût , & cette sensibilité qui , de son cœur facile & tendre , se répandoit avec tant de charmes dans ses écrits ; que ce jeune homme à qui les lettres tenoient lieu de tous les biens , même de la santé ; qui suspendoit ses douleurs comme Orphée , digne d'en rappeler l'exemple par la douceur de ses accens ; qui n'avoit d'autre

consolation dans ses maux, d'autre ambition, d'autre espérance, vous le savez, Messieurs, que de s'affurer du suffrage de la postérité en en méritant le vôtre; qui demandoit comme la récompense de ses veilles, si douloureuses, l'honneur d'être assis parmi vous; qui tournoit ses regards mourans vers cette place qui l'attendoit, & dont vous l'aviez jugé digne; que cet infortuné jeune homme vienne expirer, en vous tendant les bras, sur le seuil de ce sanctuaire, sans que l'impitoyable mort lui permette d'y pénétrer; c'est un malheur d'autant plus cruel qu'il étoit encore sans exemple.

Nous l'avions prévu, ce malheur, quand M. Colardeau, pâle, exténué, défaillant, se traînant à peine vers nous, sembloit n'avoir quitté son lit de mort que pour venir nous demander de recevoir ses derniers sours. Mais nous espérions (& la voix publique encourageoit notre espérance) qu'un succès qui l'avoit

touché vivement, contribueroit à prolonger ses jours ; & quelle eût été notre joie, si la fièvre eût fait ce prodige !

Vous voyez nos regrets, Monsieur. Les mœurs de M. Colardeau, son aménité, sa candeur, dirai-je, sa foiblesse aimable, ce défaut si intéressant lorsqu'il ne va pas jusqu'au vice & qu'il ne tient qu'à la délicatesse d'une ame tendre, simple & docile aux mouvemens de la bonté, son caractère enfin nous attiroit vers lui. Qu'il se rendoit peu de justice, qu'il nous connoissoit peu nous-mêmes, quand sa modestie lui faisoit craindre de n'avoir pas assez fait pour se concilier nos voix ! Il s'en excusoit dans la lettre qu'il écrivit à l'Académie ; il s'en excusoit sur l'état de souffrance où il languissoit ; & quand nous avons répondu à ses timides espérances, il nous en a fait rendre grâces comme d'une faveur. Ses dernières paroles ont été pour nous l'expression de sa reconnaissance ; il en a chargé son

son ami, comme d'une dette sacrée dont, en expirant dans ses bras, il lui a prescrit de l'acquitter. Hélas ! que n'a-t-il pu venir entendre de notre bouche quel prix il devoit attacher à ses écrits qu'il estimoit si peu ! il auroit su que nous n'étions ni assez injustes, ni assez ennemis du goût, pour exiger d'une plume élégante des productions volumineuses ; il auroit su que dans ses Essais dramatiques nous avons reconnu le talent précieux de peindre & d'émouvoir, & singulièrement ce tour d'expression noble, facile & naturel, qui dans les belles scènes de *Caliste*, nous rappelloit la sensibilité, l'élégance & la mélodie du style enchanteur de Racine. Il auroit su que, dans ses Héroïdes, nous l'avions jugé digne émule des poètes qu'il imitoit ; & de quels poètes, Monsieur ? De Pope, du Tasse & de Quinault ; il auroit su qu'un seul ouvrage, tel que l'Épître d'Héloïse, étoit à nos yeux un monument du goût & de la poésie de notre

fiècle , plus précieux , plus honorable , que des volumes qui n'attestent que la stérile vanité du faux bel esprit sans talent.

L'art d'imiter étoit le sien par excellence : il le sentoit ; non qu'il manquât de verve & de fécondité : dans son Epitre à M. Duhamel , où il a peint les délices de la campagne & les impressions de la nature sur une ame sensible & poétique , on a pu voir avec quelle riche abondance de couleurs il a rendu les effets de cette influence. Mais soit que par un excès de modestie il se défiât de ses forces , soit que le travail de la création fut en effet trop pénible pour lui , ses pinceaux ne dédaignoient pas de s'exercer sur les desseins d'un autre ; & alors , plus sûr de son art , tout lui sembloit également possible. Ni la tristesse monotone des sombres esquisses d'Young , ni le coloris déjà si pur & si brillant de la prose de Montesquieu dans un tableau digne de l'Albane , ni le charme que les

vers de Quinault avoient substitué au prestique des vers du Tasse dans la peinture d'Armide, rien ne l'intimidoit. Il avoit fait une étude si assidue & si profonde des ressources de notre langue, & des moyens de lui donner de la souplesse & de la grace dans ses mouvemens variés, que les difficultés à vaincre étoient pour lui un nouvel avantage; & que ce qui auroit fait le désespoir d'un autre, ne présentoit qu'un attrait de plus à son émulation.

Rien sans doute n'en étoit plus digne que le poëme de *la Jérusalem délivrée*, qu'il avoit dessein de traduire en vers. Il en avoit déjà tracé les premiers livres, lorsqu'il apprit que l'un de nous s'occupoit du même travail. Dès ce moment il y renonça. L'homme de lettres auquel il donnoit cette marque de déférence, eut beau vouloir s'y refuser; M. Colardeau, plus jaloux d'un bon procédé que d'un bon ouvrage, sortit victorieux de ce combat de générosité. Que

n'a-t-il pu se renouveler à nos yeux, ce combat si honorable pour les lettres ! L'un des deux traducteurs du Tasse étoit destiné à recevoir l'autre, & avec quelle satisfaction son ame délicate & sensible se feroit déployée dans le tribut de louanges que son estime lui préparoit ! Le destin ne l'a pas permis. Mais à ce spectacle touchant dont vous êtes privés, Messieurs, j'en puis substituer un qui ne l'est pas moins.

M. Colardeau n'avoit pas encore brûlé ce qu'il avoit écrit de la traduction du Tasse. Il a craint qu'après lui, l'empressement à recueillir tous les fruits de ses veilles, ne fît oublier sa résolution : l'homme du monde qui se livroit le plus volontiers à ses amis, & avec le moins de réserve, s'en est défié pour la première fois. Il a senti que le courage d'anéantir un de ses écrits feroit au-dessus de leurs forces, & qu'il n'étoit réservé qu'à lui seul. Il s'est levé mou-

rant, & comme ranimé pour faire une action honnête, il s'est traîné hors de son lit; & de ses défaillantes mains saisissant les papiers, il a consommé son sacrifice.

Ce trait seul nous peindroit, Monsieur, une ame élevée & sensible; & telle étoit réellement l'ame de M. Colardeau. La délicatesse en étoit l'essence. Trop foible pour être violemment agité sans douleur, il chériffoit les émotions douces. Il est des poètes à qui l'aspect des majestueuses horreurs de la nature, le bruit des vagues, la chute des torrens, le mugissement des tempêtes tiennent lieu d'inspiration; le génie de M. Colardeau étoit ami du calme: il se plaisoit dans la solitude, mais il vouloit qu'elle fut riante, ou doucement mélancolique. Le chant des oiseaux étoit pour lui une harmonie délicieuse; il passoit des nuits à l'entendre. *Ecoute*, disoit-il à son ami, qui veilloit avec lui, *écoute, que la voix du rossignol*

est pure ! que les accens en font mélodieux ! Ainsi devroient être mes vers. Le chantre du printemps étoit le seul rival dont il se permit d'être envieux. Il ne sentoit point pour la gloire cette passion fougueuse , inquiète & jalouse , qui ne souffre point de partage ; mais il vouloit jouir en paix des faveurs qu'elle lui accordoit. *La critique , disoit-il , me fait tant de mal , que je n'aurai jamais la cruauté de l'exercer contre personne.*

Voilà , Monsieur , dans un homme de lettres un caractère intéressant ; & je n'en vois qu'un qui soit digne de soutenir le parallele : c'est celui qui , avec la même honnêteté , a plus de force & de courage. Le premier se conciliera plus de bienveillance , le second plus d'estime. L'un est celui de ces esprits modérés , liants & tranquilles , qui jouissant de tout , ne se passionnent pour rien : timides amans de la gloire , ils lui consacrent leurs loisirs , sans lui immoler

leur repos ; amis paisible de la vérité , ils lui feront fidèles , mais non pas dévoués ; ils la suivront dans les sentiers applanis de l'opinion , & ils les semeront de fleurs , mais ils s'arrêteront au bord des précipices. L'autre plus véhément , est celui des esprits jaloux de l'objet de leur culte , & qui pleins d'amour pour les lettres & pour tout ce qui les honore , ne peuvent se résoudre à les voir profaner. Ce caractère est plus compatible qu'on ne pense avec la bonté , car il répugne à faire le mal , comme il répugne à le souffrir ; mais idolâtre des beaux-arts , enthousiaste du génie , il ose en être le vengeur , dût-il en être le martyr. Il voit une lice où les opinions luttent ensemble ; les uns en faveur de la malignité , de l'ignorance & de l'envie ; les autres en faveur du mérite , & pour la défense du goût , de l'esprit & de la raison : il croit voir le combat douteux , il s'en irrite , & il s'élançe , soit qu'il espère contribuer à dé-

cider la victoire, soit qu'il veuille au moins se donner la gloire d'avoir combattu ; & ce caractère est le vôtre.

L'homme de lettres que vous remplacez , pacifique , indulgent , modeste , ou du moins attentif à ne pas rendre pénible aux autres l'opinion qu'il avoit de lui-même , s'étoit annoncé par des talens heureux , qui , sans trop alarmer l'envie , gagnoient l'estime , & quelquefois déroboient l'admiration. Un goût pur , un esprit facile , un naturel ingénieux , faisoient de lui un écrivain charmant. Une fanté languissante annonçoit le peu de durée de cette fleur , qu'un soufle alloit sécher , & rendoit plus précieux encore l'éclat de ses couleurs & la douceur de ses parfums.

Vous êtes entré dans la carrière avec une résolution plus marquée & une ardeur plus impatiente de vous signaler ; vous avez moins dissimulé une ambition & des espérances , qui ,

toutes justes qu'elles étoient , n'ont pas laissé que d'irriter l'amour - propre de vos rivaux.

Aussi , tandis qu'il a joui sans trouble de sa naissante renommée , avec quelle obstination ne vous a-t-on pas disputé vos succès ? Nul homme n'a tous les talens ; nul talent même n'est égal dans toutes ses parties ; en exagérer les défauts , en dissimuler le mérite , c'est le secret de la mauvaise foi , c'est l'abrégé de l'art de nuire. A peine a-t-on voulu reconnoître dans vos écrits ce goût pur , cette raison saine , qui en écarte sévèrement & le sophisme ingénieux , & la vaine déclamation , & le précieux du langage , & les faux brillans de l'esprit. Si dans *Warwick* vous avez soutenu , par la chaleur de l'éloquence , une action simple & rapide , on vous a reproché d'en avoir négligé l'intrigue , comme si l'objet de l'intrigue n'étoit pas rempli , quand l'intérêt croît d'acte en acte , & que l'émotion fait les mêmes progrès. Si dans *Mélanie* vous avez

arraché des larmes , on a feint d'ignorer que la véritable action dramatique est dans les mouvemens de l'ame ; on n'a voulu voir dans ces scènes si vives & si déchirantes qu'un dialogue sans action ; & lorsqu'entraîné par le charme d'un style simple sans négligence , plein sans roideur , noble sans fafte , élégant presque sans parure , on étoit forcé malgré soi de lire & de relire ce drame attendrissant , la malignité révoltée contre un plaisir involontaire , s'en confoloit , en se flattant de ne jamais voir *Mélanie* occuper le théâtre & y répandre ses douleurs. Enfin , Monsieur , quoique la vanité des petits talens , blessée par votre franchise , & affligée par vos succès , ne vous trouvât rien moins que séduisant , elle vous accusoit de nous avoir séduits , lorsque , tout d'une voix , nous vous décernions les couronnes de l'éloquence & de la poésie. Le public même sourioit avec une maligne joie à cette foule d'ennemis obscurs , qui

s'efforçoient de vous déprimer, pour vous rendre, s'ils l'avoient pu, auffi méprifable qu'eux-mêmes; & cependant, dès qu'il y avoit parmi nous une place à remplir, ce public indéfinifable fe hâtoit de vous désigner, & de la demander pour vous; alternative de malice & d'équité bien étrange fans doute, mais naturelle au cœur humain!

Pour nous, Monsieur, fans nous *séduire*, vous nous avez intéreffés, par le courage avec lequel nous vous avons vu lutter fans cefse contre le torrent de l'envie; & nous lui difions quelquefois: tu as beau vouloir le submerger, tu ne fais qu'exercer & accroître fes forces. *Merses profundo; pulchrior evenit.*

Dans ces difputes littéraires, où vous défendiez la caufe commune du goût, nous vous avons fouhaité quelquefois plus de modération, jamais plus de droiture ni de fincérité. L'étude réfléchie des grands modèles, la connoiffance

approfondie de la saine littérature vous donnoient assez d'avantage : le sel du goût & de l'esprit n'a pas besoin d'être mêlé du sel amer de la satire. Vous avez laissé la ressource des personnalités à ces âmes basses & viles que l'envieuse malignité tient à ses gages ; & digne de sentir le prix des vrais talens , comme d'en partager la gloire , vous en avez été en même-temps l'émule & le panégyriste. Voilà , Monsieur , ce qui vous distingue & vous ennoblit à nos yeux.

Nous avons estimé en vous le zèle qui vous animoit pour la défense d'un homme illustre qui vous aime , & qui vous a comme adopté. Ses ennemis sont devenus les vôtres , & ses ennemis sont nombreux. La supériorité du génie est peut-être la plus importune de toutes ; & dans l'espèce d'ostracisme que l'on exerce contre ces esprits élevés qui dominent l'opinion , & qui pèsent sur tout un siècle , leurs admirateurs

trop

trop ardens font traités comme leurs complices. On eût voulu de vous peut-être une admiration muette. Monsieur, le silence est d'un lâche, quand c'est à la reconnoissance, à la justice & à la vérité que la crainte étouffe la voix. J'ose donc vous féliciter d'avoir été sincère & juste, aux dépens de votre repos. Je fais qu'on a pris ce courage pour de l'orgueil; on eût mieux aimé des bassesses, & l'on vous en auroit cruellement puni. Laissez au temps & à votre conduite le soin de votre apologie, & reposez-vous sur la force invincible du bon goût & de la raison qui vous vengeront à leur tour.

Il y a, Monsieur, deux fortes de réputations littéraires; l'une est celle qui prend sa source dans l'opinion des gens de lettres, & qui de-là s'étend dans la société; l'autre est celle qui prend sa source dans ces cercles légers & sérieusement frivoles, qui se dispersant dans le monde, y vont annoncer le talent qu'ils honorent de leur faveur.

On peut comparer l'une à ces eaux vives qui coulent du sein des montagnes, & qui ne tarissent jamais. L'autre ressemble à ces eaux dormantes, qu'une pénible industrie amasse, élève & suspend à grands frais, pour leur donner un moment l'apparence d'une rapidité naturelle & d'une intarissable fécondité, mais qui, l'instant d'après, retombent & s'écoulent avec une langueur mourante qui annonce leur épuisement.

Cette célébrité, si bruyante & si rapidement passagère, n'a pas été la vôtre, & n'a pas été celle de *M. Colardeau*. Vous avez recherché l'un & l'autre, non pas l'opinion de la multitude, qui rarement remonte jusqu'aux gens de lettres, mais l'opinion des gens de lettres, qui descend vers la multitude, & qui l'entraîne tôt ou tard. Ce sont vos pairs qui les premiers ont apprécié vos talens, même celui qui vous distingue, & qui, j'ose le dire, a très-peu de vrais juges, celui de bien écrire en vers.

L'art des vers, dans sa nouveauté, avoit quel-

que chose de mystérieux. Ce problème si compliqué, dont la solution consiste à réunir, dans une mesure prescrite, l'artifice & le naturel, l'élégance & la précision, la contrainte & la liberté, l'harmonie & le coloris, la justesse de la pensée & de l'expression, & l'exactitude sévère de la cadence & de la rime; cet art sans cesse déguisé sous l'apparence d'une rencontre heureuse, présentoit successivement, dans la difficulté à vaincre, un nouvel objet de curiosité; & dans la difficulté vaincue, un nouvel objet de surprise: ainsi le prestige du vers suffisoit alors & au plaisir du Lecteur, & au succès du Poëte.

Tout se déprise par l'habitude; & depuis que le merveilleux de cette langue nous est devenu familier, le Poëte est soumis à des lois plus sévères: le goût, plus froid, plus dédaigneux, ne pardonne rien au génie: on veut bien applaudir encore à l'habileté de l'Artiste, mais on exige que son travail ne fasse que de l'or pur.

C'est dans ce moment d'indifférence & de sévérité que vous, Monsieur, & M. *Colardeau*, vous avez trouvé le goût des vers; & vous avez eu tous les deux la gloire de le ranimer : vous, par une marche plus imposante, plus périodique, plus analogue à la haute éloquence, à laquelle vous avez su prêter la hardiesse des tours, le relief des images, la majesté du nombre & l'éclat des couleurs; lui, par des nuances plus douces, par une mélodie plus sensible, par une facilité de style pleine de mollesse & de grace, sans négligence & sans langueur, où rien n'est entassé, où rien n'est inutile, où chaque mot ne tient que la place de son idée, qu'il semble de lui-même être venu remplir; l'un & l'autre enfin par ce mérite rare de penser avant que d'écrire, de ne donner aux mots que la valeur des choses, & de ne pas amuser l'oreille sans occuper l'ame ou l'esprit.

Employez-le, Monsieur, cet art de plier notre langue à tous les caractères de l'expression imita-

tive, employez-le, non pas, comme on a fait souvent, à d'amufantes futilités, mais à rendre fenfible, intéreffant, aimable, attrayant pour la multitude le langage de la raifon, de la vertu, de la fageffe ; à prêter à la vérité plus d'énergie & plus de charme, à répandre de plus en plus cette philofophie des gens de bien, qui n'a, quoiqu'on en dife, que deux grands ennemis au monde, le fanatisme & la tyrannie, & qui n'a jamais fait d'autre mal aux hommes que de les éclairer & de les adoucir.

La vérité fage & décente n'a plus aucun rifque à courir, & fi elle étoit pourfuivie, ce feroit à l'ombre du trône qu'elle iroit fe réfugier : afyle bien nouveau pour elle ! Mais fi, fous les bons Rois, elle perd la gloire de fe montrer courageufe, elle acquiert l'avantage d'être plus ingénue, & de pouvoir paroître enfin dans tout l'éclat de fa lumière. Et quelle époque, Monsieur,

quelle époque plus favorable pour la poésie & pour l'éloquence, que le règne d'un Prince devant qui, sans ménagement & sans crainte, on peut faire l'éloge de toutes les vertus & la satire de tous les vices!

É P I T R E

DE M. DORAT,

AUX MANES DE M. COLARDEAU.

C'EST donc toi que je presse, urne simple & chérie,
Où la feuille du myrte au cyprès se marie !
C'en est fait ! il n'est plus ce chantre harmonieux
Qui parloit aux Mortels le langage des Dieux !
Astre brillant & pur, dans sa courte carrière,
Il versa doucement sa tranquille lumière.
L'amitié, jusqu'à lui, vint m'ouvrir un accès :
J'enviai ses talens, & non pas ses succès.
Rivaux toujours unis, ensemble nous franchîmes
Les rocs glissans du Pinde, & ses hauteurs sublimes ;
Nous respirions tous deux un légitime orgueil.

Dieux ! son char de triomphe enfermoit son cercueil.

Ici tout vient finir : dans cet abîme immense ,

Aux portes du trépas , l'égalité commence.

Ici la gloire même a perdu sa fierté ,

Et n'est qu'un bruit stérile au hasard répété.

Mais non : une ame douce en ses écrits respire ;

La terre est sa prison , le ciel est son empire ,

L'éternité son terme ; & reprenant ses dons ,

L'Olympe s'enrichit des biens que nous perdons.

Sous les cieus épurés où tu bois l'ambroisie ,

Ah ! c'est toi qui nous plains & qu'il faut qu'on envie !

Pourrois-tu regretter nos serviles grandeurs ,

Nos triomphes si vains , nos plaisirs si trompeurs ,

La médiocrité que sa bassesse irrite ,

Usurpant les honneurs qu'on arrache au mérite ;

Tous ces lâches mortels à l'intrigue vendus ,

Frappans du même trait les arts & les vertus ?

Quand la mort vint sur toi déployer son empire ,

Ton cœur saignoit encore des coups de la satire.

Ce cœur sensible , ouvert & facile à bleffer ,

Est le but où ses traits sembloient tous s'adresser.

Que dis-je ? ô mon ami ! la rage envenimée

Même par le trépas à peine est défarmée ;
L'infortuné talent, proscrit dès le berceau ,
N'est point tranquille encor dans la nuit du tombeau :
La haine qui le suit toujours se renouvelle ;
On abat une tête & l'Hydre est immortelle.
Dans ce cirque bruyant, témoin de nos travaux ,
On a des ennemis, & non pas des rivaux.

L'antique Poésie, aujourd'hui détrônée ,
S'achemine à pas lents de pavots couronné.
Ce n'est plus, ce n'est plus cette Fille des Cieux
Qui construisit l'Olympe, & donna l'être aux Dieux ;
Qui du chaos informe où dormoit la matière ,
Fit éclore la vie & jaillir la lumière ,
Alluma de Vulcain l'ancre toujours ardent ,
Trempa l'acier de Mars, ou forgea le Trident ,
Sous la sensible écorce enferma les Dryades ,
Joignit l'urne d'Alphée à l'urne des Nayades ,
Soupira de Syrinx le douloureux accent ,
Suspendit de Phœbé le mobile croissant ,
De roses parfema le berceau de l'Aurore ,
Attela les courriers du Dieu qui la colore ;
Et se jouant parmi tant de trésors ouverts

Des rêves de la fable enrichit l'Univers.
 C'est une muse adroite, indigente & glacée,
 Gardant en vain l'orgueil de sa gloire éclipsée,
 Dépouillant de ses fleurs son front grave & hautain,
 Et mesurant sa marche un compas à la main.
 Une raison timide a surpris son hommage.
 Akière dans ses vœux, humble dans son langage,
 Elle n'habite, hélas! qu'un ciel sans majesté,
 Où les feux d'un beau jour n'ont jamais éclaté.

Sous l'infidèle abri de sa palme fragile,
 L'héritier de *Pradon* s'égalant à *Virgile*
 D'un esprit uniforme & jamais inspiré,
 Aligne tristement son vers décoloré :
 Un autre se traînant sur la scène avilie,
 D'un appareil funèbre enveloppe *Thalie* ;
 Et fier de rembrunir ses caractères faux,
 Emeut le spectateur, à force d'échaffauds.
 Voilà, depuis un temps, les fameux personnages
 Dont l'ardente cabale encensa les images !
 De l'émulation les feux sont amortis :
 Tout éprouve ou ressent la fureur des partis.
 Honteux acharnement ! inimitié cruelle !

Que d'amis de la paix sont affligés par elle !

Mais pourquoi m'arrêter sur de si noirs tableaux ?
Ta muse, en ce moment, vient m'offrir ses pinceaux.
Poursuis, conduis mon ame à jamais abusée,
Sous l'ombrage fleuri du tranquille Élysée,
Où les chantres fameux, sans trouble & sans desirs,
Puissent l'oubli des maux dans le sein des plaisirs.

Où suis-je ? ô doux repos, ô vaste solitude,
D'où n'approchera plus la vague inquiétude !
Un soleil éternel levé sur ces réduits,
N'y connoitra jamais l'intervalle des nuits.
La volage espérance, à la fin enchaînée,
Au terme qu'elle atteint pour toujours est bornée ;
Et l'on voit en vapeurs fuir nos illusions,
Sur le muet Léthé qui dort dans les vallons.

Ton fantôme, déjà, ceint du plus verd feuillage,
Solitaire & paisible, erre sur le rivage.
Mais bientôt *Mortefquieu* sort d'un bosquet divin,
Semblable à ceux de Gnide embellis sous ta main :
Des moissons qu'il fit naître, il te fait des offrandes,
Il t'enlace avec lui de ses propres guirlandes,
Et te découvre au loin l'édifice adoré,

Qu'élève son génie, & par toi décoré.

Young t'offre un cyprès, & *Racine* moins triste

Sourit enfin aux vers de l'auteur de *Caliste*.

A ce nom précieux, *Tibulle* s'empressant,

Te présente *Délie*, & son luth gémissant.

Aux jeux qui l'occupoient *Anacréon* fidèle

Orne ton front ferein d'une rose immortelle;

Sapho brûlante encore, & la rougeur au front,

Te demande des vers pour attendrir *Phaon*;

D'un héros trop ingrat *Didon* toujours éprise,

Didon court embrasser le chantre d'*Héloïse*;

Et la *Vaiière* (*), hélas! avec de longs sanglots,

Vient, t'aperçoit, soupire & fuit sous des berceaux.

Eh! qui fut mieux que toi chanter ce sexe aimable,

Sensible, délicat, presque jamais coupable,

Des Muses adoré, des talens amoureux?

S'il abrégéa tes jours, il les rendit heureux.

Objets idolâtrés des Rois de l'harmonie,

Arbitres de nos chants, & seul prix du génie,

(*) M. Colardeau avoit commencé une Épitre de
la *Vaiière*.

Notre gloire, par vous, acquiert de la valeur ;
Vous doublez le plaisir, vous charmez la douleur ;
Vous animez nos jeux, & jusques à nos songes.
La triste vérité ne vaut pas vos men songes.

Pardonne, ô mon ami, ce délire d'un cœur
Nourri de tes accens & plein de ta chaleur.
Tu ne peux condamner, après la même ivresse,
La sensibilité qui mène à la tendresse.
Oui, oui, tu fus aimer... Cher aux sensibles cœurs,
Tu connus le plaisir de répandre des pleurs :
Peintre des passions, tu ressentis leur flamme,
La douce aménité respiroit dans ton ame.
Ton génie & tes mœurs, leur abandon charmant ;
Tout, jusqu'à ta foiblesse, étoit un sentiment.
Puisse, hélas ! de cette urne & si triste & si chère,
Jusqu'à moi rejaillir un rayon salutaire,
Qui calme les transports de ce cœur trop ardent,
Que nul pouvoir encor n'a rendu dépendant ;
De ce cœur peu connu, mais content de lui-même,
Qui ne se croit heureux que du moment qu'il aime :
Qui ne fait point haïr, mais qui fait résister,
Pardonner aux méchants, & non les imiter.

Tombe, aux pieds de la mort, l'amour-propre frivole,
L'orgueil que tout aigrit & que rien ne console !
O vous, de qui mon nom réveille la fureur,
Importune l'oreille & fatigue le cœur,
Sur ces débris, formés des dépouilles humaines,
Oublions nos débats, & déposons nos haines.
Sous des chaînes de fer, au fond de ces caveaux,
La Parque inexorable unit tous les rivaux.
Venez ; n'attendons pas qu'aux bornes de la vie,
Le tombeau nous rapproche & nous réconcilie.
Et toi, de la concorde ami toujours constant,
Que rien n'a pu jamais aigrir un seul instant ;
Toi, de qui les conseils, dictés par l'indulgence,
Dans mes sens captivés suspendoient la vengeance,
Sur ta cendre aujourd'hui vois expirer ses feux !...
L'ennemi que j'embrasse est mon frère en ces lieux.

A S T A R B É,
T R A G É D I E.

A C T E U R S.

PIGMALION, Roi de Tyr.

ASTARBÉ, Épouse de Pigmalion.

BACAZAR, fils de Pigmalion.

LEUXIS, Princesse, Amante de Bacazar.

NARBAL, ancien Gouverneur de Bacazar.

ZOPIRE, }
NADOR, } Conjurés.

ORCAN, Confident d'Astarbé.

ARSACE, Chef des Gardes de Pigmalion.

GARDES de Pigmalion.

GARDES d'Astarbé.

TROUPE DE TYRIENS.

La Scène est à Tyr, dans le Palais des Rois.

A S T A R B É ,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

NARBAL , ARSACE.

ARSACE.

T O I , dans Tyr , toi Narbal ! vieillard infortuné ,
Marches-tu sans effroi , d'écueils environné ;
Dans ce séjour du crime & de la tyrannie ,
Quel motif te conduit ?

NARBAL.

L'amour de ma patrie ,
Les cris attendrissans d'un peuple malheureux ,
Les remords de mon Roi ; tout m'appelle en ces lieux.

On dit que, détestant le jour, où l'hyménée
 Au fort d'une barbare unit sa destinée ,
 Pigmalion rougit de ses longues erreurs.
 Qu'Astarbé va sentir ses dernières fureurs :
 Sur ce monstre odieux je viens l'instruire encore ;
 Je viens lui dévoiler des forfaits qu'il ignore.
 La cruelle immola ses déplorables fils ,
 Ses fils, par mes leçons, dans la vertu nourris.
 Que Pigmalion tremble au nom de ces victimes !
 Qu'il connoisse Astarbé, qu'il punisse ses crimes ;
 Et que de la perfide à jamais délivré,
 Il règne en Souverain de son peuple adoré.
 Du fond de mes déserts, voilà ce qui m'amène.
 Tu le vois, mes projets sont d'amour & de haine :
 Je viens perdre Astarbé, sauver l'État, mon Roi.
 Arface, j'ai compté sur tes soins, sur ta foi.
 Destiné pour veiller sur les jours de son Maître,
 Devant lui, sans péil, Arface peut paroître.
 Viens : au pied de son Trône il faut guider mes pas ;
 Tu le peux... Tu frémis ! Tu ne me réponds pas !
 Ah ! Dieu !.. Quoi ! d'un vain bruit mon oreille frappée...
 Un faux espoir naît-il dans mon ame trompée ?
 Parle.

A R S A C E.

Imprudent Vicillard, tu quittes tes déserts !
 A la Cour d'un Tyran viens-tu chercher des fers ?
 Connois Pigmalion. Monstrueux assemblage
 De crimes, de remords, & d'amour, & de rage,
 Teint du sang de Sichée & du sang de son fils ,

Monarque environné d'un peuple d'ennemis,
 Haï de ses fujets, en horreur à lui-même,
 Esclave infortuné d'une épouse qu'il aime;
 Emporté, furieux dans ses plus doux transports,
 Cruel dans ses forfaits, cruel dans ses remords,
 Il est à redouter autant qu'il est à plaindre.
 Dans son repentir même un Tyran est à craindre,
 Ah ! fuis loin du barbare !

N A R B A L.

Arrête : écoute-moi.

Narbal, dans un Tyran, respecte encore son Roi.
 Tu l'oses condamner !.. Ah ! quels que soient leurs crimes
 Marchans à pas tremblans à travers mille abîmes,
 Il faut plaindre les Rois dans leurs tristes grandeurs ;
 Leurs forfaits bien souvent ne sont que leurs malheurs.
 Arrête... Et cependant seconde ici mon zèle.
 Pigmalion soupçonne une épouse infidelle ;
 Je le fais. Viens, te dis-je. Il faut tout découvrir,
 Accuser Astarbé.

A R S A C E.

Cruel, tu vas périr.

Astarbé ! Dieux ! Narbal peut-il la méconnoître ?

N A R B A L.

Je connois son pouvoir, & mes yeux l'ont vu naître.
 Conduite par l'amour au trône de nos Rois,
 Sa fatale beauté fit seule tous ses droits.
 La fortune l'élève, & le foible l'encense :
 Mais je ne puis, foulé du poids de sa puissance,

Tomber aux pieds d'un monstre , auteur des maux divers,
 Dont sa rage a rempli ce coin de l'Univers.
 Du haut de ses autels renverfons cette idole.
 Que m'importe , après tout , que sa fureur m'immole ?
 Dois-je épargner un fang dans mes veines glacé ?
 Pour mon Roi , pour l'État il doit être versé.
 Arface , nous touchons au jour de la vengeance.
 J'enfévelis encor dans la nuit du silence
 Un fecret important , qu'il faut taire en ces lieux.
 Tantôt & loin d'ici je t'en instruirai mieux.
 Cependant , apprends-moi le fort d'une Princeffe ,
 Dont le malheur affreux me touche & m'intérefse.
 Leuxis , dans ce Palais , voit-elle encor le jour ?
 Nourriroit-elle encore un malheureux amour !
 De l'héritier du Trône amante infortunée ,
 Au jeune Bacazar promise & destinée ,
 Elle attendoit des Dieux le prix de fes vertus.

A R S A C E .

Leuxis remplit ces lieux de regrets fuperflus.
 D'autant plus malheureufe , au fein de fes alarmes ,
 Que l'impie Aftarbé fe repaît de fes larmes ,
 Que l'auteur de fes maux jouit de fa douleur.
 La vertu cependant eft toujours dans fon cœur.

N A R B A L .

Vole vers elle , Arface , & dis-lui qu'elle efpère :
 Ce jour , cet heureux jour finira fa mifère.
 Dieux ! Aftarbé paroît.

S C E N E I I.

A S T A R B É , N A R B A L , A R S A C E ,
O R C A N , G A R D E S .

A S T A R B É .

V O U S , Narbal , dans ces lieux !
Osez-vous sans mon ordre , y paroître à mes yeux ;
Vous , qu'à me , volontés j'ai vu toujours contraire ;
Vous , qui vous imposant un exil volontaire ,
Sur des bords inconnus , en secret retiré ,
Vivez depuis dix ans , à la Cour ignoré ?
Narbal , dans un sujet la fuite est condamnable ,
Et , s'il n'est ordonné , le retour est coupable.
Il faut justifier l'un & l'autre aujourd'hui.

N A R B A L .

Le Juste qu'on accuse , a ses vertus pour lui.
Arrêtez vos regards sur le cours de ma vie ,
Madame C'est ainsi que je me justifie.

A S T A R B É .

Inflexible Vieillard ! crois-moi , le temps n'est plus ,
Où , moi-même admirant tes sauvages vertus ,
J'ai souffert que dans Tyr ton audace impunie
Me donnât tous les noms dont elle m'a noircie ;

De tant d'affronts reçus , & qu'il falloit punir ,
 Je veux bien aujourd'hui perdre le souvenir.
 C'est assez me contraindre ; & je me suis flattée
 D'être , dans mes grandeurs , désormais respectée.
 Je le veux , en un mot.

N A R B A L.

La juste autorité
 Trouve dans moi le zèle & la docilité :
 Mais je ne fus jamais , vil esclave du crime ,
 Lui rendre , dans les Cours , un culte illégitime.
 Fidèle à ma Patrie , aux Souverains , aux lois ,
 C'est sans déplaire aux Dieux que j'obéis aux Rois.

A S T A R B É.

Sors , & tremble.

(Les Gardes sortent.)

S C E N E III.

A S T A R B É , O R C A N.

A S T A R B É.

EN ces lieux quel motif le ramène ?
 Du poids de son orgueil il accable sa Reine !
 Ici tout m'importune , & depuis quelques jours ,
 Tout semble de ma vie empoisonner le cours.
 Leuis , de mes grandeurs orgueilleuse rivale ,

Ose usurper mes droits & marcher mon égale.
 Pigmalion lui-même, inquiet & jaloux,
 Affectant les chagrins d'un maître & d'un époux,
 Et ne me parlant plus que la plainte à la bouche,
 Verse sur moi le fiel de son ame farouche.
 Sur mes sombres projets seroit-il éclairé ?
 Le voile qui les couvre est-il donc déchiré ?
 Je ne fais ; mais tantôt sous ces voûtes sanglantes,
 Croyant voir de ses fils les ombres menaçantes,
 Et se plaignant à moi des rigueurs de leur sort,
 Le barbare, en ces lieux, m'a reproché leur mort.
 Je le connois : il faut prévenir sa furie.
 Il avance le coup qui menace sa vie ;
 Ces soldats vigilans, ces gardes assidus,
 Ces cent portes d'airain, ces glaives toujours nuds,
 Ces foudres allumés, qui grondent près du Trône,
 Ces orgueilleuses tours, que la mort environne,
 (Appareil menaçant, mais inutile appui,
 Qu'un tyran met toujours entre son peuple & lui,)
 Rien ne peut ralentir le courroux qui m'anime.
 Pigmalion, ce soir, empire ma victime.
 Ce projet en un mot trop long-temps concerté,
 Dans ce jour de terreur doit être exécuté.

O R C A N.

Immoler le tyran ! quels mortels intrépides
 Seconderont ici vos fureurs parricides ?
 Quels sujets oseront sacrifier leur Roi ?

A S T A R B É.

Je n'attends rien du peuple, & j'ai compté sur moi.

N'en doute point, ce bras suffit à ma vengeance.
 De mes cruels transports connois la violence.
 Le tyran jusqu'ici n'a fait naître en mon cœur
 Que des emportemens de haine & de fureur :
 Et dans ce jour encore, où le cruel m'outrage,
 Mon plus doux sentiment est celui de la rage.
 Qu'il ne se plaigne point de tant d'inimitié,
 La sienne, plus barbare, a tout justifié.

O R C A N.

Son amour cependant, vous place au rang de Reine.

A S T A R B É.

Quel amour, si j'ai dû lui préférer sa haine !
 Par l'ordre de mon père, attaché près de moi,
 L'habitude & le temps m'affurent de ta foi.
 Orcan, je vais t'ouvrir mon ame toute entière,
 Cette ame pour toi seul va souffrir la lumière.
 Rappelle-toi le jour, où cet affreux Palais
 Retentit tout-à-coup du bruit de mes attraits ;
 Tu fais l'obscurité du rang où je suis née ;
 Sans ambition, libre, & du trône éloignée,
 Encor dans l'âge, où, fait pour les illusions,
 Notre cœur méconnoît les grandes passions,
 J'aimois, heureuse alors, glorieuse & contente,
 Mon orgueil se bernoit au vain titre d'amante ;
 Les Dieux ailoient m'unir au fort de mon époux,
 Et les flambeaux d'hymen brilloient déjà pour nous,
 Quand au lit du tyran, malgré moi réservée,
 Des bras de mon amant je me vis enlevée :

De cent coups de poignard je vis percer son cœur.
On ajouta bientôt l'outrage à la fureur.
Dans ce Palais funeste on me traîna mourante ;
Pigmalion brava les larmes d'une amante ;
Et voulant me forcer de répondre à ses vœux ,
Il ferra de l'hymen les détestables nœuds.
Quel hymen ! le cruel, dans sa rage jalouse ,
Venoit d'empoisonner sa malheureuse épouse ,
Et dans ce jour encor, son frère infortuné ,
Sichée, à nos autels mourut assassiné.
Orcan, il m'inspira la fureur qui m'anime ,
Et dans ses bras sanglans, j'ai respiré le crime.
Assise à ses côtés sur le trône des Rois ,
Je devins politique & barbare à la fois.
Enfin, que te dirai-je ? à ses destins unie ,
Le cruel m'infecta de son fatal génie.
Je voulus l'en punir ; mais pour mieux le frapper ,
Il étoit soupçonneux, il fallut le tromper.
On m'aimoit, & bientôt au vain talent de plaire ,
J'ajoutai l'artifice ; il étoit nécessaire :
Et sans te rappeler ces intrigues de Cour ,
Fruit de l'ambition, plutôt que de l'amour ,
Je pris sur le tyran cet ascendant suprême ,
Que donne la beauté sur les Souverains même.
J'obtins tout ; je régnai sur son peuple & sur lui.
Mais, Orcan, mon pouvoir l'inquiète aujourd'hui :
Il m'observe, il me craint, ma faveur diminue ,
Et peut-être ma perte est déjà résolue.
De sa première épouse il m'apprête le sort.
Qu'il frémissé ! ma crainte est l'arrêt de sa mort.

O R C A N.

Quel mortel près de vous doit monter sur le trône ,
 Madame ? sur quel front mettez-vous la couronne ?
 Vous connoissez nos mœurs , nos usages , nos lois ;
 Tyr , pour la gouverner , n'eut jamais que des Rois.

A S T A R B É.

Qu'oses-tu m'opposer ? apprends à me connoître.
 Astarbé trop long-temps a gèmi sous un maître ;
 Je méprise un vil peuple , indocile & jaloux.
 Orcan , je régnerai sans maître & sans époux :
 Par de pénibles soins au trône conservée ,
 Si je le partageois , je m'en croirois privée.
 Je sens enân . je sens , dans le fond de mon cœur ,
 La vaste ambition qui mène à la grandeur.
 Vois jusqu'où j'ai porté mes soins & ma prudence.
 Du sang des Souverains j'ai proscriit l'espérance.
 Un obstacle puissant arrêtoit mes projets ;
 Le tyran eut deux fils , l'amour de ses sujets ,
 Foibles , je nes encor , mais qui pouvoient me nuire ;
 Méprisables tous deux , mais qu'il falloit détruire :
 J'avois juré leur mort ; rien ne put m'effrayer.
 D'un complot criminel j'accusai le premier ;
 De ses pièges noirs poisons j'armai la calomnie.
 Le tyran ingrat , qui craignoit pour sa vie ,
 N'éclatait rien . crut tout ; & sur mon seul rapport ,
 De son malheureux fils il ordonna la mort.
 Baccar se voit seul ; plus heureux que son frère ,
 Il avoit pour appui la tendresse d'un père :
 Et la pompe & l'éclat dont brilloit cette Cour ,

De son fatal hymen nous annonçoient le jour ;
 Cette même Leuxis, dont la fierté m'offense ,
 L'obtenoit pour époux , & trompoit ma prudence :
 Mais du fatal hymen je reculai l'instans ,
 Et ma main sépara l'Amante de l'Amant.
 Il étoit dans cet âge, où Tyr voit sa jeunesse
 Aller chercher les arts dans le sein de la Grèce ;
 J'usai de ce prétexte ; il partit pour Samos.
 Le Pilote fédit, le plongea dans les flots.
 On crut que le vaisseau, surpris par un orage ,
 Avoit enveloppé le Prince en son naufrage ;
 Et le peuple crédule adoptant ce rapport ,
 Il n'imputa qu'aux Dieux le malheur de sa mort.
 Voilà par quels degrés l'adroite politique
 M'approche à chaque instant du pouvoir despotique.
 Il ne faut plus qu'un pas, je le fais en ce jour :
 Je fers l'ambition & je venge l'amour.

O R C A N.

Mais ne craignez-vous point que le peuple indocile
 Ne s'oppose au succès d'un projet inutile ?
 Vous devez redouter ses noirs ressentimens :
 Plus d'un peuple, Madame, a vengé ses tyrans.

A S T A R B É.

Je ne m'abuse point ; je fais qu'on me déteste ;
 Je fais que Tyr me voit comme un monstre funeste ,
 Artisan de ses maux , destructeur de ses loix ,
 Ennemi de ses Dieux, & tyran sous ses Rois :
 Va, je me rends justice, & n'ai pu me séduire ,

Jusqu'à me déguiser la haine que j'inspire.
Mais cette inimitié qui t'alarme pour moi ,
Redouble ma fureur, & non pas mon effroi.
Moi, redouter, moi, craindre une foule impuissante
De foibles citoyens, que mon nom épouvante !
Que m'importe la haine ou l'amour des mortels ?
Orcan, je veux un trône, & non pas des autels.
Poursuivons mes desseins. On dit que dans Carthage ,
La superbe Didon forme un nouvel orage ,
Et que bientôt ici cette Reine en courroux ,
Doit venir pour venger l'ombre de son époux :
Je dois la craindre, Orcan ; la foudre qu'elle apprête ,
En frappant le tyran, tomberoit sur ma tête ;
Différer, c'est l'attendre : il faut la prévenir.
Je fais de quels ressorts il faudra se servir.
Et toi, va rassembler cette foule importune ;
Que l'intérêt enchaîne au char de ma fortune :
Tous ces vils courtisans, ces flatteurs corrompus ;
Comblés de mes bienfaits, me sont déjà vendus.
Mais, fais venir sur-tout le farouche Zopire :
Ce Zopire est un traître, & j'ai su le séduire.
Autrefois vertueux, aujourd'hui criminel ;
Né foible, & cependant politique & cruel ;
C'est un de ces humains guidés par leurs caprices ;
Dont on met à profit les vertus ou les vices.
Vole, Orcan ; & sur-tout renferme dans ton cœur
Des secrets, dont tu vois la sombre profondeur,
Mais que me veut Leuxis ?

S C E N E I V.

A S T A R B É , L E U X I S , A R S A C E .

L E U X I S .

V O U S l'emportez, Madame,
 J'abaisse, en frémissant, la fierté de mon ame ;
 Moi, qui ne dus jamais reconnoître vos lois ;
 Moi, la sœur de Sichée, & fille de nos Rois ,
 Je viens vous implorer : les malheurs de ma vie
 M'ont réduite à l'opprobre où je suis avilie.
 Avez long-temps vos yeux ont joui de mes pleurs,
 Ce Palais a pour moi d'éternelles horreurs ;
 J'y frémis, & j'y vois une main meurtrière ,
 Fumante encor du sang de ma famille entière.
 Obtenez de mon Roi qu'abandonnant ces lieux ,
 Je puisse, avec Didon, sur des bords plus heureux ,
 Déplorer en secret nos longues infortunes :
 L'hymen unit nos droits ; nos pertes sont communes.

A S T A R R É .

Madame, je le fais, les mêmes intérêts
 Vous livrent l'une & l'autre à de pareils regrets.
 Didon, dans le complot d'une injuste vengeance ,
 Vous a vue avec elle agir d'intelligence ;
 Et si Pigmalion écoute mes avis ,

Sa main n'unira pas ses plus grands ennemis.
 Vous ne verrez jamais les rivages d'Afrique.

L E U X I S.

Et voilà donc les soins de votre politique ?
 Me peignant à ses yeux sous d'affreuses couleurs,
 De votre époux trompé vous armez les fureurs :
 Qui de nous, envers lui, se montra plus perfide ?
 Ai-je livré son sang à sa main parricide ?
 Ah ! tandis qu'à ses fils on attachoit le jour,
 L'un avoit mon estime, & l'autre mon amour :
 Et cependant, c'est moi que l'on traite en coupable !
 Moi, qui dans les apprêts d'un hymen favorable,
 De mon frère immolé perdant le souvenir,
 Au fils de l'assassin consentois à m'unir.

A S T A R B É.

Si Bacazar n'est plus, sa mort n'est pas mon crime.

L E U X I S.

Je ne fais de quel bras il mourut la victime.
 Mon désespoir ne put en accuser les Dieux ;
 Ils aiment les mortels qu'ils ont fait vertueux.
 De plus justes soupçons s'élèvent dans mon ame :
 J'ai perdu mon amant, & vous réglez, Madame.

A S T A R B É.

Je ne répondrai point à d'injustes discours,
 Dictés par la douleur, & que l'on tient toujours.
 Je ne dirai qu'un mot : oui, Madame, je régle :
 Pardonner ou punir, je puis tout... Qu'on me craigne.
 (*Elle s'en va.*)

S C E N E V.

L E U X I S , A R S A C E .

A R S A C E .

L'INFORTUNE à ce point peut-elle s'égarer ?
Vous l'avez offensée ; il falloit l'implorer ;
Tout gémit , tout périt sous sa main criminelle.

L E U X I S .

Moi , que je tombe aux pieds d'une Reine cruelle !
Sans nous déshonorer , cédonz à nos malheurs.
Mourons , brifons des fers arrofés de mes pleurs.
Que mes yeux ne foient plus les rémoins de fa rage :
Méprifable dans Tyr , dangereufe à Carthage ,
Quand je m'apprête à fuir vers de plus doux climats ,
La barbare en ces lieux veut retenir mes pas.
Sous les lois d'une femme , en efclave enchaînée ,
C'est traîner trop long-tems ma vie infortunée.
J'ai fatigué le ciel de mes vœux fuperflus ,
Il eft fourd à mes cris , & Bacazar n'eft plus !
Mourons , vous dis-je.

A R S A C E .

Il faut tout efpérer encore.
Le jour de la vengeance éclate avec l'aurore.
Le vertueux Narbal , ramené dans ces lieux ,

Nous promet ce grand jour, l'annonce au nom des Dieux!

L E U X I S.

Je connois ce vieillard : trop sensible à mes peines ,
 Narbal veut me donner ces espérances vaines ,
 Dont la pitié souvent amuse la douleur.
 L'amertume a rempli le vuide de mon cœur.
 Ah ! quand il faut haïr jusqu'à mon existence ,
 Que je goûterai mal une foible vengeance !
 Sans être réparés, les crimes sont punis.
 Hélas ! Pigmalion me rendra-t-il son fils !

A R S A C E.

D'un bonheur imprévu Narbal veut vous instruire ;
 Princesse, il vous attend.

L E U X I S.

Qu'auroit-il à me dire ?

Allons voir, j'y consens, ce mortel vertueux.
 Le sage fut toujours l'appui des malheureux.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

Z O P I R E , N A D O R.

N A D O R.

Z O P I R E , tu connois les desseins de la Reine :
Dans ce Palais sanglant son ordre nous ramène.
Quoi , lorsque ses fureurs devoient nous indigner ,
Nous allons les servir !

Z O P I R E.

Nador , il faut régner.

Tu frémis ? Ce projet te trouble & t'intimide ?
Le tyran va tomber sous le glaive homicide.
Seconde mon audace ; & le peuple étonné
Du bandeau de ses Rois me verra couronné.
Astarbé dans ce jour immole sa victime :
Perdons la criminelle ; & jouissons du crime.
Sous un sceptre de fer trop long-temps accablés ,
D'un sceptre plus pesant craignons d'être foulés ;
Sur les débris du trône & de la tyrannie ,
Elevons un pouvoir utile à la Patrie ;

Rappelions dans ces lieux la justice & les mœurs :
C'est pour vous rendre heureux que j'aspire aux grandeurs.

N A D O R .

Dans ce vaste projet, je te plains & t'admire,
Astarbé tient ici les rênes de l'empire ;
Sur elle, sans péril, peux-tu les usurper ?

Z O P I R E .

Elle me craint, Nador, & je puis la tromper.
Tantôt, dans ses terreurs, je l'ai vue elle-même
M'offrir, avec sa main, l'éclat du Diadème.
Elle veut que mon bras, de cet espoir flatté,
Enchaîne sous ses lois un peuple révolté.
J'accepte tous les dons que me fait sa foiblesse ;
Mais c'est pour les remettre aux mains de la Princesse :
Leuxis, seul rejeton de la tige des Rois,
Oppose à mes desseins de légitimes droits :
Heureuse & triomphante, & par moi couronnée,
Que l'hymen à mon sort joigne sa destinée.
Ne crois pas cependant qu'un cœur ambitieux,
Asservi par l'amour, en ressent le feu :
Leuxis, sans m'éblouir par l'éclat de ses charmes,
Me plaît par ses vertus, me touche par ses larmes.
Astarbé sur mon cœur peut moins par ses bienfaits ;
Je vois avec mépris l'orgueil de ses attraits.
O vertu ! telle est donc ta puissance suprême !
On t'aime, on te respecte au sein du crime même.

N A D O R .

Tu voudrais réunir dans ton cœur combattu,

La fureur, la pitié, le crime & la vertu ;
Pour éviter les noms d'usurpateur, de traître ,
Tu défends dans Leuxis le sang qui l'a fait naître ;
Cependant, poursuivant ce sang infortuné ,
Tu souffres que ton Roi périsse assassiné !
Tu crois que son trépas sauvera cet Empire ;
Tu veux perdre Astarbé... Tu veux régner, Zopire.
Ah ! quels sont tes desseins ! par quel contraste affreux ,
Es-tu donc à la fois barbare & généreux ?

Z O P I R E.

Je fais des Souverains quel est le privilège.
Mon bras n'est point armé d'un couteau sacrilège :
Je voudrois de mon Roi prévenir le malheur ;
Mais comment l'arracher à sa propre fureur ?
Accuser à ses yeux une épouse qu'il aime
Ce n'est point le sauver , c'est me perdre moi-même.
La barbare, abusant des droits de la beauté ,
Saura d'un voile épais couvrir la vérité ;
Et d'un amour trompeur employant l'artifice ,
Faire tomber sur moi le crime & le supplice.
Que te dirai-je encor ? sans cesse partagé ,
Ami de la vertu, dans le crime engagé ,
J'ai balancé long-temps ; mais enfin moins timide ,
L'ambition me parle , & sa voix me décide.
De nos amis communs va disposer les cœurs ;
Je vais tromper la Reine, en servant ses fureurs.
Elle vient, laissez-nous.

S C E N E II.

A S T A R B É , Z O P I R E , O R C A N .

A S T A R B É .

ENFIN, brave Zopire,
 Ce jour va terminer les malheurs de l'Empire :
 Hâtez-vous, rassemblez vos généreux amis :
 Servez-moi ; je l'ai dit, le trône est à ce prix.

Z O P I R E .

Nos Conjurés ici s'empreslent de se rendre...

A S T A R B É .

L'ordre n'est point donné, Zopire... il faut l'attendre.
 Il n'est pas temps encor d'annoncer mes projets ;
 On ne les connoitra qu'au moment du succès.
 Vous, que sur mes desseins ma confiance éclaire,
 Songez qu'un Conjuré doit agir & se taire.
 Préparez en secret ces armes, ces poignards,
 Ces instrumens de mort, cachés en ces remparts.

Z O P I R E .

Grande Reine, croyez que l'ardeur qui m'inspire,
 Que l'amour....

A S T A R B É .

Arrêtez, vous me trompez, Zopire.

Je

Je connois vos pareils ; la fière ambition
 Anéantit en eux toute autre passion :
 C'est au soin de régner que leur grand cœur s'applique ;
 L'amour n'est à leurs yeux qu'un ressort politique ,
 Qui d'un sexe crédule , objet de leur mépris ,
 Peut séduire , à leur gré , les faciles esprits.
 Mais vous n'avez point dû , quelque soin qui vous presse ,
 De ce sexe avili m'imputer la foiblesse.
 Par ce lâche détour, enfin vous m'offensez.
 Ou vous me croyez foible, ou vous me trahissez.
 Allez. Pigmalion près de moi va se rendre :
 Je l'attends, & peut-être il pourroit nous surprendre.
 Laissez-nous, & songez, quand je promets ma main ,
 Qu'un vil adorateur y prétendrait en vain :
 Disputez-la, Zopire, elle est le prix du zèle.

S C E N E III.

A S T A R B É, O R C A N.

O R C A N.

AINSI, vous couronnez un esclave infidèle !

A S T A R B É.

En offrant à ses vœux la suprême grandeur ,
 De ce vil Conjuré j'irrite la fureur.
 Séduit par cet espoir, son intérêt l'anime ;

Et l'intérêt, Orcan, facilite le crime.
 L'art d'offrir sa parole, & l'art de la trahir,
 C'est la vertu des Grands, je saurai m'en servir.
 Que Zopire frémissé en trahissant son maître ;
 C'est de lui que j'apprends à redouter un traître.
 Je préviendrai dans lui le crime ou le remord ;
 Et mon bras, pour tout prix, lui destine la mort.
 Hâtons de nos desseins l'heure trop différée ,
 Ou craignons du tyran la fureur égarée.
 Ce monstre d'épouvante & de trouble oppressé,
 Semble entrevoir le coup dont il est menacé.

O R C A N.

Eh ! qui soupçonne-t-il ?

A S T A R B É.

Moi-même la première,
 Le jour, l'air qu'il respire, & la nature entière.
 Rassemblons sur Leuxis ces soupçons odieux ;
 Rendons-là criminelle & suspecte à ses yeux.
 Il faut la perdre, Orcan ; Leuxis pourroit me nuire.
 Mais ne nous chargeons pas du soin de la détruire.
 Le Phénicien l'aime : attendri sur son sort,
 Il puniroit sur moi le crime de sa mort.
 Que le tyran l'immole ; & par ce coup barbare,
 Qu'il autorise ici le coup qu'on lui prépare.
 Des peuples indignés qu'il devienne l'horreur.
 La politique, Orcan, fait plus que la fureur.
 Par la main du tyran j'immole mes victimes ;
 Et je veux l'accabler du fardeau de mes crimes.
 Il vient,

S C E N E I V.

PIGMALION, ASTARBÉ, ARSACE,
G A R D E S.

A S T A R B É.

SEIGNEUR, quel trouble égare ici vos pas ?
Où courez-vous ? Pourquoi ces farouches soldats ?
De quel nouvel effroi votre ame est-elle atteinte ?
Ah ! parlez.

P I G M A L I O N.

Mes pareils font-ils jamais sans crainte ?
Madame, ces remparts de mes crimes remplis ,
D'un peuple gémissant me répètent les cris :
Hélas ! & dans ces cris jetés par l'innocence ,
J'entends toujours frémir la voix de la vengeance.
Je combats vainement une juste terreur ;
Le remord me détrompe & tonne dans mon cœur.
Tout présente à ma vue une image effrayante.
Je vois, loin de ces bords, une Reine puissante ,
De ses vaisseaux nombreux couvrir le sein des mers ;
Et chercher des vengeurs dans un autre univers.
Mes sujets dans ces murs, l'Afriquain dans Carthage ,
Les Dieux même irrités accélèrent l'orage.
Je veux les prévenir : plus juste désormais ,
Sur un peuple opprimé régnons par les bienfaits.

A S T A R B É.

Tels sont donc vos desseins ? Quelle indigne foiblesse !
 Une ombre, un vain remord, un fantôme vous blesse !
 Eh quoi ! d'un peuple vil craignez-vous les clameurs ?
 Vous allez, dites-vous, réparer ses malheurs ,
 Répandre vos bienfaits sur cette foule obscure :
 Ah ! laissez-lui plutôt la plainte & le murmure.
 Qu'importe qu'il gémissé ? Il est né pour servir.
 A la rébellion craignez de l'enhardir.
 Loïn de la relâcher, il faut ferrer sa chaîne.
 C'est par la fermeté que l'on dompte sa haine.
 Enfin, ne souffrez point qu'il élève sa voix ,
 Qu'il ose, sur leur trône, interroger ses Rois.
 Des Dieux que vous craignez imitez les exemples ;
 C'est la foudre à la main qu'ils obtiennent des temples ;
 Le mystère & la crainte entourent leurs autels.
 Punissez, & comme eux, effrayez les mortels.

P I G M A L I O N.

Eh bien, Madame, eh bien ; il faut toujours se rendre
 Toujours suivre vos lois, les chérir, en dépendre.
 Cependant Phadaël à la mort condamné,
 Mes sujets pourfuivis, Sichée assassiné ;
 Tant de maux n'ont-ils point assouvi ma furie ?
 Faut-il verser encor le sang de ma patrie ?
 Quels funestes conseils ! Je les ai trop suivis ,
 Madame ; & ce sont eux qui perdirent mes fils.
 A ce noir souvenir, la voix de la nature
 Jette au fond de mon cœur un effrayant murmure,

A S T A R B É.

J'ignorois jusqu'ici le but de vos discours ,
 Seigneur , mais mon esprit en a suivi le cours :
 Le reproche les dicte ; & votre ame égarée
 S'abandonne aux remords dont elle est déchirée ;
 La crainte y verse aussi son funeste poison ,
 Et l'un & l'autre enfin vous mènent au soupçon.
 Vous m'accusez , cruel , apprenez-moi mes crimes.
 Cette main fume encor du sang de mes victimes ;
 Je ne m'excuse point , j'ai tout osé pour vous :
 Des traîtres , des ingrats sont tombés sous mes coups ,
 Leur sort vous attendrit ; quelle pitié frivole ,
 Quand vous êtes le Dieu pour qui je les immole !
 Et quels sont après tout vos crimes & les miens ?
 Outrageant la nature & brisant ses liens ,
 Sichée énorqueilli des droits de sa thiane ,
 Prêtre séditieux , frère injuste & barbare ,
 Du peuple contre vous souleva les esprits.
 Plus criminel encor , le premier de vos fils ,
 De vos augustes jours détestant la durée ,
 Osa lever sur vous sa main dénaturée.
 Vous les avez punis : & vous , qui les plaignez ,
 Ce n'est que par leur mort qu'aujourd'hui vous réglez.
 La violence aux Rois est souvent nécessaire.
 Dussiez-vous m'en punir , je ne puis plus vous taire
 Que dans ce jour encor , dans ces mêmes momens ,
 Vous êtes menacé des périls les plus grands ;
 Qu'il faut les prévenir , ou payer de sa tête . . .

P I G M A L I O N .

O Ciel ! Que dites-vous ?

A S T A R B É,

A S T A R B É.

La révolte s'apprête.

P I G M A L I O N.

Achevez, nommez-moi mes lâches ennemis.

A S T A R B É.

Il en reste un, Seigneur.

P I G M A L I O N.

Ah! quel est-il?

A S T A R B É.

Leuxis.

Décidez vos soupçons entr'elle & votre Épouse.

Du nœud qui nous unit indignement jalouse,

Leuxis médite ici de criminels desseins ;

Tantôt elle fuyoit vers les bords Africains.

Jugez, sur cet avis, quel intérêt me guide ;

Ou plutôt, je l'ai dit, que votre ame décide.

Un abîme profond est ouvert sous vos pas :

Voyez, examinez, & ne m'en croyez pas.

Je vous laisse, Seigneur.

S C E N E V.

P I G M A L I O N, A R S A C E.

P I G M A L I O N.

ELLLE me fuit, Arface.

Le fer est suspendu, sa chute me menace ;

Sur le foin de mes jours réveillons son ardeur.

Mes soupçons, mes remords ont irrité son cœur.
 Par elle je veux tout, je crains ou je désire.
 Quel ascendant vainqueur ! qu'il lui donne d'empire !
 Quoi, Leuxis me trahit !... Venge un Roi malheureux.
 Qu'on la charge de fers... Il le faut... Je le veux.

A R S A C E.

Ah ! Seigneur, différez. Aux genoux de son Maître,
 Narbal...

P I G M A L I O N.

Que me veut-il ? Qu'il vienne, il peut paroître.
 Hélas ! dans les horreurs de l'état où je suis,
 Tout voir & tout entendre est tout ce que je puis.

S C E N E V I.

P I G M A L I O N, N A R B A L.

P I G M A L I O N.

SAGE Vieillard, approche, & bannis toute crainte,
 Narbal peut aujourd'hui s'expliquer sans contrainte.
 On parle de complots, de vengeurs, d'assassins :
 Tu m'as dit mille fois qu'il n'est point de chemins
 Qui mènent jusqu'à nous la vérité sévère ;
 On l'enveloppe ici des ombres du mystère.
 Réponds : j'attends de toi des éclaircissimens.
 Quels sont mes ennemis ?

N A R B A L.

Je connois les plus grands ;
 D'autant plus dangereux , d'autant plus redoutables ,
 Que voilant leurs fureurs sous des dehors aimables ,
 Pour les empoisonner , ils séduisent les cœurs.

P I G M A L I O N.

Ces ennemis cruels , qui sont-ils ?

N A R B A L.

Vos flatteurs ;
 Mortels nés pour corrompre , aussi-bien que pour feindre ;
 Ah ! plutôt aux Dieux qu'un Roi n'eût que son peuple à
 craindre ;

Un bienfait le fléchit & peut le désarmer :
 Mais le flatteur toujours nuit & se fait aimer.
 On vous trompe , Seigneur , Astarbé vous abuse.

P I G M A L I O N.

Téméraire , arrêtez ! le Tyrien l'accuse :
 Je ne consulte point ses sentimens jaloux ,
 Et je n'en crois , enfin , ni ce peuple , ni vous.
 C'est sur d'autres objets qu'il falloit me répondre ;
 On dit que sur mes jours l'orage est prêt à fondre.
 L'infidelle Leuxis , injuste en sa douleur ,
 S'est unie en secret aux desseins de ma Sœur :
 Elle fuyoit , dit-on , vers les rives d'Afrique.
 Quels projets trame ici sa vaine politique ?

N A R B A L.

Je vous réponds , Seigneur , des vertus de Leuxis ;

P I G M A L I O N.

Elle pleure Siché.

N A R B A L.

Et pleure votre fils.

P I G M A L I O N.

Non, je n'approuve point sa fuite vers Carthage :
 Vous-même, retiré dans un désert sauvage,
 Vous n'avez pu, sans crime, errant & loin de moi,
 Ensevelir des jours qui sont à votre Roi.

N A R B A L.

Dans mon désert, Seigneur, la vieilleffe pesante
 Dénouoit le tissu d'une vie innocente.
 Je mourois chaque jour, & mourois sans effort.
 Hélas! m'enviez-vous la douceur de ma mort ?
 Quand sous le faix des ans ma vieilleffe succombe,
 Serois-je à redouter sur les bords de ma tombe ?
 Le sage ne meurt point sous les lambris des Rois.
 Loin de ces lieux, Seigneur, sous mes rustiques toits ;
 Gémissant en secret des crimes de la terre,
 Mes prières des Dieux défermoient la colère :
 Ma voix les imploroit pour le peuple, pour vous ;
 Et je m'étois flatté de suspendre leurs coups.
 Ah! ne déchirez plus le sein de ma Patrie.

P I G M A L I O N.

Un peuple factieux attente sur ma vie!

N A R B A L.

Et le fléchirez-vous par d'indignes fureurs ?
 Le règne le plus sûr, est le règne des cœurs.
 Vous êtes Roi, sans doute, & ce titre est auguste ;
 Mais il faut être encore humain, généreux, juste,

Offrir aux malheureux des soins compatissans.
 Héros, Législateurs, Monarques, Conquérens,
 De ces titres pompeux, dont la gloire vous nomme,
 En est-il un, pour nous, plus grand que le nom d'homme ?
 C'est le premier, Seigneur ; & sans l'humanité,
 Tout, jusqu'à la vertu, n'est que férocité.
 Vous craignez, dites-vous, le peuple & sa furie ?
 Abjurez aujourd'hui l'affreuse tyrannie,
 Et Narbal vous répond du salut de vos jours.
 Combien ce peuple alors en chériorit le cours !
 Vos remords, vos terreurs, oui, tout semble vous dire ;
 Qu'il faut, pour être heureux dans les soins d'un Empire,
 Régner par les bienfaits, par les mœurs, par les lois.
 Le malheur des Etats fait le malheur des Rois.

P I G M A L I O N.

Ote à la vérité ce langage inflexible :
 Tu veux la faire aimer, & tu la rends terrible.
 Cruel, fui loin de moi, tu m'arraches le cœur.

N A R B A L, *aux genoux de Pigmalion.*

Ainsi vous le fermez aux cris de ma douleur !
 Par ces genoux sacrés, ô mon Roi ! par vous-même,
 N'irritez plus des Dieux la justice suprême.
 Ah ! que ne savez-vous de quel bienfait heureux,
 Ils recompenferoient votre retour vers eux !
 Il en est un, Seigneur, inespéré sans doute :
 Le Ciel fait les désirs & les vœux qu'il me coûte,
 Il ne les rendra point & vains & superflus,
 Votre fils malheureux....

P I G M A L I O N.

Mon fils ! je n'en ai plus.

N A R B A L.

Il est vrai qu'une Reine implacable & barbare ,
 Proscrivit leurs jours ; mais....

P I G M A L I O N.

Ta haine se déclare.

Tu veux perdre Astarbé.... J'entrevois vos raisons.
 Sa vigilance a soin d'éclairer mes soupçons.
 De vos obscurs desseins je perce le mystère ;
 J'y porte le flambeau, mais en Juge sévère.
 Astarbé vous déplaît, je l'oppose à vos coups ,
 Et je mets ce rempart entre mon Trône & vous.
 Je fais jusqu'où vos cris portent leur insolence ;
 Vous demandez sa tête ! ô fureur ! ô vengeance !
 Tremble, peuple indocile & qui m'ose irriter :
 C'est elle, pour punir, que je vais consulter.

S C E N E V I I.

N A R B A L, *seul.*

PAR quel accueil trompeur il faisoit me séduire ?
 Sur son faux repentir ma bouche alloit tout dire.
 Tout, jusqu'à ses remords, n'est en lui que fureur.
 Quel secret le barbare arrachoit à mon cœur !

Secret qu'un malheureux confie à ma prudence.
 Grands Dieux ! ne trompez point ma plus chère espérance ;
 Rendez à la Patrie un Prince vertueux ;
 Rendez-moi Bacazar . . . Hélas ! quels sont mes vœux ?
 Au sein de ces remparts une femme cruelle . . .
 Dans quel séjour de sang ma tendresse l'appelle !
 O Ciel ! n'écoute point mes désirs imprudens ,
 Et cache la vertu loin de l'œil des tyrans.
 Cher Prince, s'il est vrai que le ciel favorable
 Ait étendu sur toi sa puissance équitable ;
 Si tu vis, si j'en crois ces traits chers & connus ;
 Que ta main a tracés & que mes yeux ont lus ,
 Fui loin de ce Palais. Dans des climats sauvages ;
 Sans doute que tes jours sont purs & sans nuages.
 L'humanité sensible adoucit tes malheurs.
 Et qu'aurois-tu dans Tyr ? Mes soupirs, & mes pleurs ;
 Tribut insuffisant qu'on paie à la misère.
 Hélas ! tu n'aurois pas le cœur même d'un père.
 Arface ! que veut-il ?

S C E N E V I I I .

N A R B A L , A R S A C E .

A R S A C E .

LEUXIS est dans les fers.

Suis-moi, viens l'arracher au plus affreux revers ;

A ma fidélité le tyran la confie ;

Mais

Mais enfin je crains tout , je tremble pour sa vie.
Pigmalion à peine avoit quitté ces lieux ,
Parcourant ce Palais , interdit , furieux ,
Il menace , il frémit , il me voit & m'appelle :
» Réponds-moi , m'a-t-il dit , d'une esclave infidelle ;
» Qu'on arrête Leuxis ; l'ingrate me trahit.
De ses cris effrayans la voûte retentit.
L'implacable Astarbé , par ses cris attirée ,
Terrible & menaçante aussi-tôt s'est montrée.
Tout fuit à leur aspect , & frémissant d'horreur ,
Moi-même je les laisse en proie à leur fureur.

N A R B A L.

Viens , n'opposons encor que des pleurs à leur rage.
Les prières , les vœux sont les armes du sage ;
Dans le malheur public il invoque les Dieux :
Il plaint ses Rois , les sert , & meurt encor pour eux.

Fin du second Acte.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

B A C A Z A R , N A R B A L .

B A C A Z A R .

CRUEL Narbal, cessez de retenir mes pas.
 Mon père règne ici ; je vole dans ses bras ;
 N'opposez plus vos pleurs à mon impatience
 Vous frémissez ! ne puis-je après dix ans d'absence ,
 Attendre en ce palais un destin plus heureux ?
 Les Dieux m'ont-ils trompé ?

N A R B A L .

N'accusez point les Dieux ;
 Vous vivez , Bacazar , & moi-même j'admire
 A travers quels écueils ils ont su vous conduire.
 Prince, vous n'êtes plus sur ces bords étrangers ,
 Où vos jours couloient purs , à l'abri des dangers ;
 Dans ce séjour de sang, la mort vous environne ;
 L'humanité s'y plaint, la nature y frissonne.
 Venez, suivez mes pas au fond de mes déserts.

B A C A Z A R.

Qui, moi ! languir encore au bout de l'univers ?
 Quels sont donc les périls que votre ame redoute ?
 Leuxis vit, & ces lieux me l'offriront sans doute.
 Quand je retrouve un père, une amante, un ami,
 Dois-je craindre les coups du destin ennemi !
 Les larmes de Leuxis ont fléchi sa colère ;
 N'en doutez point, je vole. . . .

N A R B A L.

Arrêtez, téméraire !

An sein de vos malheurs je vous ai méconnu ;
 Mais craignez les regards d'un œil plus prévenu.
 Peut-être à votre aspect, Astarbé détrompée
 Connoitra la victime à ses coups échappée.
 Ne vous rassurez point sur un douteux oubli ;
 De surveillans cruels ce Palais est rempli :
 J'ignore les projets de ces ames obscures ;
 Mais tantôt j'ai cru voir de leurs bouches impures
 Sortir l'ordre du crime & des assassinats.
 L'implacable Astarbé sembloit armer leurs bras :
 De la barbare, enfin, la fureur est extrême :
 Je tremble pour Leuxis, pour vous, pour le Roi même.

B A C A Z A R.

O Ciel ! il est donc vrai que ce monstre odieux
 Respire, & souille encor le rang de mes aïeux ?
 Astarbé ! Dieux vengeurs, quels sont donc les coupables,
 Pour qui vous réservez vos foudres redoutables ?
 Narbal, rappelez-vous ces jours infortunés,

Ces lamentables jours à la mort destinés ,
 Ces jours cruels , témoins du meurtre de mon frère ?]
 Où moi-même , banni de la Cour de mon père ,
 De la tendre Leuxis recevant les adieux ,
 Mourant , désespéré , j'abandonnai ces lieux .
 Que de maux m'annonçoit un exil si funeste !

N A R B A L .

Et que tenta sur vous la main que je déteste ?

B A C A Z A R .

Nous partons. De Samos je découvre les bords.
 Dévoré d'amertume, en proie à mes transports,
 Mon cœur étoit toujours rempli de mon amante.
 De mes vils assassins la rage frémissante,
 S'annonce par un cri dans les airs élançé.
 De l'impie Astarbé le nom fut prononcé.
 Autour de la victime on se presse en tumulte ;
 Sur le choix de ma mort, on balance, on consulte ;
 Un reste de pitié détermine ce choix.
 Leur fureur n'ose encor verser le sang des Rois.
 Ces lâches meurtriers, en détournant la vue,
 Me plongent, en tremblant, au sein de l'onde émue.
 Je roule au gré des flots, & je vois tour-à-tour
 La profondeur des mers & la clarté du jour.
 La mort environnoit ma fatale existence.

N A R B A L .

Quel bras vous a sauvé ?

B A C A Z A R .

La céleste puissance

Sans doute prit alors pitié de mes malheurs.
 La voix de la nature a droit sur tous les cœurs.
 J'apperçois, tout-à-coup, une barque flottante,
 Où des humains m'offroient une main bienfaisante ;
 Ils m'arrachent des flots : dans l'ombre de la nuit,
 Sur les bords de Samos leur barque me conduit.
 Errant, traînant par-tout le poids de ma misère,
 J'arrosois de mes pleurs cette rive étrangère.
 Mais pourquoi rappeler ce souvenir affreux ?
 La honte, le mépris suivent les malheureux :
 Leur atteinte cruelle a flétri ma jeunesse ;
 Enfin, j'ai tout souffert.

N A R B A L.

Dieux ! je vois la Princesse.

Ah ! cher Prince , fuyez.

S C E N E II.

BACAZAR, NARBAL, LEUXIS, *enchaînée*,
 ARSACE.

B A C A Z A R.

Où suis-je , malheureux ?
 Que m'annoncent ces fers ? Leuxis esclave !... ô Dieux !

L E U X I S.

Arsace , soutiens-moi : dans cet état funeste ,

L

Guide mes pas tremblans vers l'appui qui me reste.
Ah! Narbal!

N A R B A L , *troublé.*

Ah! Leuxis !... Ces fers me font horreur.

L E U X I S .

Quel est cet inconnu , sensible à mon malheur ?
Ses yeux , à mon aspect , se remplissent de larmes !
Pour les infortunés que les pleurs ont de charmes !
Mais , dites-moi , Narbal : quel est donc ce bonheur
Annoncé par vous-même , & promis à mon cœur ?
Et pourquoi ce mortel , indifférent peut-être ,
Augmente-t-il l'espoir que vous avez fait naître ?

(*Bacazar se jette aux genoux de Leuxis.*)

Tu tombes à mes pieds , & ton œil-enflammé!...

B A C A Z A R .

Je suis....

L E U X I S .

N'achève pas.... Va , mon cœur t'a nommé.

B A C A Z A R .

Ah! ma chère Leuxis ! mon ame intimidée
Se refuse au bonheur dont tu me peins l'idée.
Ainsi donc tes malheurs ont égalé les miens ;
Leuxis , je veux briser tes indignes liens.

L E U X I S .

Eh! qu'importent mes fers ? Va , ma joie est entière ;
Cher Prince , dans tes bras il n'est rien qui l'altère.
C'est par des pleurs de sang que j'ai pleuré ta mort :

La fureur des humains, les outrages du fort,
 Les affronts, les mépris d'une Reine cruelle ;
 Leuxis épuisa tout, dans sa douleur mortelle.
 J'ai baissé dans l'opprobre un front humilié.
 Tu vis, je te revois, & j'ai tout oublié.

B A C A Z A R.

Errant & fugitif, de rivage en rivage,
 Mes malheurs n'avoient point ébranlé mon courage.
 Je me croyois alors le seul infortuné.
 Mais que dans ce Palais, à tes pieds ramené,
 Loin d'y finir nos maux & nos communes peines,
 Je doive encor me plaindre & pleurer sur tes chaînes ;
 Ce dernier coup du fort accable ma vertu.
 Que punit-on dans toi ?

L E U X I S.

Ma douleur.

B A C A Z A R.

Que dis-tu ?
 Quel monstre assez barbare ?....

L E U X I S.

Arrête : c'est ton père.

B A C A Z A R.

Je vole à ses genoux désarmer sa colère.

L E U X I S.

Non, cher Prince, demeure... Ah ! fait-il pardonner ?

B A C A Z A R.

Il reverra son fils.

L E U X I S.

Il va l'affaffiner !

Aftarbé dans fes bras te pourfuivroit encore.
 Tu déchires , cruel , une ame qui t'adore.
 Ah ! ne préfère point la nature à l'amour !
 L'écouta-t-on jamais dans cette affreuse Cour ?
 N'expose point des jours plus chers que mes jours même.
 Cher Prince , ton bonheur fait mon bonheur fuprême.

N A R B A L.

Ah Ciel ! Aftarbé vient.

B A C A Z A R.

Son aspect odieux
 Me fait frémir d'horreur.

L E U X I S.

Cher Prince , au nom des Dieux
 Au nom de notre amour , diffimule.

N A R B A L.

Je tremble.

Ah ! ne la bravez point.

S C E N E I I I.

ASTARBÈ, BACAZAR, LEUXIS, ARSACE,
ZOPIRE, NARBAL, GARDES.

A S T A R B È.

LA haine les rassemble,
Mais quel est ce mortel inconnu dans ces lieux ?

N A R B A L.

Le hasard vient ici de l'offrir à nos yeux.

A S T A R B È, à Bacazar.

Qui t'amène à la Cour, & quelle est ta patrie ?
Réponds-moi.

B A C A Z A R.

C'est dans Tyr que j'ai reçu la vie ;
J'en sortis malheureux, proscrit, abandonné ;
J'y reviens plus à plaindre & plus infortuné.

A S T A R B È.

Quels sont donc tes destins ?

B A C A Z A R.

L'opprobre & la misère.

A S T A R B È.

Dans ce Palais des Rois que cherches-tu ?

A S T A R B É ,

B A C A Z A R .

Mon père.

Quel est-il ?

A S T A R B É .

L E U X I S , *à part.*

Je frémis.

B A C A Z A R .

Arraché de ses bras ,

Loin de lui , dès l'enfance , on entraîna mes pas.

On le dit malheureux : je le plains & je l'aime.

Que l'auteur de nos maux les éprouve lui-même !

A S T A R B É .

Ce n'est point me répondre , & ces vagues discours..

N A R B A L .

Madame , de quels soins...

A S T A R B É .

J'entrevois vos détours.

Je fais ce qu'en ces lieux prépare votre haine.

Un esclave , courbé sous le poids de sa chaîne ,

Contre ses Souverains aigri par le malheur ,

A la révolte , au crime , ouvre aisément son cœur.

Sur vos fronts interdits la terreur est empreinte....

Ma présence vous trouble.... Il s'abaisse à la feinte.

Sur vos sombres complots c'est assez m'éclaircir.

Quel que soit ce mortel , c'est un traître à punir ;

Qu'on l'arrête.

N A R B A L .

Madame , à la Cour de leur maître ,

Les mortels malheureux ne peuvent-ils paroître ?
 La demeure des Rois n'est-elle plus pour eux
 Un asyle aussi sûr que les temples des Dieux ?
 Que vous importe, enfin, qu'un malheureux respire ?

A S T A R B É.

Tout importe à qui fait gouverner un Empire.
 Qu'on l'entraîne, soldats.

N A R B A L.

Ah ! Madame, arrêtez ;
 Je réponds de sa foi.

A S T A R B É.

(Aux Gardes.) (A la Princesse.)
 Suivez leurs pas... Sortez.

S C E N E I V.

A S T A R B É , Z O P I R E.

A S T A R B É.

QUE prétendoit ici ce mortel téméraire ?
 Il unit à la fois l'orgueil & la misère.
 J'ai tremblé devant lui ; je ne fais quel effroi ,
 A son fatal aspect , s'est emparé de moi !
 De sa voix , de ses traits une confuse idée
 Frappe & saisit encor mon ame intimidée...
 Enfin pourquoi Narbal & la fière Leuxis ,

Sur ce mortel obscur sembloient-ils attendris ?
 Je le mets en vos mains, répondez-m'en, Zopire ;
 Egalez votre zèle au trouble qu'il m'inspire.
 De soins plus importans mon esprit agité,
 Vers de plus grands objets est maintenant porté.
 Répondez : est-il temps d'immoler un barbare !
 Méritez-vous enfin le prix qu'on vous prépare ?

Z O P I R E.

J'ai tout prévu , Madame , & tout fert vos projets,
 Il est , près de ces murs , des lieux sûrs & secrets ;
 J'ai caché , dans leur ombre , une troupe hardie
 De soldats éprouvés , qui m'ont vendu leur vie.
 Didon , depuis long-temps , arme les Africains ;
 Si Carthage tentoit quelques nouveaux desseins ,
 Notre port vomira , sur la mer alarmée ,
 Une flotte innombrable ; en ses flancs renfermée ,
 C'est ainsi qu'au dehors j'ai prévu les hasards.
 Voyez ce que j'ai fait au sein de ces remparts.
 Au fidèle Nador cette ville est livrée ;
 Maderbal de ces lieux doit défendre l'entrée ;
 Nadir observera vos ennemis secrets.
 Enfin , tout vous répond d'un rapide succès.
 Commandez à mon bras ; ces invincibles armes
 Répandront dans ces murs les horreurs , les alarmes :
 Et digne enfin du prix offert à ma valeur ,
 Je l'obtiendrai , Madame , à titre de vainqueur.

A S T A R B É

Oui , sans doute , la force est ici nécessaire.
 Je connois , comme vous , l'indocile vulgaire ;

Il soutiendra les droits de son maître égorgé ;
 Il faudra le combattre , après l'avoir vengé.
 Dans ses divers transports , qui pourroit le comprendre ?
 D'un tyran qui n'est plus , il révère la cendre.
 On l'a vu conjurer , s'armer contre ses Rois :
 Mais il court les venger , il reconnoît leurs voix ,
 Quand du fond de leur tombe & du sein des ténèbres ,
 Ils ne lui parlent plus que par des cris funèbres.
 La pitié sur son cœur fait plus que le devoir.
 Mais , Zopire , à ce peuple enlevons tout espoir.
 Le sang des Souverains peut m'être encor funeste ;
 De ce sang odieux qu'on épuisse le reste ;
 Qu'on immole Leuxis.

Z O P I R E.

Le fort a ses retours ,
 Madame ; de Leuxis il faut sauver les jours.
 On parle de Didon , des desseins de Carthage :
 Que la Princesse ici vous tienne lieu d'orage.
 Puisque vous la tenez captive en ce Palais ,
 Elle ne pourra nuire à vos vœux satisfaits,

A S T A R B É.

Il est vrai : méprifons ses impuissantes larmes,
 Que peut-elle tenter avec ces foibles armes ?
 J'approuve ce conseil : il faut la conserver.
 Je crains peu l'ennemi que je puis observer.
 Leuxis de mes succès répondra sur sa tête.
 Il suffit. Laissez-nous.

S C E N E V.

A S T A R B É , O R C A N .

A S T A R B É .

LA coupe est-elle prête ?
Et mes ordres en tout sont-ils exécutés ?

O R C A N .

Dans de sombres détours , vos Gardes apostés ,
Au moment du triomphe , immoleront Zopire :
Tous ont juré sa mort.

A S T A R B É .

Oui , je dois le détruire ?
Ce mortel politique , en servant mes desseins ,
Veut rendre sa grandeur l'ouvrage de mes mains ;
J'ai porté le flambeau dans son ame profonde ;
Il aspire en secret au premier rang du monde ;
Il veut régner : qu'il meure. Et nous , Orcan , & nous ;
Allons sur le tyran porter les derniers coups.
L'heure attendue approche , elle m'appelle au crime ;
La vengeance à l'autel va traîner ma victime.
Pigmalion , tremblant au fond de ce Palais ,
Sous le marbre & l'airain se cache à ses sujets.
J'ai répété les noms de Leuxis , de Carthage :
A ces mots , il frémit, L'épouvante, la rage ;

Le défordre , l'horreur , ces transports violens ,
Reffentis par le lâche , & faits pour les tyrans ;
Il les éprouve tous : au jour il se refuse ;
Il invoque les Dieux , que bientôt il accuse :
Il m'appelle à grands cris. « Ecoutez , m'a-t-il dit ,
» Le Ciel veut se venger ; mon peuple me trahit.
» Votre cœur est-il pur & fidèle à son maître ?
» Dissipez un soupçon , trop injuste peut-être ,
» Tantôt je veux qu'ici par l'enfer & les cieus ,
» Par le fer de Thémis , par la coupe des Dieux ,
» Par moi , par notre hymen , par la liqueur sacrée ,
» Vous confirmiez la foi que vous m'avez jurée.
Orcan , voilà le but où mon art l'a conduit.
Il se livre à mes coups. Viens , suis-moi : le temps fuit
Profitons des momens offerts à ma vengeance :
L'intrépide exécute , où le foible balance.

Fin du troisième Acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

L E U X I S , A R S A C E.

A R S A C E.

AH ! Madame ; cessez d'errer dans ce Palais,
Rendez à vos esprits & le calme & la paix.

L E U X I S.

Arsace , c'en est fait , le farouche Zopire
A consommé son crime , & Bacazar expire.

A R S A C E.

Le Prince est inconnu dans cet affreux séjour ;
Oublié dans ses fers , vil aux yeux de la Cour,
En but au seul mépris , il respire peut-être.

L E U X I S.

Arsace , à ses vertus peut-on le méconnoître ?
Mais enfin , s'il vivoit ignoré dans ces murs,
Croirai-je que caché sous des dehors obscurs,
Et sous le voile affreux de son humble misère
Au fer des assassins il puisse se soustraire ?

Sa perte en est plus sûre , ainsi que mon malheur. Il
 Des barbares humains je connois la fureur ;
 Ils versent , sans pitié , le sang d'un misérable.
 Malheureux le mortel que l'on croit méprisable !
 Des intrigues des Grands ressort infortuné ,
 L'homme vil qui leur nuit est bientôt condamné.

A R S A C E.

Espérez tout encore ; un vieillard respectable
 Oppose sa prudence au bras qui vous accable.
 Soit qu'un Dieu le dérobe aux yeux de nos Tyrans ;
 Soit qu'on méprise en lui la foiblesse des ans ,
 Narbal est libre encore. Tranquille dans l'orage ,
 Et montrant à nos yeux la fermeté du sage ,
 Des fureurs de la Reine il observe le cours :
 Il veille sur le Prince , il veille sur vos jours.
 Sans doute un Dieu vengeur & l'éclaire & le guide :
 Narbal peut arrêter le fer du parricide ;
 Narbal verra Zopire , il peut fléchir son cœur.

L E U X I S.

Ah ! connois-tu Zopire , & toute sa fureur ?
 Un faux espoir t'abuse : où le crime est l'arbitre ,
 La vertu ne peut rien & n'est qu'un vain titre.
 Arsace , si j'en crois mes noirs pressentimens ,
 Ce jour , ce jour funeste est fait pour les Tyrans.
 Je lève , en frémissant , les voiles politiques ,
 Dont on couvre à nos yeux des projets tyranniques ;
 Pigmalion , tranquille au fond de ce Palais ,
 Dans les bras d'Astarbé , goûte une affreuse paix.

Il semble , en ces instans , que leur rage repose :
 Repos cruel ; Arface , & dont je vois la cause !
 On veut nous abuser par ce calme trompeur ;
 On prépare en secret le glaive destructeur.
 Je vois tout , & bientôt les flambeaux funéraires
 Éclaireront la nuit de ces sombres mystères.
 Je ne fais , mais enfin , je sens couler mes pleurs.
 Les Dieux m'ont trop appris à prévoir mes malheurs :

S C E N E II.

LEUXIS, ZOPIRE, ARSACE, GARDES.

Z O P I R E.

DE secrets importans je viens pour vous instruire,
 Madame , permettez qu'Arface se retire.
 Tantôt de l'inconnu vous plaigniez les destins ,
 L'imprudente Astarbé le confie à mes mains.
 Je défendrai ses jours , & je prétends encore
 Vous sauver des périls que votre cœur ignore.
 Votre perte est jurée ; une femme en fureur
 De ses desseins sur vous va poursuivre l'horreur :
 Mais le crime s'aveugle , & l'on peut le surprendre.
 Au rang de vos aïeux , Princesse , osez prétendre :
 Dites un mot , parlez , & soumis à vos lois ,
 Zopire vous élève au Trône de nos Rois.

L E U X I S.

Ton Maître vit encore , & tu m'offres l'Empire !

Z O P I R E.

On attende à ses jours, & peut-être il expire,

L E U X I S.

Pigmalion périt !

Z O P I R E.

Peut-être en ce moment ,
Trompé par l'appareil d'un auguste ferment ,
Dans la coupe fatale , à ses mains présentée ,
Il boit l'affreuse mort qu'il a trop méritée.
Sa parricide Epouse....

L E U X I S.

O crime ! ô jour affreux !

Z O P I R E.

Punissons la perfide , & régnons en ces lieux.

L E U X I S.

O Ciel ! je ne vois point ces voûtes ébranlées ,
Aux dépens de mes jours , sur sa tête écroulées !
Perfide , voilà donc les secours généreux
Que ta pitié cruelle offre à des malheureux ?
Pour punir Astarbé , tu te rends son complice ;
Tu permets , pour régner , que ton Maître périsse !
D'un œil indifférent tu le vois égorger !
Lâche , il faut le défendre , & non pas le venger.
Je connois tes desseins ; fuis loin de moi , barbare ,
Je ne t'écoute plus.

Z O P I R E.

Quel trouble vous égare ?

Et pourquoi ces transports d'un aveugle courroux ?
On immole un tyran ; Madame, oubliez-vous
Qu'il plonge le poignard au sein de votre frère ?

L E U X I S.

Mais j'adorai son fils ; il est mon Roi , mon père :
Et toi-même, perfide , as-tu donc oublié
Les augustes fermens, dont ton cœur est lié ?
Ta rage vainement s'applaudit & se loue ;
Elle me fait horreur, & je la défavoue.
J'en atteste le ciel ! ce ciel vengeur des Rois :
Dieux ! défendez mon Maître, & soutenez ses droits ;
Dieux ! dérobez sa tête à la main meurtrière ;
Imprimez sur son front un si beau caractère,
Si semblable à celui de la divinité,
Si grand, qu'il en impose à leur férocité.

Z O P I R E.

Eh bien, craignez l'effet de ma fureur extrême,
J'allois vous élever à la grandeur suprême ;
Vos mépris orgueilleux m'annoncent un refus.
Ingrate, frémissez ! je ne balance plus ;
J'appuierai les desseins d'une Reine barbare :
Mais quel que soit le sort que sa main vous prépare,
Sous quelque coup fatal que tombe l'inconnu,
Songez alors, songez que vous l'aurez voulu.
La Couronne n'est point un bien que je dédaigne ;
On me l'offre aujourd'hui, je l'accepte & je règne.
Astarbé mieux que vous confirmera mes droits.
Qui punit les tyrans fait faire aussi des Rois.

L E U X I S.

Conforme ta fureur, va lui porter ma tête.

Z O P I R E.

Gardes, veillez sur elle, & vous, tremblez.

S C E N E III.

N A R B A L, L E U X I S, Z O P I R E,
A R S A C E, G A R D E S.

N A R B A L.

A R R Ê T E !

Qu'ai-je entendu, cruel ? ton maître infortuné
Périt au pied du trône & meurt empoisonné !
De ce lâche attentat, Zopire est le complice !
Mais non, je te connois & je te rends justice.
Viens ; craignons qu'Astarbé par de rapides coups,

L E U X I S.

Oui, Zopire, courons.

Z O P I R E.

Que me proposez-vous ?

Que je sauve un barbare & que je rampe encore
Sous le joug d'un tyran que l'univers abhorre !
Et quel seroit le prix d'un zèle infructueux ?
L'esclavage !... La Reine offre un trône à mes vœux.

Je reçois d'elle un don, que Leuxis me refuse :
Je la fers, je le dois.

N A R B A L.

Mais, Astarbé t'abuse.

Toi-même, penses-tu que les peuples soumis,
Te laissent sur un trône où ses mains t'auront mis ?
Que dis-je ? lâche époux de cette Reine impie,
Espères-tu régner sur ta triste patrie ?
Elle régnera seule, ou bien dans ses soupçons,
Tu la verras encor préparer les poisons,
Careffer ta foiblesse ; & colorant son crime,
Dans ses embrassemens étouffer sa victime.
Quels cœurs plaindront alors tes destins rigoureux ?
Tu seras criminel autant que malheureux.
Mais fais-tu quels degrés vont te conduire au trône ?
Songe qu'un peuple entier le défend, l'environne.
Avant d'y parvenir il faut l'ensanglanter,
Et c'est sur des tombeaux que tu dois y monter.
Si tu l'oses, cruel, plonge tes mains fumantes
Au sein de ces époux, de ces mères tremblantes,
De ces foibles enfans, renversés dans leurs bras :
Non, Zopire, ton cœur n'y consentira pas.
Tu respectes ton maître, & tu vas le défendre :
Il en est temps encor. Déjà je crois entendre
Un cri victorieux, vers le ciel élançé.
Je vois autour de toi, tout un peuple empressé ;
Et l'épouse & l'époux, & le fils & le père,
Tous les concitoyens, tes amis, Tyr entière,
Je les entends vanter, consacrer ta valeur,

Te nommer leur foutien & leur libérateur.
 Que la vertu, Zopire, est douce & consolante ?
 Elle parle à son ame incertaine & tremblante.
 Sur l'espoir des grandeurs peux-tu la dédaigner ?
 Qu'aurois-tu résolu ? Réponds-moi.

Z O P I R E.

De régner.

N A R B A L.

Implacable mortel, voilà donc ta réponse ?
 Je vois tous les malheurs que ta rage m'annonce ;
 Mais dans les grands périls il faut tout hasarder ?
 Fais venir l'inconnu.

L E U X I S.

Qu'osez-vous demander ?

Cruel, vous le perdez.

N A R B A L.

Il faut sauver son père.

Z O P I R E.

Quel est donc cet esclave, & que prétends-tu faire ?

N A R B A L.

Qu'il paroisse, te dis-je, & soyons sans témoins.

L E U X I S.

Que produiront pour lui ces inutiles soins ?

Z O P I R E.

Vous prenez à son sort un intérêt bien tendre ;

Madame, j'y consens, je veux ici l'entendre ;
Qu'il vienne.

N A R B A L.

Je verrai jusqu'où va ta fureur.
Esclave ambitieux, farouche usurpateur,
Tu ne fais pas encore quel sang il faut répandre.
Ton maître assassiné, son trône mis en cendre,
Ses sujets malheureux, sous le glaive expirans ;
Quels que soient ces forfaits, il en est de plus grands.

S C E N E IV.

B A C A Z A R , N A R B A L , L E U X I S ;
Z O P I R E , A R S A C E .

N A R B A L.

P A R O I S S E Z , Bacazar : toi, frappe si tu l'oses,
Voilà ton Souverain.

Z O P I R E.

Qui, lui? tu m'en imposes :
La mort nous a ravi l'héritier de nos Rois.

L E U X I S.

Ah! cher Prince!

B A C A Z A R.

Leuxis! est-ce vous que je vois?
Ciel! au fond de mon cœur quel effrayant murmure!
Un cri de mort s'y mêle aux cris de la nature :

Ah!

Ah! Narbal, expliquez ces noirs pressentimens!
Mon père...

N A R B A L.

Il meurt peut-être en ces affreux momens!

B A C A Z A R.

Il meurt! & l'on permet, on souffre qu'il périsse!

N A R B A L.

Son épouse l'immole, & voilà son complice.

B A C A Z A R.

Ce barbare! ah! cruels, trop cruels ennemis,
Sur sa cendre fumante affaissez son fils.
Périssent à la fois le Monarque & l'Empire!
Oui, reconnois-moi, frappe, infidèle Zopire.
Ma vie est un tourment que je reproche aux Dieux.

L E U X I S.

Tu demandes la mort!

B A C A Z A R.

Le jour m'est odieux.

Quelle foule de maux environne mon être!
Je déteste à jamais le jour qui m'a vu naître.
Les Dieux même ont forcé mon cœur à les haïr;
Ils trahissent mon père, ils le laissent périr.
Leur privilège est vain, s'ils ne vengent le nôtre.
Dieux! la cause des Rois n'est-elle plus la vôtre?
Si vous souffrez en paix les crimes des mortels,
Si le trône est détruit, tremblez pour vos autels.

L E U X I S .

Zopire ?

B A C A Z A R .

Ciel ! que vois-je ? A ses pieds ! vous , Princesse ?

L E U X I S .

Je tremble pour tes jours , pardonne à ma tendresse.
 Et toi , puisque ton cœur vainement combattu ,
 A son ambition fait céder sa vertu ,
 Règne ; mais en montant à la grandeur suprême ,
 N'abuse point d'un rang usurpé sur nous-même ;
 Et n'appesantis point , sur cet infortuné ;
 Le sceptre de nos Rois , à ses mains destiné.
 Qu'il vive ! que crains-tu ? Maître de cet Empire ,
 Qu'importe à ton bonheur que mon amant respire ?
 L'univers l'abandonne. Enfin , si dans ces lieux ,
 Le fils des Souverains épouvante tes yeux ,
 Ne peut-il loin de toi jouir de la lumière ?
 Voudrois-tu lui ravir jusqu'au jour qui l'éclaire ?
 Il est , de tous les biens que tu lui veux ôter ,
 Le seul qu'aux malheureux on n'ose disputer.

Z O P I R E .

Je vais donner mon ordre... Allez.

L E U X I S .

O Ciel ! je tremble.

B A C A Z A R .

Chère Leuxis , du moins nous périrons ensemble.

S C E N E V.

N A R B A L , Z O P I R E .

N A R B A L .

JE ne te quitte point. Où vont-ils ? Tu te tais ?
Ton front est obscurci , tes regards sont distraits ;
Ces deux infortunés marchent-ils au supplice ?
Il faut sur tes desseins que ta voix m'éclaircisse.
Vas-tu perdre Astarbé ? vas-tu sauver ton Roi ?
Es-tu juste ou coupable ? Enfin répond.

Z O P I R E .

Suis-moi.

Fin du quatrième Acte.

 A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

LEUXIS, *amenée par des Gardes.*

TANDIS que l'on poursuit le cours des attentats ;
 Zopire veut qu'ici l'on retienne mes pas.
 Zopire ! ô désespoir ! ô mortelles alarmes !
 Sans doute le barbare , insensible à mes larmes ;
 De ses maîtres trahis abandonnant les droits ,
 De l'impie Astarbé fuit encore les lois.
 Si des pleurs de Leuxis son ame étoit touchée ;
 Des bras de son amant l'auroit-il arrachée ?
 Non , je n'espère plus ; & pour comble d'horreur ;
 On me fuit , on me livre à toute ma douleur.
 Arface ne vient point ; le cruel m'abandonne !
 Mais je le vois... ô ciel ! il soupire , il frissonne !

S C E N E II.

O L E U X I S , A R S A C E .

L E U X I S .

Q U E viens-tu m'annoncer ?

A R S A C E .

Le plus grand des malheurs.

L E U X I S .

J'ai perdu Bacazar ! c'en est fait. Je me meurs !

A R S A C E .

Il vit ; mais malheureux de survivre à son père ;
Pigmalion n'est plus !

L E U X I S .

Un monstre fanguinaire
A donc vu réussir ses complots détestés ?
Et le lâche Zopire...

A R S A C E .

Ah ! Madame , arrêtez,
Zopire , à la vertu rappelé par vos larmes ,
Au parti de ses Rois a consacré ses armes.
Mais éclairé trop tard , & trop long-temps séduit ,
De son lent repentir il a perdu le fruit.
Zopire de son Roi n'a pu sauver la vie :

L'indomptable poison l'avoit déjà ravie.
 Quel spectacle effrayant s'est offert à mes yeux ?
 Trahi par ses sujets , abandonné des Dieux ,
 J'ai vu Pigmalion , roulant sur la poussière ,
 Soutenant avec peine un reste de lumière ;
 Dans cet état où l'homme , au moment de périr ,
 Joint le tourment de vivre à l'horreur de mourir ,
 Astarbé , près de lui , jouissant de son crime ,
 D'un regard satisfait parcouroit sa victime ;
 Et du breuvage affreux précipitant l'effort ,
 Avec des cris de rage , elle appelloit la mort.
 Du front de son époux , je l'ai vu elle-même ,
 Arracher d'une main le sacré diadème ,
 Et de l'autre tenir le vase empoisonné ,
 A des meurtres nouveaux sans doute destiné.
 Enfin , cédant au feu dont l'ardeur le dévore ,
 Le Roi meurt. Astarbé le contemploit encore ,
 Quand Zopire , suivi de ces amis troublés ,
 Au milieu du tumulte avec peine assemblés ,
 Vers son maître immolé vole & se précipite.
 Des obstacles offerts vainement il s'irrite ,
 Le péril étoit sûr : & que peut la valeur
 Contre la force unie à l'aveugle fureur ?
 Moi-même , abandonné d'une garde infidèle ,
 Je n'ai pu prévenir cette Reine cruelle :
 Un peuple d'assassins , de farouches soldats ,
 D'une enceinte de fer environnoit ses pas.
 Grands dieux ! les criminels ont-ils tant de prudence ?
 Sur les murs du palais la barbare s'élançe ;
 L'épouvante & l'horreur sembloient la devancer

Contente de son crime , elle ose l'annoncer.
 Alors vous eussiez vu tout le peuple en alarmes ,
 Fondre sur ce Palais , courir , voler aux armes.
 L'étendard de la mort flotte au pied de ces murs ;
 Mais sortant tout-à-coup , par des détours obscurs ,
 Des soldats furieux , animés au carnage ,
 Précédés du tumulte , & suivis du ravage ,
 Sur ce peuple éperdu fondent de toutes parts :
 Le sang des citoyens inonde ces remparts.
 Madame , c'est alors qu'informé , que Zopire
 Dans ces lieux retirés vous avoit fait conduire ,
 J'ai revolé vers vous , plein de trouble & d'effroi ,
 Pour veiller sur des jours confiés à ma foi.
 Tel est l'ordre sacré que le Prince lui-même...

L E U X I S.

Hélas ! quel soin l'occupe en ce péril extrême ?
 A-t-il cru que mes jours me seroient précieux ,
 Quand les siens menacés me font craindre pour eux ?
 Quand son père n'est plus , qu'espère-t-il encore ?
 Quels seroient ses desseins ? répond.

À R S A C E.

Je les ignore.

Anéanti du coup dont son père est frappé ,
 Dans un-morne silence , il reste enveloppé ;
 Et s'il sort quelquefois du trouble de son ame ,
 Parmi de longs sanglots , il vous nomme , Madame ;
 Mais , Narbal & Zopire , ou mes yeux sont trompés ,
 D'un projet important paroissent occupés ;
 Sans doute ils méditoient le salut de l'Empire.

On ignore en ces lieux les desseins de Zopire :
 La Reine croit toujours qu'à sa fuite entraîné ,
 Qu'au char de la fortune en esclave enchainé ,
 Foible , & s'abandonnant à son puissant génie ,
 Zopire , sur ses pas , marche à la tyrannie ,
 Mais , Madame , il paroît.

S C E N E III.

L E U X I S , Z O P I R E , A R S A C E .

Z O P I R E .

AH! Princesse, tremblez :

L E U X I S .

Que dites-vous ! ô Ciel !

Z O P I R E .

Nos malheurs sont comblés !

A l'amour de mes Rois mon ame ramenée
 N'aspiroit qu'à sauver leur vie infortunée :
 Cet espoir me flattoit , les Dieux me l'on ravi.
 De mes Soldats , du Prince & de Narbal suivi ,
 J'allois aux Tyriens faire enfin reconnoître
 L'héritier de l'Empire & le sang de leur maître.
 Le peuple , sous ces murs , combattoit pour ses Rois.
 Au nom des Dieux vengeurs , j'élève enfin ma voix :
 Je nomme Bacazar ; & pleia de confiance ,

Du fils des Souverains j'annonce la présence.
 Mais, soit que prévenu, qu'indigné contre moi,
 Le Tyrien séduit ait soupçonné ma foi,
 Ou soit que, dans le choc des débris & des armes,
 Ma voix fut étouffée au sein de tant d'alarmes ;
 Le peuple furieux s'est élançé sur nous.
 En vain nous résistons à l'effort de ses coups.
 Jugez du trouble affreux de mon ame éperdue.
 Le Prince enveloppé disparoit à ma vue.
 Accusant à la fois & les Dieux & le sort,
 Au travers des poignards je cours chercher la mort ;
 Mais de nos vains amis le déplorable reste,
 Malgré moi me ramène en ce Palais funeste.

A R S A C E.

Peut-être que le Prince à la mort échappé...

Z O P I R E.

Je le croyois, Arface, & je me suis trompé.
 Oui, ce jour n'est marqué que par des parricides :
 Autant qu'ils sont cruels, nos malheurs sont rapides ;
 On nomme Astarbé Reine, & le peuple empressé
 Court au-devant du joug, dont il est menacé.
 Au pied de ces remparts tout a changé de face :
 La paix succède au trouble, & la crainte à l'audace.
 Fuyons, tous nos efforts deviennent superflus ;
 Puisqu'on trahit les Rois, le Prince ne vit plus.

L E U X I S.

Que dites-vous ? moi, fuir de ce Palais funeste !
 Si Bacazar n'est plus, quel asyle me reste ?

Il n'en est plus pour moi, Dans l'horreur de mon sort,
Je n'attends rien des Dieux, je ne veux que la mort.

Z O P I R E.

Vivez, ne souffrez pas qu'Astarbé, sur le trône,
A vilisse en ses mains le Sceptre & la Couronne.

(Aux genoux de Leuxis.)

Au nom de vos aïeux qu'elle a déshonorés,
Au nom de votre amant, par ses mânes sacrés,
Vivez, jetez sur vous un coup-d'œil plus tranquille :
Sauvez de tant de Rois l'héritière & la fille.
L'implacable Astarbé va rentrer dans ces lieux;
Fuyons, & prévenons ce monstre furieux.
C'est elle. Sort cruel!

S C E N E I V.

A S T A R B É, L E U X I S, Z O P I R E,
A R S A C E, G A R D E S.

A S T A R B É, *aux Gardes.*

A R R Ê T E Z ce perfide.

(A Leuxis.)

Entre nous aujourd'hui la fortune décide,
Orgueilleuse Princesse; & tes lâches mépris,
Dans le sein de la mort, vont recevoir leur prix.
Ta faction gémit sous mes mains triomphantes :
J'ai vu fuir devant moi ces légions tremblantes

D'indociles sujets, d'esclaves mutinés ;
 Mon triomphe est écrit sur leurs fronts prosternés.
 Pour me jurer la foi, que j'ai droit d'en attendre,
 Les Chefs des Tyriens doivent ici se rendre ;
 Tremblez ! à mes succès mesurez vos revers.
 Mon trône est préparé : vos tombeaux sont ouverts.

L E U X I S.

A d'injurieux cris, pourquoi borner ta rage ?
 On n'anéantit point la vertu qu'on outrage.
 Frappe : de tous les coups que ton bras m'a portés ,
 Ceux que j'attends encor sont les moins redoutés.

A S T A R B É.

Eh bien , perfide, eh bien , il faut te satisfaire ,
 C'est assez balancer les traits de ma colère.
 Gardes , obéissez : qu'au sortir de ces lieux ,
 De leur vue importune on délivre mes yeux.

Z O P I R E.

Barbare ! connois donc les remords de Zopire.
 Ta politique habile avoit su me séduire :
 Mais mon cœur, indigné de tes lâches forfaits ,
 A bientôt détesté jusques à tes bienfaits.
 Le mortel, que tantôt tu n'as pu reconnoître ,
 Couronné par mes mains, auroit été ton maître :
 La Princesse, rendue au rang de ses aïeux ,
 Auroit fini le cours de ton règne odieux :
 Mais l'aveugle destin autrement en ordonne ;
 Nos Rois sont dans la tombe, & tu montes au trône.
 Je vais subir leur sort & je suis trop heureux ,

Puisqu'enfin , malgré toi , je mourrai vertueux.

A S T A R B É.

(Aux Gardes.)

Obéissez , forttez... Mais le peuple s'avance.

S C E N E V.

B A C A Z A R , L E U X I S , A S T A R B É ,
N A R B A L , Z O P I R E , A R S A C E ,
T R O U P E D E T Y R I E N S , G A R D E S .

Le fond du Théâtre doit paroître rempli d'un gros de Tyriens , qui en se développant laissent voir Bacazar : il s'avance vers les Gardes qui emmènent la Princesse & Zopire.

B A C A Z A R , aux Gardes.

P E R F I D E S , arrêtez !

L E U X I S .

O céleste puissance !

Ah ! cher Prince , est-ce vous ?

B A C A Z A R .

Reconnoissons les Dieux...̃

A S T A R B É .

L'inconnu ! Sort cruel !

B A C A Z A R .

(A Astarbé.) (A Zopire & à Arsace.)

Tremble !... Soyez heureux.

Z O P I R E .

Z O P I R E.

O mon Prince!

A R S A C E.

O mon Roi!

A S T A R B É.

Cet esclave, leur maître ?

(Au Peuple.)

Défendez votre Reine, & punissez ce traître.

N A R B A L.

Reconnois Bacazar, à tes coups échappé.

A S T A R B É.

O destin!... De quel trait mon œil est-il frappé ?

Sur les mers de Samos le fort m'a-t-il trahie ?

L E U X I S.

C'est lui, n'en doute point, trop barbare ennemie ;

C'est l'héritier des Rois, par le ciel éprouvé,

Au peuple, à mon amour, par le ciel conservé.

B A C A Z A R.

Deux fois j'ai vu ta rage, à me perdre occupée ;

Le ciel est équitable il t'a deux fois trompée.

Ce peuple, par Narbal, sur mon fort éclairé,

A tourné contre toi son bras désespéré,

Il vouloit de ces lieux renverser les barrières.

Je l'avouerais, j'ai craint tes fureurs meurtrières ;

Je n'ai pu, sans frémir, entrevoir des succès,

Qu'il falloit acheter du sang de mes sujets.

J'ai tremblé pour Leuxis en tes fers retenue ;
 Mais enfin, j'ai vaincu sans t'avoir combattue.
 Je t'ai fait annoncer la victoire & la paix :
 Tu viens de nous ouvrir les portes du Palais.
 Vers cet écueil caché, les Dieux t'ont entraînée,
 Et c'est pour t'immoler que l'on t'a couronnée.
 Tu frémis... Le remord succède à ta fureur.

A S T A R B É.

Tu te trompes ; la rage est seule dans mon cœur.
 L'univers m'abandonne en ce péril extrême,
 Mais va, qui ne craint rien se suffit à soi-même.
 J'ai su donner la mort, & je saurai mourir.

B A C A Z A R.

Qu'on l'immole, soldats.

A S T A R B É, *se poignardant.*

Je vais te prévenir.

B A C A Z A R.

Sottions.

A S T A R B É.

Pourquoi me fuir ? craindrois-tu ma présence ?
 Lâche, tu ne fais pas jouir de ta vengeance.
 J'ai vu mourir ton père ; & mon œil à loisir
 D'un spectacle si doux a goûté le plaisir,
 Imite des fureurs, dont j'ai donné l'exemple.

Un ennemi mourant vaut bien qu'on le contemple.
 Mon aspect désormais peut-il t'inquiéter ?
 Oui, tremble ; en expirant je vais t'impouvanter.
 Ne crois pas que ma perte assure ta puissance :
 L'abîme est à tes pieds, creusé par la vengeance.
 Je laisse autour de toi mille ennemis secrets ,
 Cruels, dissimulés & pleins de mes projets.
 Au trône des tyrans tu montes sur ma cendre ;
 Va , j'espère qu'un jour ils t'en feront descendre.
 Mais, c'en est fait... je meurs ! qu'on m'ôte de ces lieux.
 J'ai bravé les mortels ; puis-je craindre les Dieux ?

(On l'emmena.)

S C E N E V I & dernière.

BACAZAR, LEUXIS, NARBAL, ZOPIRE,
 ARSACE.

BACAZAR, au peuple.

A MIS & citoyens, vous l'avez entendue.
 Je n'en crois point les cris de sa fureur émue.
 Mon père , par vos coups n'est point mort égorgé :
 Vous couronnez son fils, & vous l'avez vengé.
 A soupçonner vos cœurs, rien ne peut me contraindre.
 Je règne ; j'aime mieux vous aimer que vous craindre.
 Leuxis, ce jour de pleurs n'est point fait pour nos feux ,
 La nature gémit, quand l'amour est heureux.

Plaignons l'ombre d'un père, & donnons à sa cendre
Des honneurs, des devoirs, qu'il est affreux de rendre,
Allons, & puissions-nous, dans le sein de la paix,
Oublier d'Astarbé le règne & les forfaits.

Fin du cinquième & dernier Acte.

CALISTE,
TRAGÉDIE.

A C T E U R S.

SCIOLTO, Sénateur Génois.

CALISTE, fille de Sciolto.

LOTHARIO, Amant de Caliste.

ALTAMONT, Rival de Lothario.

MONTALDE, Ami de Lothario.

LUÉILE, Confidente de Caliste.

UN GÉNOIS.

FIESQUE, }

DORIA, }

Personnages muets attachés à Sciolto.

SUITE DE SCIOLTO.

SUITE DE LOTHARIO.

Le Scène est à Gènes, dans le Palais de Sciolto.

CALISTE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOTHARIO, MONTALDE.

LOTHARIO.

MONTALDE est étonné de suivre avant l'Aurore
Le fier Lothario dans des murs qu'il abhorre.
Sorti, depuis deux ans, de ce séjour fatal,
J'y déteste un Tyran, j'y déteste un Rival:
Mais mon persécuteur, malgré moi, m'y rappelle,
Peut-être il me prépare une injure nouvelle.
Scioito, sur l'avis qu'il doit me déclarer
Un ordre glorieux, dont on veut m'honorer,
Chez lui-même, en ces lieux, m'oblige de l'attendre.
Du Palais de Frégose il doit bientôt s'y rendre...
Lai; chez Frégose; ami! quel seroit son dessein?

Quoi ! de ce Sénateur l'orgueil Républicain
 A ramper sous le Doge auroit pu se réduire ?
 Ah ! puisqu'il s'humilie, il veut encor me nuire !

M O N T A L D E.

Du plus grand des Génois respecte les vertus.
 Ingrat Lothario ! ne te souvient-il plus
 Que ce même mortel, objet de ta colère,
 Eleva ton enfance & te servit de père ?
 Sa fille, de ses jours l'espoir & le bonheur,
 De plus doux sentimens n'a point rempli son cœur ;

L O T H A R I O.

Caliste !

M O N T A L D E.

Eh bien ? ton ame encor plus inhumaine,
 Confond-elle aujourd'hui Caliste dans sa haine ?

L O T H A R I O.

Montalde, que dis-tu ? Qui ? Moi !... moi la haine !
 Son père fut injuste... il osa me trahir...
 De ma haine pour lui Caliste est séparée.
 Autant que je le hais, Caliste est adorée.
 D'un Tyran déguisé ne vante plus les dons.
 Sa main les infecta des plus cruels poisons.
 Gênes vit ma jeunesse, errante en son enceinte ;
 Languir près des tombeaux de ma famille éteinte ;
 Crois-moi, de Sciolto la trompeuse amitié,
 M'accueillit par orgueil & non pas par pitié.
 Ses bienfaits sur mes jours versés avec mesure
 Pour ce cœur né jaloux n'ont été qu'une injure.

Entre Altamont & moi ses dons mal divisés
 Prévenoient mon Rival & m'étoient refusés.
 Tu le fais, ce mortel, fûr de la préférence,
 M'opposa de tout temps sa fière concurrence.
 Sans parler des honneurs qu'il usurpa sur moi,
 Caliste, dont l'Amour m'avoit donné la foi,
 Caliste à ce Rival alloit être enchaînée.
 Déjà de leur hymen on pressoit la journée.
 Jour cruel ! jour affreux que prévint ma fureur !
 Rappelle-toi ces temps de révolte & d'horreur.
 Dans nos remparts alors mes secrètes intrigues
 Rallumèrent le feu des complots & des ligue.
 Le père d'Altamont par ce glaive égorgé,
 Paya le désespoir de mon cœur outragé,
 Et de l'hymen du fils la pompe suspendue
 En appareil de mort fut changée à ma vue.

M O N T A L D E.

Des malheureux Génois tel est le triste sort :
 Le foible est abattu sous les coups du plus fort,
 Et, parmi les horreurs du tumulte anarchique,
 Tout pouvoir est sacré, lorsqu'il est tyrannique.
 J'ai vu nos citoyens dans nos murs embrâés,
 L'un sur l'autre expirans, l'un par l'autre écrasés,
 Mais hélas ! j'ignorois qu'en ces jours de carnage
 Altamont immolé l'eût été par ta rage !
 Quoi ? dans les flancs glacés d'un timide vieillard
 Ta main dénaturée enfonça le poignard !
 Tigre, qui dans la nuit dévore tes victimes,
 Tu n'as d'autre vertu que de cacher tes crimes.

Que dis-je ? Tes fureurs vont bientôt éclater :
 Le frein le plus sacré ne peut les arrêter.
 Déjà foulant aux pieds les lois , que tu dédaignes ,
 Tu traînes après toi , sous d'horribles enseignes ,
 Cet amas d'Étrangers & de brigands obscurs
 Que Gênes à regret recèle dans ses murs.
 Voilà de quels soutiens appuyant ton suffrage ,
 Des rangs & des honneurs tu règles le partage.
 C'est par toi que Frégose envahissant l'État ,
 Ceint la Tiare au Temple , & préside au Sénat ;
 Tyran dont la grandeur , par le crime usurpée ,
 Profane l'encensoir , déshonore l'épée.
 Nous voyons chaque jour les plus grands des Génois
 Opprimés , exilés ou proscrits par vos lois.
 C'en est trop : si ton bras , lâchement homicide ,
 Étend sur Scioïta la rage qui le guide ,
 Ton aspect déformais est horrible pour moi ;
 Je ne suis plus l'ami d'un monstre tel que toi.

L O T H A R I O .

Ces reproches amers n'ont rien qui m'épouvante.
 Des crimes de ma main cette image effrayante ,
 Ces Concurrens punis & ce sang & ces morts ,
 Rien , quand je suis vengé , n'excite mes remords.
 Peins-moi plutôt , peins-moi Caliste dans les larmes ,
 Du deuil le plus lugubre enveloppant ses charmes.
 Peins-moi son désespoir , mes forfaits , ses vertus ;
 Peins-moi Caliste enfin... que je ne verrai plus !
 Dis-moi que furieux & contraire à moi-même ,
 Indignement jaloux , j'ai perdu ce que j'aime.

C'est par l'amour qu'il faut intimider mon cœur ;
 C'est par l'amour, enfin, que je me fais horreur.
 Caliste!.. Ah! Dieux!

M O N T A L D E.

Quels cris échappent de ta bouche
 L'Amour, dans ses chagrins, prend-il ce ton farouche ?
 Ah! tu me fais frémir!

L O T H A R I O.

Frémis de mes transports,
 De mon désordre affreux, du crime & des remords.
 Plût au Ciel que mon bras, bornant sa violence,
 Eut pu dans le carnage assouvir sa vengeance!
 Mais ce cœur né sensible autant qu'infortuné,
 Dévoré par l'amour, de rage empoisonné,
 A-t-il pu s'arrêter dans le juste équilibre
 Où se repose une ame indifférente & libre ?
 C'est peu d'avoir éteint dans le sang & les pleurs
 Le flambeau d'un hymen rompu par mes fureurs :
 Craignant de perdre encore une Amante adorée,
 Malgré tous mes sermens, après sa foi jurée,
 Je courus vers Caliste... à l'aspect du courroux,
 Qui peignoit de mes yeux les sentimens jaloux,
 Voyant encor ma main de meurtre dégoûtante,
 La victime à mes pieds interdite, expirante,
 Tombe sans mouvement... ô transports criminels!
 Dieux! il est donc des cœurs que l'amour rend cruels!
 De ce lâche attentat, mon ame est obsédée.
 Tout m'en rappelle ici l'épouvantable idée.
 Sortons.

Quel crime ? Arrête.

L O T H A R I O .

Au nom de l'amitié

Par respect pour Caliste, & pour moi par pitié,
N'arrache point l'aveu de ce honteux mystère.
Ah ! laisse-moi du moins la gloire de le taire !
Si même, malgré moi, mon trouble en a parlé,
Frappe ; tu dois la mort à qui l'a révélé.

M O N T A L D E .

Eh bien, mets à profit ce repentir sublime,
Après de Sciolto cours réparer ton crime.
Amant respectueux & digne de leur choix,
Sur sa fille & sur lui, va reprendre tes droits.

L O T H A R I O .

Moi, porter à leurs pieds mes remords pour hommage !
Caliste !... après le vœu de punir mon outrage,
Après l'ordre éternel de fuir loin de ses yeux,
Les imprécations chargèrent ses adieux.
Tout ce qu'un grand courroux peut répandre d'injures ;
Tout ce que l'on peut dire à des amans parjures,
Les reproches, les cris, les larmes, les refus,
Regrets d'avoir aimé, sermens de n'aimer plus,
Caliste employa tout, & ses douleurs funèbres
Dévouèrent ma tête aux vengeances célestes.
Ah ! du moins sauvons-lui mon aspect odieux !
C'est son Père, en un mot, que j'attends en ces lieux.

Il ignore un amour détesté par sa fille.
 Mes feux, toujours cachés au sein de sa famille,
 Dans l'ombre & le silence avec soin renfermés,
 Ne brillèrent qu'aux yeux qui les ont allumés.
 Mais, cependant, ami, que prévoir & que craindre ?
 Que me veut Sciolto ? Lasse de se contraindre,
 Caliste, abandonnée aux cris du désespoir,
 A-t-elle révélé l'attentat le plus noir ?
 Ah ! peut-être Altamont, ce rival que j'abhorre,
 Au Temple de l'Hymen l'appelle-t-il encore ?
 Ce doute est trop affreux ! quel que soit mon malheur,
 Allons, que Sciolto m'en découvre l'horreur.

S C E N E II.

Les Acteurs précédens, S C I O L T O.

S C I O L T O.

QUELS farouches regards le perfide me lance,
 (*A Lothario, qui semble faire un mouvement pour sortir.*)

Viens, approche: est-ce à toi de craindre ma présence ?
 Quoi ! l'aspect de ces lieux enflamme ton courroux ?

L O T H A R I O.

J'y reçus des affronts, mon cœur y fut jaloux.
 Ah ! peut-être iras-tu combler mon infortune !
 Parle, & délivre-moi de leur vue importune,
 Que viens-tu m'annoncer, & quels sont tes desseins ?

Caliste a-t-elle mis le glaive dans tes mains ?

S C I O L T O .

Ma fille vertueuse , autant qu'elle n'est chère ,
 Tremblante pour les jours de son malheureux Père ,
 Frémit , épouvantée au bruit de ta fureur :
 Barbare ! ton nom seul la remplit de terreur.
 Oui , si je consultois sa tendresse alarmée ,
 Ta mort auroit vengé ma famille opprimée.
 Mais tout impur qu'il est , ton sang est à l'État ;
 Et dans le Citoyen je pardonne à l'ingrat.
 Gênes veut à sa gloire employer ton courage.
 De la guerre sous moi tu fis l'apprentissage.
 Je ne te parle point de tant d'autres vertus
 Dont tu reçus l'exemple , & qu'enfin tu n'as plus.
 Graces à l'ascendant de ton destin funeste ,
 Ton cœur est né féroce , & la valeur te reste.
 Au nom de la Patrie & de ton Souverain ,
 Du glaive de l'État je viens armer ta main.
 Ce peuple méprisé , ce perfide insulaire ,
 Ennemi des Génois , dont il est tributaire ,
 Le Corse , qui cédant à la nécessité
 Nous vendit tant de fois sa foible liberté ,
 A l'abri des rochers de son Isle sauvage ,
 Vient de briser encor le fer de l'esclavage.
 Gênes , pour le punir , demande ton appui :
 La flotte est préparée & l'on part aujourd'hui.

L O T H A R I O , *ironiquement.*

A ce titre brillant par ton choix destiné ,
 Altament n'attend plus que l'instant fortuné.

Pourquoi lui dérober l'honneur d'une victoire ?
 Ce mortel , autrefois si jaloux de ma gloire ,
 Aux genoux de Caliste est-il moins généreux ?
 Ne fait-il plus enfin que lui vanter ses feux ?

S C I O L T O.

Pourquoi renouveler nos disputes cruelles ?
 Acceptes-tu l'honneur de vaincre des rebelles ?
 Réponds , ou ce jour même , au défaut de ton bras ,
 Le Héros que tu hais , vengera nos États.

L O T H A R I O.

A ce mot j'obéis ; mais l'ordre qu'on m'impose
 Ne peut être scellé qu'au Palais de Frégose ,
 Et j'y cours.

S C E N E I I I.

Les Acteurs précédens, L U C I L E.

L U C I L E.

O TERREUR ! ô Père infortuné !

S C I O L T O.

Pourquoi ces cris plaintifs & ce front consterné ?
 Que voulez-vous , Lucile ?

L U C I L E.

A peine de l'aurore

Caliste a-t-elle vu les premiers feux étlore,
 Que le sein découvert, les traits défigurés,
 Elle a fui vers ces lieux à la mort consacrés,
 Où sa longue douleur, dans un deuil solitaire,
 Va pleurer, chaque jour le trépas de sa mère.
 Ah ! Seigneur, je ne fais quel nouveau désespoir
 Mêlé son amertume à ce triste devoir ;
 Mais je crains qu'aujourd'hui Caliste ne succombe.
 De votre auguste épouse elle embrasse la tombe,
 Et ses gémissemens élançés vers les Cieux...

(*Voyant Lothario.*)

Venez, Seigneur !... quel monstre épouvanté mes yeux ?

L O T H A R I O.

Ah ! Lucile, écoutez ! ô désespoir ! ô rage !
 On me flatte, on m'appelle, & ma présence outrage ?
 Achevez & comblez le désordre où je suis.
 Caliste, est-il bien vrai, succombe à ses ennuis ?

S C I O L T O.

Que t'importent, cruel, les maux de ma famille ?

L O T H A R I O.

Que m'importe, grands Dieux !

S C I O L T O.

Retournez vers ma fille,
 Lucile, dites-lui pour calmer ses douleurs,
 Que mes embrassemens vont essuyer ses pleurs.
 Allez... (*Lucile sort.*) (*à Lothario.*) Toi, cours au port,

L O T H A R I O.

Ah! je dois fuir fans doute.

Caliste me déteste, & je pars.... Mais, écoute.
 Si de tes derniers ans le cours t'est précieux,
 Ne précipite point un hymen odieux.
 Attend le jour auguste, où mes mains fortunées
 Tourneront vers ces bords nos perpes couronnées.
 Ou que ce même ami, qui doit suivre mes pas,
 A ta fille vengée apprenne mon trépas.

S C I O L T O.

Quel intérêt...

L O T H A R I O.

Connois ce funeste mystère.

Je l'aime, tu ne vis qu'autant qu'elle m'est chère.
 Tremble qu'à mon retour, amant fier & jaloux,
 Je n'immole avec toi deux perfides époux.
 Adieu.

S C E N E I V.

S C I O L T O, *seul.*

Q UEL jour affreux a passé dans mon ame!
 Il brule pour Caliste; & j'ignorois sa flamme!
 A-t-il un seul instant humilié son cœur?
 L'aveu de son amour est un cri de fureur.
 Mais ce front paternel, sous les rides de l'âge,
 De ses indignes feux ne ressent point l'outrage.

Caliste le déteste, & cent fois son courroux
 Voulut sur le perfide appesantir mes coups.
 Elle aura su qu'ici mon ordre le rappelle :
 Voilà, voilà l'objet de sa douleur nouvelle ;
 Mais qu'il parte, il suffit ; qu'il sorte de ces murs.
 Il rompt de mes projets les ressorts les plus sûrs.
 Du parti qu'il soutient désunissons le traître.
 Lothario, Frégose, & l'Esclave & le Maître,
 Ennemis de l'État sous des noms différens,
 Connoîtront aujourd'hui si je hais les Tyrans.

S C E N E V.

SCIOLTO, ALTAMONT, FIESQUE;
 DORIA, & autres Gênois.

A L T A M O N T.

PROTECTEUR d'Altamont, ô mon auguste père,
 Il luit, enfin, ce jour si lent pour ma colère,
 Ce jour, où par l'honneur mon courage excité,
 Au Sénat avili rendra sa majesté.
 Ordonnez, disposez.

S C I O L T O.

Héros, l'espérance de Gênes,
 Craignons, en les brisant, d'ensanglanter nos chaînes,
 Tout nous seconde, amis. Ce farouche oppresseur,
 Du Trône & de l'Autel profane usurpateur,
 Frégose, pour punir des peuples infidèles,

Fait fortir de nos ports ses légions cruelles.
 L'affreux Lothario, son invincible appui,
 Sous le même prétexte est éloigné de lui.
 Je n'enveloppe point l'ingrat dans ma vengeance ;
 Pardonnés ; je l'aimai dès sa plus tendre enfance.
 Et mon cœur, qu'il outrage & qu'il vient de braver ;
 Par un dernier bienfait peut encor le sauver ;
 Cet ordre est rigoureux, mais il est nécessaire.
 Un outrage nouveau, que mon orgueil doit taire,
 Force, enfin, ma justice à bannir cet ingrat.
 Je le plains, mais je sauve & ma gloire & l'État.

A L T A M O N T.

Seigneur, oubliez-vous son audace & ses crimes ?
 Qu'il périsse, ou craignons d'être un jour ses victimes,
 Sans vos ménagemens, sans vos ordres sacrés,
 J'allois plonger ce fer dans ses flancs abhorrés.
 Des murs de ce Palais il repassoit l'enceinte ;
 Sur son front menaçant sa fureur étoit peinte.
 Ah ! Seigneur, je ne fais, j'ai cru voir sur ses pas,
 Les mânes paternels qui me tendoient les bras.
 Qu'on accuse aisément un Mortel qu'on déteste !
 Mon père, enveloppé dans un piège funeste,
 Par un bras inconnu mourut assassiné...
 Je hais Lothario, lui seul est soupçonné.
 Pourquoi donc aujourd'hui le soustraire à ma rage ?
 Pourquoi la politique, où suffit le courage ?
 Commandez, ce colosse appesanti sur nous,
 Renversé, dispersé, périra sous mes coups.
 Et Frégose, avec lui, couché sur la poussière,

N'osera plus ici lever sa tête altière.

S C I O L T O .

Non , mon fils ; apprenez des desseins importants,
Connoissez mes motifs & les malheurs des tems.

Gênes , toujours esclave & toujours divisée ,
Quitta , reprit cent fois sa chaîne mal brisée.
Nos murs tumultueux renferment dans leur sein
Une noblesse , un peuple indociles au frein ;
Deux partis opposés , qui des droits de l'épée
Soutiennent tour-à-tour leur puissance usurpée ,
Mais , qui d'un œil jaloux l'un par l'autre observés ;
Sont souvent abbatus aussi tôt qu'élevés.
Les Nobles , décorés de plus superbes titres ,
Sous des noms différens ont été nos Arbitres.
Les Ducs anéantis , les Comtes ont régné ;
Mais bientôt de ses fers le Génois indigné ,
Osa se révolter , osa se rendre libre ,
Entre les Grands & lui mit un juste équilibre ,
Créa pour leur orgueil l'honneur du Consulat ,
Et fit affecter , près d'eux , ses Tribuns au Sénat.
Heureux jours , mes amis , où les Aigles Romaines
Sembloient revivre encor pour s'envoler vers Gênes ,
Où des débris fumans du trône des Césars
Nos aïeux construisoient d'invincibles remparts.
Hélas ! tout fut détruit , & les guerres civiles
D'un feu plus dévorant consumerent nos villes.
Lasse des longs débats & du Peuple & des Grands ,
Gênes à ses voisins mendia des Tyrans :
Et l'on vit dans nos murs le François & l'ibère

Établir tour-à-tour leur puissance étrangère ;
 Mais tous , pour gouverner l'impétueux Génois ,
 Apportèrent ici d'insuffisantes lois.
 Enfin , parmi les cris , le meurtre & le ravage ,
 Un Doge fut élu dans des jours de carnage ;
 De ce titre funeste un Prêtre est revêtu.
 Sur les débris épars de son siège abbatu ,
 Relevons le Sénat & l'antique Tribune.
 Mais pourquoi des combats éprouver la fortune ?
 Malheureux le vengeur entouré de tombeaux ,
 Qui porte chez les siens le glaive & les flambeaux !
 N'allons point , ô mon fils ! au milieu des ruines ,
 Rappeller les horreurs des guerres intestines.
 Vuide de légions , Gênes peut aujourd'hui
 Rejetter sans efforts un Tyran sans appui.
 Enfin , pour mieux tromper sa prudence étonnée ,
 De ma fille avec vous célébrons l'hyménée ;
 Et que ces nœuds si chers préparés par l'amour ,
 De notre liberté consacrent le retour.

A L T A M O N T.

O mon Père , attendons des momens plus propice.
 Formons ces nœuds sacrés sous de plus doux auspices.
 Non , non , n'attachez point le sort de deux Amans
 A la fatalité de ces grands changemens.
 Que vous dirai-je , enfin ? Caliste , que j'adore ,
 Caliste à mon bonheur ne consent point encore ,
 Hélas ! & ses beaux yeux , dans les larmes noyés ,
 Détournent loin de moi leurs regards effrayés.

S C I O L T O.

Depuis le jour funeste où le destin contraire

Me ravit une Epouse, à ma fille une Mère,
Il est vrai qu'aux ennuis son cœur abandonné,
Sous les lois d'un Epoux a craint d'être enchaîné :
Mais, j'ai mes droits; hier ma volonté suprême
Obtint enfin l'aveu d'une fille qui m'aime.
Tandis que ma prudence au sein de ce rempart,
Du fier Lothario va presser le départ,
Allez, de votre Amante appaiser les alarmes.
Cet heureux jour, mon fils, n'est point fait pour les larmes,

Fin du premier Acte,

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

CALISTE, ALTAMONT, LUCILE.

A L T A M O N T.

EH! quoi! belle Caliste, & mes soins & mes vœux,
 Mes respects si long-temps opposés à mes feux,
 L'intérêt de l'Etat, l'autorité d'un père,
 Rien ne peut m'obtenir un aveu nécessaire?
 Cependant pour l'hymen les autels sont parés,
 Le jour luit, tout est prêt, hélas! & vous pleurez?

C A L I S T E.

Non, non, je n'irai point, Épouse infortunée,
 Serrer, en frémissant, les nœuds de l'hyménée.
 Sur la foi de mes pleurs approuvez mes refus,
 Altamont, j'ai rendu justice à vos vertus.
 Nul mortel à mes yeux ne parut plus aimable;
 Mais telles sont les lois du destin qui m'accable,
 Que même par honneur, insensible à vos soins,
 Je dois trahir vos feux ou vous estimer moins.

A L T A M O N T.

Qu'entends-je? Savez-vous quels projets on prépare?

C A L I S T E.

Périssent les autels & leur pompe barbare !
 Je maudis le moment où le sort en courroux
 Viendra vous accabler du nom de mon Epoux.
 Ah ! si l'amour pour moi vous intéresse encore,
 Cet amour que je crains, mon désespoir l'implore ;
 Mon Père commandoit ; hier j'ai tout promis.
 Mais je vois de plus près l'hymen dont je frémis ;
 Je cède à mes terreurs. Par pitié pour vous-même,
 Changez l'ordre émané d'un mortel qui vous aime :
 Qu'entre Caliste & vous tous liens soient rompus.
 Allez ! priez, pressez, & ne me voyez plus.

A L T A M O N T.

Quoi ! Madame, ce nœud si pur, si légitime....

C A L I S T E.

S'il m'unissoit à vous, ce nœud feroit un crime.
 Les horreurs du sommeil, les présages du jour,
 Sur ce fatal hymen m'allarment tour-à-tour.
 Cette nuit même encor du sein de la poussière,
 J'ai vu sortir, Seigneur, l'ombre de votre Père.
 » Suis-moi, m'a-t-elle dit... J'hésite, mais son bras
 Vers le Temple aussi-tôt précipite mes pas.
 J'y monte avec effroi, j'entre... ô trouble !... ô surprise !
 Sur l'autel renversé la mort étoit assise.
 Je n'ai point de l'hymen vu briller les flambeaux,
 C'étoient ces feux obscurs destinés aux tombeaux.
 Une lampe lugubre & des torches funèbres
 Méloient au jour horrible à d'horribles ténèbres.

J'avance ;

J'avance, & tout-à-coup devenu plus cruel,
 Le fantôme indigné m'écarte de l'autel.
 Ses menaces, ses cris du temple m'ont chassée,
 Et vous-même, seigneur, vous m'avez repoussée.
 La peur hâtoit mes pas incertains, égarés.
 A peine je sortois des portiques sacrés,
 Le tonnerre a grondé, les voûtes ébranlées
 Sur mille malheureux soudain sont écroulées ;
 Et le choc imprévu de leurs vastes débris
 Du plus affreux réveil a frappé mes esprits,

A L T A M O N T.

Des voiles du trépas toujours environnée,
 Aux marches d'un tombeau sans cesse prosternée,
 De ces tristes objets l'image vous poursuit.
 Quoi ! par un songe vain mon bonheur est détruit !
 De quel retour, ô ciel ! ma tendresse est punie !
 Madame, ai-je d'un père armé la tyrannie ?
 Altamont ne fait point l'art d'usurper les cœurs.
 Il ne s'est plaint qu'à vous, de toutes vos rigueurs.
 Il est vrai, je croyois que mes soins, ma constance
 Avoient de vos mépris forcé la résistance ;
 Et quand le temple est prêt, je ne m'attendois pas
 Qu'un obstacle nouveau dût enchaîner vos pas.
 D'un plus beau feu sans doute en secret prévenue,
 Vous...

C A L I S T E.

Caliste, seigneur, vous est-elle connue ?
 Altamont ne peut-il sans les interpréter,
 Souffrir à des refus qu'il devoit respecter ?

Cédez à des motifs que ma vertu doit taire.
 Ah! ce n'est pas à vous d'en percer le mystère !
 Ils sont affreux !

A L T A M O N T .

Sortez du trouble où je vous voi.
 Caliste, éclaircissez....

C A L I S T E .

Altamont, laissez-moi.

A L T A M O N T .

Madame, j'obéis, & vous allez connoître
 Si ce cœur dédaigné peut mériter de l'être ;
 Ah! du moins mes respects, dans ce funeste jour,
 Obtiendront votre estime, au défaut de l'amour.
 C'est mon dernier espoir.

S C E N E II.

C A L I S T E , L U C I L E .

C A L I S T E .

IL faut hâter ma perte,
 Lucile. C'en est fait; ma honte est découverte.
 On n'avoit point encor soupçonné mes douleurs,
 A la mort d'une mère on imputoit mes pleurs.
 Tout est connu, te dis-je, & si ma prévoyance

A la voix d'Altamont n'eût imposé silence ,
 Il accusoit mon cœur pour un autre enflammé ;
 Lethario sans doute alloit être nommé.
 Cent fois dans mes transports ton bras m'a désarmée,
 Sous mes pas fugitifs la tombe s'est fermée.
 Tu vois quel est le fruit de tes cruels secours.
 Au mépris , à la honte on condamne mes jours.

L U C I L E.

Pourquoi du sein de l'ombre & de la solitude ,
 Traîner ici le poids de votre inquiétude ?
 Pourquoi vous refuser au soin de ma pitié ?
 Si vous en eussiez cru les vœux de l'amitié ,
 Au fond de ce palais renfermant vos alarmes ,
 On n'eût point en ces lieux interrogé vos larmes.

C A L I S T E.

Sais-je où le désespoir précipite mes pas !
 On presse mon hymen ou plutôt mon trépas !
 L'instant fatal approche. Eh ! quoi , devois-je attendre
 Qu'au fond de ma retraite on osât me surprendre ;
 Que mon époux , mon père ardents à m'y chercher ,
 Les flambeaux à la main , vinssent m'en arracher ?
 Qu'auroit pu leur répondre une femme éperdue ,
 Le front couvert de honte , à leurs pieds confondu !
 Caliste , de ses pleurs les baignant tour-à-tour ,
 N'auroit su que maudire & l'hymen & l'amour.
 Malheureuse , où traîner une vie importune ?
 Où fuir & dans quels lieux cacher mon infortune ?
 Que ne puis-je , Lucile , au bout de l'univers ,

Habiter des rochers , des antres , des déserts !
 Là , de mon lâche amant expier les outrages ,
 N'entendre autour de moi que le bruit des orages ;
 Ne voir , à la clarté d'un ciel chargé de feux ,
 Que des monstres sanglans , que des spectres hideux ,
 Des mânes , des tombeaux... ou quelqu'infortunée
 Aux larmes , comme moi , par l'amour condamnée !
 Lothario , voilà le fruit de tes forfaits ,
 Les remords que j'éprouve & les vœux que je fais !

L U C I L E .

Les remords !... eh ! pourquoi vous imputer son crime !
 L'audace avilit-elle une vertu sublime ?
 Non , madame , un perfide au gré de son ardeur ,
 Ne peut dans son amante anéantir l'honneur ;
 L'honneur est dans notre ame , & quoi qu'on entreprenne ,
 C'est avec notre aveu qu'il faut qu'on l'y surprenne.
 Pour un cœur noble & pur par la force abatu ,
 La défaite devient un titre de vertu ,

C A L I S T E .

Le ciel m'en est témoin , l'ennemi de ma gloire ,
 Ne peut s'enorgueillir d'une injuste victoire.
 Le triomphe odieux , surpris par sa fureur ,
 Fut celui d'un brigand & non pas d'un vainqueur.
 Mais , je mourrai , Lucile , & sans doute l'envie
 Répandra ses poisons sur le cours de ma vie.
 D'un sexe qu'on adore , injurieux dessein !
 On se fait de nos maux un plaisir inhumain.
 Ce monde séducteur qui nous vantoit nos charmes ,

Empoisonne bientôt la source de nos larmes ;
 Et satisfait de voir nos fronts humiliés ,
 Il profane l'encens qu'il brûloit à nos pieds.

Lucile, c'est à toi de conter ma disgrâce,
 De venger ma vertu des transports de l'audace.
 Dis que Lothario dans ces murs élevé,
 A la main de Caliste en secret réservé ,
 Dévoila tout-à-coup son affreux caractère ;
 Qu'il outragea la fille, & poursuivre le père.
 Ne dissimule point que son cœur déguisé,
 Fut cher (& j'en rougis) à mon cœur abusé...
 Dans quel temps, par quel art le fourbe m'a trompée !
 De soins respectueux sa tendresse occupée,
 L'égal empressement & de plaire & d'aimer ,
 Les sermens si flatteurs de toujours m'estimer ;
 Ma mère, qui près d'elle élevant notre enfance,
 De nos premiers penchans approuvoit l'innocence,
 Entre l'ingrat & moi les nœuds les plus sacrés,
 Les droits de la vertu, toujours si révévés,
 Tout m'abusoit, Lucile, & mon ame charmée
 S'abandonnoit sans crainte au plaisir d'être aimée.

L U C I L E.

Que l'hymen aujourd'hui par des liens plus doux...

C A L I S T E.

Quoi ! porter mes affronts pour dot à mon époux !
 Dans le sein des vertus la fortune ennemie
 Aura marqué mes jours du sceau de l'infamie ;
 Et moi j'ajouterois par des nœuds pleins d'horreur,

Au crime involontaire , un crime de mon cœur !
De tant de maux , Lucile , amassés sur ma tête ,
Le plus cruel sans doute , est l'hymen qu'on apprête !

L U C I L E .

Hé ! bien , je l'avouerai , moi-même j'en frémiss.
Mais un père commande , & vous avez promis.

C A L I S T E .

Hélas ! tu le connois ; sévère en ses tendresses ,
De l'amour & du sang il n'a point les foiblesses ;
En vain j'ai devant lui fait parler mes douleurs.
Sa fière volonté résistoit à mes pleurs.
Hier même , à travers un silence farouche ,
Le nom de mon perfide est sorti de sa bouche...
A ce nom menaçant j'ai pâli , j'ai cédé.
Un refus m'eût trahie , & j'ai tout accordé.

L U C I L E .

Vous m'avez lu cent fois cette lettre touchante ,
Que vous remit , madame , une mère expirante.
Vous aviez dans son ame épanché vos malheurs :
Elle en prévint dès-lors la fuite & les horreurs.
A son superbe époux cette lettre adressée ,
Pour le fléchir un jour , en vos mains fut laissée.
Montrez-lui cet écrit garant de vos vertus.
La nature a ses droits.

C A L I S T E .

Espoir que je n'ai plus !
La nature , crois-moi , dans le sein d'une mère

Jette un cri plus plaintif que dans celui d'un père.
 Eh ! comment annoncer au plus fier des mortels
 Qu'on a chargé mon front d'opprobres éternels ?
 Vengeant , à cet aveu , l'honneur de sa famille ,
 Du crime de l'amant il puniroit sa fille....
 Que dis-je ? Ce n'est pas sa fureur que je crains,
 Puisse mon trépas seul ensanglanter ses mains !
 Je tremble de porter dans son ame abattue
 Ce desir de la mort, ce poison qui me tue.
 Lucile, il est des maux qu'on n'ose confier,
 L'innocence rougit de s'en justifier :
 Sans doute il est affreux de révéler sa honte.

L U C I L E.

Qui n'en est pas coupable aisément la surmonte.
 Mais enfin, le temps presse, & bientôt sur ses pas
 Sciolto.... Vous pleurez !... Vous ne m'écoutez pas ?

C A L I S T E.

Des apprêts de l'hymen déjà l'on m'evironne ;
 Aux feux de son rival un traître m'abandonne....
 Mais ne m'as-tu pas dit que ce monstre odieux
 Tantôt par sa présence a profané ces lieux ?
 Dans ce séjour de pleurs quel motif le ramène ?
 Est-ce le repentir... ou l'amour... ou la haine ?
 Si jaloux... Lui jaloux !... il le fut, mais hélas !
 Du faste des honneurs qu'il ne méritoit pas.
 Quels sont donc ses projets ? pourquoi revois mon père
 S'il avoit de son crime éclairci le mystère...
 Voilà ce que je crains, ce que je veux savoir...
 Quoi ! sentir mille maux, & toujours en prévoir !

S C E N E III.

Les Acteurs précédens, S C I O L T O.

S C I O L T O.

AU pied de nos autels, ma fille, il faut me suivre...
Le sombre désespoir où ton ame se livre,
Le refus d'un hymen consacré par mon choix,
Tes vains retardemens, le trouble où je te vois,
Tout m'offense.

C A L I S T E.

Seigneur !

S C I O L T O.

D'où naissent tes alarmes ?

C A L I S T E.

Ces apprêts... cet hymen... pardonnez à mes larmes ?

S C I O L T O.

Quel secret ! quelle horreur que je ne conçois pas !
Altamont éperdu s'est jetté dans mes bras !
Il vient de m'implorer pour toi contre lui-même !
Il consent de te perdre, & cependant il t'aime ?
Je suis trop indigné d'essuyer ses refus.
Viens.

C A L I S T E.

Quoi ! vous ordonnez...

S C I O L T O.

Ne me résistez plus.

C A L I S T E, se jettant aux genoux de Sciolto.

Ah ! seigneur , si jamais j'eus des droits sur votre ame ,
 Ces droits chers & sacrés , ma douleur les reclame.
 Je ne viens point , h las ! indocile à vos loix ,
 En faveur d'un amant combattre votre choix.
 Ce n'est point Altamont , c'est l'hymen que j'abhorte.
 Pourquoi me séparer d'un père que j'adore ?
 De vos nobles destins ne me détachez pas.
 Mon père , je vivrai , je mourrai dans vos bras.
 Que m'importe un époux & le reste du monde ?

S C I O L T O.

Lève-toi... fors enfin de ta douleur profonde.
 Va , je t'aime toujours... Mais vois si ma bonté
 Doit au gré de tes pleurs changer ma volonté.

Un monstre , dans ces murs , opprime ma vicillesse.
 Non-content de trahir , de punir ma tendresse,
 Sa haine , enveloppant l'état dans ses forfaits ,
 A vendu la patrie aux tyrans que je hais.
 Ma fille , tu frémis ! Lothario...

C A L I S T E.

Ce traître !

On dit qu'à vos regards il vient de reparoître.
 L'ingrat , que vouloit-il ?... Ah ! mon père , combien
 Mon cœur a redouté ce fatal entretien !

S C I O L T O .

A l'oubli de mes dons il ajoute l'outrage.
Il t'aime.

C A L I S T E .

Lui!... l'amour s'unit-il à la rage?
Ah! qu'importe, après tout? Dans les cœurs corrompus
L'amour même, l'amour est un crime de plus.
Qu'il meure! punissez & ses feux & sa haine.
Vengez l'état & vous.

S C I O L T O .

Loin de nous on l'entraîne.
Les jours de cet ingrat malgré moi me sont chers :
Aux Corfès mutinés il va porter des fers.
Il va partir... il part.

C A L I S T E .

Tombe sur moi la foudre!
Il part!... vous l'ordonnez... Il a pu s'y résoudre!

S C I O L T O .

Qu'entends-je? Me trompé-je? Où s'égarer tes vœux?

C A L I S T E .

Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux.
Qu'il périsse!... à ma honte, à la vôtre, il respire!
Des bouts de l'univers il peut encor vous nuire.
Chaque instant de sa vie est un instant d'horreur.

S C I O L T O .

Réserve à nos tyrans cette noble fureur.

O ma chère Caliste ! ô toi l'espoir de Gène !
 Pourfuis, ma fille, & prends l'ame d'une Romaine,
 L'ame de ces héros, de ces grands citoyens,
 La gloire de nos murs, mes aïeux & les tiens.
 Sais-tu que dans ce jour tombe la tyrannie ;
 Que d'un doge odieux l'ambition punie
 Va voir dans nos remparts triompher le sénat,
 Et remettre en nos mains les rênes de l'état ?
 De notre liberté ton hymen est le gage.
 Nous brisons aujourd'hui le joug de l'esclavage :
 Déjà même Altamont, pour prix de sa vertu,
 Du rang de sénateur vient d'être revêtu ;
 Fiesque, Doria, ces fils de la patrie,
 Voilà les conjurés que l'honneur r'associe.
 Marche d'un pas superbe à côté des héros.
 Sois mon sang, sois ma fille, & viens finir nos maux,

C A L I S T E.

Jour affreux !

S C I O L T O.

Dans une heure aux autels on s'assemble ;
 Ton hymen célébré, le fer brille.

C A L I S T E, à part.

Je tremble !

S C I O L T O.

On court dans leurs palais enchaîner nos tyrans.

C A L I S T E.

Ainsi du bien public mes malheurs sont garans.

Ah ! sans doute il manquoit à l'hymen qu'on apprête
 Le sanglant appareil de cette horrible fête ?
 Dieux ! parmi les combats , les flammes , les débris...
 Vous me glacez d'effroi !

S C I O L T O .

Tu sauves ton pays.
 J'ai souffert jusqu'ici tes pleurs , ta résistance :
 Mais j'attends plus de zèle & plus d'obéissance.
 Il y va de ta gloire , il y va de tes jours ;
 De mon heureux projet il faut suivre le cours.
 Enfin , parmi les soins dont mon ame est remplie ,
 Songe que les plus grands sont ceux de la patrie ,
 Et qu'un républicain , qui se livre à ta foi ,
 Si tu trahis l'état , le vengera sur toi.
 Je te laisse y penser ; dans une heure on t'appelle.

S C E N E . I V .

C A L I S T E , L U C I L E .

C A L I S T E .

DANS une heure , Lucile ! ô disgrâce cruelle !

L U C I L E .

Madame , désormais quels affronts craignez-vous ?
 L'ingrat Lothario fuit loin de votre époux.

C A L I S T E .

Nos nœuds en seront-ils moins souillés par le crime ?

Va ,

Va, cette fuite ajoute au malheur qui m'opprime.
Il semble que mes pas, d'écueils environnés,
Dans des pièges nouveaux soient sans cesse entraînés.
Quels sont donc ces projets de haine & de vengeance ?
On s'arme dans le temple ! on attend ma présence !
C'est moi qui dois guider un peuple d'assassins,
Pompe digne en effet de l'hymen que je crains !

Viens, il est des momens, où notre ame égarée
Veut mériter les maux dont elle est déchirée.
Je ne fais qui m'arrête... Ah ! ce fatal départ...
Mais, s'il étoit encore au sein de ce rempart !

L U C I L E.

Madame, quel projet ! Dieux ! & qu'osez-vous dire ?

C A L I S T E.

Je rougis des transports que le malheur m'inspire !
Mais l'innocence est-elle encore en mon pouvoir ?
Allons, Lucile, allons, suivons mon désespoir.

Fin du second Acte.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

C A L I S T E , M O N T A L D E .

C A L I S T E .

NON, je ne puis souffrir le départ du perfide.
 Ne me demandez point quel intérêt me guide ;
 Ce monstre, malgré moi, préside à mes destins.
 Qu'il demeure... il le faut.

M O N T A L D E .

Madame , que je crains...

C A L I S T E .

Il fuit !

M O N T A L D E .

Déjà la voile aux vents abandonnée...
 Mais, de quel soin votre ame est-elle importunée ?
 Ah ! que Lothario quitte à jamais ces bords !
 Cruel dans ses forfaits, il l'est dans ses remords.

C A L I S T E .

Quel discours !

M O N T A L D E .

Pardonnez... votre vertu... son crime...

C A L I S T E.

J'entends ! Il a comblé le malheur qui m'opprime !
 De son lâche triomphe il a semé le bruit !
 On ose m'en parler ! Montalde en est instruit !
 Ah ! Au moins , inconnue au milieu de mes peines ,
 Je cachois dans la nuit la honte de mes chaînes !
 Mais qu'un monstre aux affronts dont il pût m'accabler ,
 Ajoute encor celui d'oser les révéler ,
 Qu'il veuille que Caliste , en spectacle livrée ,
 Aux yeux du monde entier vive deshonorée ,
 Qui m'oblige à souffrir , dans ces momens d'horreurs ,
 L'offensante pitié du témoin de mes pleurs ,
 C'en est trop ! Je succombe à cet excès d'injure !

M O N T A L D E.

Le repentir....

C A L I S T E.

N'est point dans son ame parjure.
 O Ciel ! & sur nos bords j'allois le retenir !
 Non , non : je m'abandonne à mon triste avenir.
 Ah ! tout cède au tourment de le voir , de l'entendre? ..
 Qu'eût-il fait , après tout , & qu'en pouvois-je attendre !
 Sa haine & son amour ont d'égales fureurs.
 Oui , qu'il fuie & me laisse à toutes mes douleurs.
 Le regret n'a point part au courroux qui m'anime ;
 Il est affreux d'aimer ceux que l'on mésestime.

M O N T A L D E.

Lothario...

C A L I S T E.

Qu'il parte... il est un ciel vengeur !

Sur ces mers , où déjà l'entraînoit son malheur ,
 Que son vaisseau , brisé par l'effort des orages ,
 Le laisse sans secours , éloigné des rivages !
 Que d'écueils en écueils , de rochers en rochers ,
 Sa mort se multiplie ainsi que ses dangers ,
 Et qu'enfin le tonnerre , ouvrant le sein des ondes ,
 Le consume englouti sous leurs vagues profondes.
 Vous , foible & digne ami du tyran que je hais ,
 Vous m'avez fait rougir... ne me voyez jamais !

M O N T A L D E .

Respectons sa douleur.

S C E N E II.

C A L I S T E , *seule.*

C RUELLE destinée ,

Je suis donc sans retour à tes lois enchaînée !
 Du gouffre de mes maux de quel côté sortir ?
 Quoi , par-tout des forfaits ! par-tout le repentir !
 Dans le temple où m'entraîne un père inexorable ,
 Il faut m'humilier sous le joug qui m'accable !
 Il faut à mon pays sacrifier l'honneur !
 Tout , jusqu'à la vertu , coûte un crime à mon cœur !
 D'un sexe impérieux esclaves que nous sommes ,
 Dépendrons-nous toujours du caprice des hommes à
 Dans eux les noms sacrés & de père & d'époux

Nous cachent des tyrans ou des maîtres jaloux.
 Heureuses cependant, lorsque notre imprudence
 Des titres de l'amour n'accroît point leur puissance !
 Ces fiers adorateurs, ces superbes mortels,
 Sous le faux nom d'amans font encor plus cruels.

S C E N E III.

C A L I S T E , L U C I L E .

C A L I S T E , *avec vivacité.*

EH bien ! Lucile, eh bien ; n'est-il plus d'espérance ?

L U C I L E .

Madame, le temps fuit, & le moment s'avance.

C A L I S T E .

Altamont & mon père ?

L U C I L E .

Ils sortent de ces lieux ;

Le courage & l'amour éclatent dans leurs yeux.

C A L I S T E .

Marchons donc aux autels où m'attend l'infamie,
 Et là chargeons le ciel des horreurs de ma vie.

S C E N E I V.

CALISTE, LOTHARIO, MONTALDE,
LUCILE.

L O T H A R I O .

NON, je ne reçois point ses barbares adieux.
(*A Montalde qui se retire.*)
Ami, veille sur nous.

C A L I S T E .

Où suis-je ? Hélas !

L O T H A R I O .

Tes yeux

Ne peuvent soutenir ma funeste présence.
Au ciel épouvanté tu demandes vengeance ;
Mais je viens te l'offrir.

C A L I S T E .

Lucile, soutiens-moi.

L O T H A R I O , *présentant un poignard à Caliste.*
Prends ce fer vengeur, frappe & calme ton effroi.

C A L I S T E .

C'est moi qui veut la mort, moi qui vis méprisable.
Cruel ! Montalde fait....

L O T H A R I O , *vivement.*

Que je suis seul coupable...

Toi , mourir !... Si je fus & barbare & jaloux ,
 Si la peur de te perdre égara mon courroux ,
 Tremble , n'augmente point le trouble où je me livre.
 Ton cœur est innocent , il est pur , tu dois vivre ;
 Tu le dois , je le veux.

C A L I S T E .

Hélas ! ces tristes jours ,
 Dont ta flamme odieuse empoisonna le cours ,
 A de nouveaux périls tu les livres encore.
 Mon père....

L O T H A R I O .

Le barbare ! Ah ! combien je l'abhorre !

A mes vrais sentimens garde-toi d'imputer
 Les coupables excès où j'ai pu m'emporter.
 Ton père !... va , sans lui l'amour t'eût respectée.
 Sur l'heureux Altamont sa faveur arrêtée ,
 Son choix , qui du perfide autorisoit les vœux ,
 L'aspect de mon rival , son audace , ses feux ,
 Tout frappa mes esprits d'une fureur soudaine...
 Le crime de l'amour fut commis par la haine.

Ne crois pas que je veuille excuser mes transports.
 Tremblant , désespéré , suivi de ses remords ,
 L'amant impétueux , qui te plaint , qui t'outrage ,
 Frémit à tes genoux de douleur & de rage.
 Tu le connois , pardonne & crains de l'irriter.

Le refus de la mort peut seul m'épouvanter.
 Ah ! si de la pitié la voix plaintive & tendre
 A ron ame inflexible eût pu se faire entendre ,
 Ton bras auroit fini mes jours infortunés ,
 Mes lamentables jours , au mépris destinés.
 Tant d'affronts , tant de maux n'ont-ils pu te suffire ?
 Penses-tu m'émouvoir , penses-tu me séduire
 Par ces larmes , ces cris , ces vains emportemens ,
 Prestige accoutumé des vulgaires amans ?
 C'est en vain que ta rage , au comble parvenue ,
 Sous le nom de remord se déguise à ma vue :
 Au travers de ce voile , utile à tes fureurs ,
 Je lis tes noirs chagrins , tes honteuses douleurs.
 Barbare , qui peut-être , en implorant ta grace ,
 Gémis de ma vertu plus que de ton audace.
 Né fourbe , né cruel , nourri dans les forfaits ,
 Tu respires ma honte , & ne m'aimas jamais

L O T H A R I O .

Je ne t'ai point aimée !... arrête ! cette injure
 Mêlé trop d'amertume aux regrets d'un parjure.
 Amant audacieux , sans honneur & sans foi ,
 J'ai mérité ce titre , & je l'attends de toi :
 Mais nier mon amour , désavouer ma flamme ,
 Croire ton infortune étrangère à mon ame ,
 Quand je remplis ces lieux des cris du repentir ,
 Quand je sens tous les maux qu'un mortel peut sentir ,
 Ne voir dans mes douleurs que des peines légères ;

Dans des larmes de sang voir des pleurs volontaires ;
C'en est trop ! tu m'as fait par ces nouveaux transports ,
Souffrir plus que mon crime & plus que mes remords.

C A L I S T E.

Fuis donc , & loin de moi remplis ta destinée,
Pars.

L O T H A R I O.

Ah ! qu'ordonnes-tu ?

C A L I S T E.

Laisse une infortunée ;
Je me livre à mon sort , je t'abandonne au rien.
Fuis , dis-je ... je rougis de ce lâche entretien.

L O T H A R I O.

Quel trouble ?

C A L I S T E.

Je m'arrache au crime où tu m'entraînes.
De ton fatal aspect purge les murs de Gênes.
Crains mon père , crains-moi , ne revois point ces lieux.
Va , pars , meurs , je mourrai ; voilà tous mes adieux.

L O T H A R I O.

Je ne te quitte point ! à ces cris , à ces larmes ,
A la mort , dont les traits défigurent tes charmes ;
J'entrevois des malheurs que tu veux me cacher...
Ton ame dans mon sein n'ose les épancher ;
Mais j'en crois ce courroux , ces plaintes , ces menaces.
Mes yeux plus éclairés s'ouvrent sur tes disgraces.
Sciolto... Son nom seul glace mes sens d'effroi !
Que fait-il , & d'où vient qu'il s'éloigne de moi ?
Peut-être t'accablant du poids de sa colère....
Ah ! je cours me venger !

C A L I S T E .

Et de qui ?

L O T H A R I O .

De ton père ...

Tu pleures ! Ah ! pardonne au trouble où tu me vois.
 Malheureux , je menace & supplie à la fois !
 Indigne de t'aimer , je sens que je t'adore.
 Je redoute un rival ou plutôt je l'abhorre.
 Dans ce désordre affreux retiens ici mes pas.
 Que fais-je ? Je craindrois d'enfanganter mon bras.
 Eh ! bien , ose venger l'amour & la nature :
 Caliste , que ce fer , teint du sang d'un parjure ,
 Atteste au monde entier mes remords , tes vertus.
 Préviens un furieux qui ne se connoît plus.

C A L I S T E .

N'en doute point, ingrat ; j'ai désiré ta perte.
 A mes vœux pressés les mortels l'ont offerte ;
 Le ciel , moins équitable , a pu la négliger...
 Que dis-je ? il m'intéresse à ton propre danger.
 Je n'envisage , hélas ! dans ma triste vengeance ,
 Qu'un malheur plus certain , des maux sans espérance ,
 Et , libre d'obtenir ta fuite ou ton trépas ,
 Mon cœur intimidé ne les accepte pas.
 Tout se présente à moi sous un aspect barbare.
 Ces armes... ces soldats... ces vaisseaux qu'on prépare...
 Dans le piège , où tu cours , mes pas embarrassés...
 Que fais-je ?... Mes sanglors doivent t'en dire assez.
 Quelle femme jamais fut plus infortunée !
 De quels liens affreux m'as-tu donc enchaînée ?

L'instant qui doit les rompre , est horrible pour moi.

L O T H A R I O.

Quel étrange discours ? Achève , explique-toi.
Ces mots interrompus....

C A L I S T E.

Dans ma douleur extrême ,
Sais-je ce que je dis ? Je m'ignore moi-même !

L O T H A R I O.

Ah ! c'en est trop !...

C A L I S T E , *regardant profondément Lothario.*

Eh ! bien, je n'ai plus qu'un espoir,
D'autant plus incertain qu'il est en ton pouvoir.
Voudras-tu le remplir ?

L O T H A R I O.

O doute qui m'offense !
Quel est-il ? Parle & cède à mon impatience.
Commande , exige tout.

C A L I S T E.

Abaisse ta fierté ,
Viens aux genoux d'un maître & d'un père irrité.
Suis mes pas , tu le dois : viens m'épargner un crime.
Mais jure....

L O T H A R I O.

Que dis-tu ? Le tyran qui m'opprime
Me verroit à ses pieds baisser un front soumis !

C A L I S T E .

Quoi ! tu peux balancer !

L O T H A R I O .

Il est vrai , je frémis...

Mais , tu le veux.. je cours... quel crime ?.. Ah ! le perfide !
Que lui dirai-je , hélas !

C A L I S T E .

Laisse à ma voix timide ,
Laisse à mes cris plaintifs le soin de l'attendrir.
Va , ce n'est pas à toi de vouloir le fléchir ,
Malheureux , qui t'armant des bienfaits de mon père ,
Ravis à son amour la fille la plus chère.
Dissimule ta haine & , du moins , à ses yeux
Affecte les respects dont tu trompas mes feux.

L O T H A R I O .

A quel abaissement l'amour va me réduire !
Ta bouche me l'ordonne , & je dois y souscrire ;
Mais , après cet effort sur mon orgueil , sur moi ,
Puis-je implorer ma grace & l'obtenir de toi ?

C A L I S T E , *avec noblesse.*

Qu'oses-tu demander ? Dans ta fureur extrême ,
Ne m'as-tu pas rendue indigne de toi-même ?
Méprisable à tes yeux , aux yeux de l'univers ,
J'irai loin de ces murs , dans l'ombre des deserts ,
Ensevelir ma vie & ton crime & ma honte.
Heureuse , si le ciel , par la mort la plus prompte ,
Retranche , au gré des vœux de ce cœur opprimé ,

Les jours où je te hais & ceux où je t'aimai.
Mais le temps presse , viens....

L O T H A R I O .

Oui , je te suis.

S C E N E V.

Les Acteurs précédens, M O N T A L D E .

M O N T A L D E .

ARRÊTE;

Au fer des affassins vas-tu porter ta tête ;
De gardes , de soldats ce palais est rempli.
Je te sauve à regret.

L O T H A R I O .

Mon sort est accompli.
Je pérís trop heureux.

M O N T A L D E .

Eh ! quoi , loin de te plaindre....

L O T H A R I O .

Va , ma mort est trop belle , & je ne puis la craindre.

Caliste , il est donc vrai ? tu plaignois nos malheurs !
Ton père veut ma tête & tu verses des pleurs !

Qu'entends-je ? Jour affreux !

L O T H A R I O .

Qu'il vienne & me punisse ;
Je mourrai.... tu vivras on nous rendra justice.

S C E N E V I .

*Les Acteurs précédens , UN G É N O I S , de la suite
de Sciolto.*

L E G É N O I S .

M (*A Caliste.*) (*Appercevant Lothario.*)
MADAME... Vous, seigneur, tranquille en ce palais !
Doria, sur la flotte accusant vos délais ,
Se plaint d'une lenteur qui l'enchaîne au rivage.
On vous attend ; volez.

L O T H A R I O .

Quel étonnant langage ?

L E G É N O I S , à *Caliste.*

Vous, madame, aux autels allez joindre un époux.

C A L I S T E ,

Malheureux ! qu'as-tu dit ?

L E G É N O I S.

Altamont....

C A L I S T E.

Laisse-nous.

(A Lothario.)

Eh bien, tout est connu ! tu vois ma destinée !

L O T H A R I O.

De cet indigne hymen la pompe est ordonnée !

C A L I S T E.

De ton funeste amour voilà quels sont les fruits !

Heureuse , cependant , si ta haine....

L O T H A R I O.

Poursuis....

Ou plutôt , cours , ingrate , aux autels du parjure ;

Va , tu n'entendras plus ni plainte , ni murmure.

(Après un silence.)

C'est donc , à ce dessein , qu'on pressoit mon départ ;

La fête commençoit , & je fuyois trop tard.

On craignoit que mes mains , vengeant tes perfidies ,

Ne troublassent le cours de ces noces impies.

A ces coupables nœuds ton cœur a consenti !

Le temple ... tout est prêt... que ne suis-je parti !

Non , non ; je ne veux point rompre cet hyménée ,

Va rejoindre l'époux à qui tu t'es donnée.

Ma juste inimitié se ranime aujourd'hui ;

Que ta honte me venge & retombe sur lui.

C A L I S T E.

Oui , j'embrasse en mourant l'écueil où je me brise.

Je vois qu'en vains efforts mon désespoir s'épuise :
 Je vois tous les malheurs dont tu vas m'accabler.
 O ciel ! quel vain prestige avoit pu m'aveugler !
 A ces lâches transports il eût fallu m'attendre.
 Je frémis de te voir & frémis de t'entendre.
 N'importe, viens au temple ; & là , d'un œil ferein ,
 Observe si mon cœur suit le don de ma main.

L O T H A R I O , après un moment de silence.

Moi, souffrir cet hymen ! Tu l'espères peut-être ;
 Tu me hais mais , enfin , je veux punir un traître.
 Si jamais à l'amour un plaisir fut égal ,
 Je le sens , c'est celui d'immoler son rival ,
 D'arracher de son cœur le cœur de son amante....
 Ah ! je vais le goûter , & ma rage contente
 Dans ce jour de terreur ne suspendra ses coups ,
 Qu'après avoir uni ton père & ton époux.

C A L I S T E .

Barbare !

L O T H A R I O .

C'en est fait.

S C E N E V I I.

Les Auteurs précédens, SCIOLTO, GARDES.S C I O L T O , à *Lothario*.

T O I , dans ces murs, perfide !
 Viens-tu pour m'y braver ? Quelle fureur te guide ?
 Au palais des tyrans porte tes pas impurs ?
 Ou plutôt vers le port...

L O T H A R I O .

Je reste dans nos murs,
 Tremble !

S C E N E V I I I.

S C I O L T O , C A L I S T E , L U C I L E , G A R D E S .

S C I O L T O .

P A R L E , à tes yeux quel motif le ramène ?

C A L I S T E .

Ne connoissez-vous pas son amour & sa haine ?
 Caliste à vos projets cesse de s'opposer ,
 Mon père, de ma main vous pouvez disposer.

Lothario vous brave , & sa rage égarée
 Ose encor menacer votre tête sacrée.
 Donnez, seigneur, donnez ou retenez ma foi ;
 Songez à vous sauver, vengez-vous, vengez-moi.

S C E N E IX.

S C I O L T O , G A R D E S .

S C I O L T O .

Q U E dois-je présumer ? O père déplorable !
 Quoi, mon sang ! quoi ! ma fille ! elle seroit coupable ?
 Tant de soins, tant d'amour n'auroient... Ciel !

S C E N E X.

A L T A M O N T , S C I O L T O , G A R D E S .

S C I O L T O .

A H ! mon fils ,
 Lothario demeure , & nous sommes trahis !

A L T A M O N T .

Je ne fais, mais Caliste , à vos ordres soumises ,
 Va nous suivre aux autels , & tout nous favorisés
 Les traîtres périront.

S C I O L T O.

Il n'y faut plus penser.

A L T A M O N T.

Ad'illustres desseins pourquoi donc renoncer ?
 Un ennemi de plus, si foible dans sa haine,
 De vos vastes projets doit-il rompre la chaîne ?
 Ah ! qu'il reste en ces lieux : je sens que mon courroux
 S'irrite, impatient de lui porter mes coups.
 Du mépris des tyrans donnons l'exemple au monde.
 Un peuple libre & fier dans ces murs nous seconde :
 Fiesque & Doria commandent dans le port ;
 Les heureux conjurés sont les maîtres du fort ;
 Enfin , n'avons-nous pas, pour venger la patrie,
 Ces braves habitans des monts de Ligurie,
 Qui, du haut des rochers cultivés par leurs mains,
 Fondent sur les tyrans & changent nos destins ?

S C I O L T O.

Oui, j'embrasse un parti cruel, mais nécessaire.
 De nos desseins peut-être on connoît le mystère,
 Peut-être à nos tyrans sont-ils sacrifiés ?
 Dans des temps orageux ces murs fortifiés,
 Du moins, à leur abri, nous permettront d'attendre
 Un peuple de vengeurs armé pour nous défendre.
 Au temple & dans ces lieux disposez mes soldats.
 Mon fils, puisqu'il le faut, soyons prêts au combat !

Fin du troisieme Acte.

A C T E I V .

S C E N E P R E M I E R E .

L U C I L E , *seule.*

O Triomphe du crime ! ô jour épouvantable !
 Plus d'honneur , plus de gloire , & Caliste est coupable !
 Caliste est dans le temple ; elle-même a voulu
 L'hymen que rejettoit son cœur irrésolu.
 Tantôt , malgré mes pleurs , inflexible & sévère
 Sa vertu résistoit aux volontés d'un père :
 Et lorsque Sciolto veut révoquer ses lois ,
 Elle exige des nœuds dédaignés tant de fois !
 Mais , pourquoi sa douleur plus sombre & plus tranquille
 Vient-elle d'éloigner sa fidelle Lucile ?
 Pourquoi ne puis-je au temple accompagner ses pas ?
 Ces apprêts de la mort , cet hymen , ces combats ,
 Caliste , qui , peut-être éperdue , égarée ,
 Saisit l'instant d'armer sa main désespérée ,
 Tout me remplit d'effroi... seule dans ce palais ,
 Je frissonne... Je cours & ne fais où je vais.
 Mais , quel mortel ici fond & se précipite ?
 Vient-il mettre le comble au trouble qui m'agite ?

S C E N E II.

M O N T A L D E , L U C I L E .

L U C I L E .

AH! Montalde!

M O N T A L D E .

Caliste est-elle dans ces lieux?

Parlez!

L U C I L E .

Que voulez-vous?

M O N T A L D E .

Parlez : au nom des cieux!

Venez , guidez mes pas vers cette infortunée.

L U C I L E .

Caliste est aux autels!

M O N T A L D E .

Non, non, plus d'hyménée.

L U C I L E .

O ciel ! se pourroit-il...

M O N T A L D E .

Entendez-vous ces cris ;

Ce choc tumultueux d'armes & de débris?

Caliste!... son malheur m'arrache encor des larmes !
 Ah! si vous l'aviez vue, au milieu des alarmes ,
 Embrasser les autels pour l'hymen préparés ,
 Frapper, meurtrir son sein... Lucie, vous pleurez !
 Oui , pleurez... voyez-là, victime involontaire ,
 Aux genoux d'Altamont, aux genoux de son père ,
 Loin d'oser prononcer de coupables sermens ,
 Ne pousser que sanglots, que longs gémissemens.
 Du torrent de ses pleurs leurs mains sont arrosées.
 Du temple, cependant , les portes sont brisées.
 Lothario paroît suivi de ces vengeurs ,
 De ces mêmes brigands vendus à ses fureurs ;
 Il se fait jour, il entre au fond du sanctuaire...
 Mon criminel ami, d'une main sanguinaire ,
 Saisit Caliste, aux yeux du pontife en courroux.
 Que d'affreuses clameurs ! que d'effroyables coups !
 Sciolto qui sans doute avoit prévu l'orage ,
 Menace, & donne enfin le signal du carnage.
 Alors vous eussiez vu de ces noirs souterreins ,
 Où la mort sous le marbre enferme les humains ,
 Soulevant tout-à-coup ces tombes révérees ,
 Sortir des légions au combat préparées...

Figurez-vous Caliste au milieu des poignards ,
 Le front pâle, l'œil sombre & les cheveux épars ,
 S'élançant, se jettant, pour fléchir leur colère ,
 Entre Lothario, son époux & son père,
 Son bras veut retenir leurs bras ensanglantés ,
 Tremblante elle s'écrie : « Arrêtez, arrêtez !
 » C'est Caliste, c'est moi qu'il faut qu'on sacrifie ,
 » Moi, qui vous trahis tous, qui déteste la vie !

On répond à ces cris , par ces cris différens :
VIVE LA LIBERTÉ ! PÉRISSENT LES TYRANS !

Frégose alors , Frégose , en prêtre sacrilège ,
Vient souiller du lieu saint l'auguste privilège.
Le beau-père , le gendre & son cruel rival ,
Gêne entière combat dans ce moment fatal.

L U C I L E .

Au milieu des horreurs de ce trouble funeste
Que fait Caliste ?... Hélas ! que m'importe le reste ?

M O N T A L D E .

Et voilà le motif qui m'amène en ces lieux ?
J'ai cru que ce palais l'offrirait à mes yeux.
Pendant ces mouvemens , du temple elle sortie ,
Lothario suivoit sa marche appesantie.
Peut-être épioit-il l'instant de l'enlever.

S C È N E III.

LOTHARIO, CALISTE, MONTALDE,
LUCILE.

(Lothario poursuit Caliste , & lorsqu'elle est vers le milieu de la scène , Montalde s'oppose aux efforts de Lothario.)

M O N T A L D E .

ARRÊTE !

LOTHARIO, *furieux.*
Laisse-moi !

Non, je veux t'observer,

L U C I L E , à part.

Courons vers Sciolto .

C A L I S T E , se jettant dans un fauteuil.

Suis-je assez confondue ?

Quoi ! tu poursuis encore une femme éperdue &
Monstre, fors de ces lieux.

L O T H A R I O .

Non, ne l'espère pas.

La vengeance & l'amour m'attachent sur tes pas :
De ton hymen, ici, je veux laver l'outrage.

C A L I S T E .

Hé ! bien, venge-toi, frappe ! épuise enfin ta rage.

L O T H A R I O .

Je dédaigne tes cris, perfide : tu n'as plus,
Cet empire usurpé par tes fausses vertus,
Ce pouvoir inconnu, cet ascendant suprême,
Que mon cœur étonné te donnoit sur lui-même.
Je viens de t'arracher des bras de ton époux ;
Le crime déformais est égal entre nous.
Tu perds par ta hymen le droit de me confondre ;
Je t'accuse à mon tour, c'est à toi de répondre.

C A L I S T E .

Quoi ! j'étois réservée à ce comble d'horreur !
Du moins, en l'arrachant, n'avili point mon cœur !
Tu m'accuses, barbare, & si l'on veut t'en croire,
J'ai cherché dans l'hymen mon bonheur & ma gloire.

Moi-même

Moi-même de ces nœuds je formai le tissu.
 Tigre, que les rochers dans leurs flancs ont conçu,
 Ne pouvois-tu tantôt lire ma résistance
 Dans mes pleurs, dans mes cris, même dans mon silence ?
 Juge si cet hymen me remplissoit d'effroi !
 Cruel, j'ai souhaité qu'il fut rompu par toi,
 Par toi qui, n'inspirant ni l'amour ni l'estime,
 Aux vertus d'Altamont n'opposés que ton crime ;
 Qui n'as sur ton rival que l'avantage affreux,
 D'avoir trompé le cœur, qu'il voulut rendre heureux,
 Ta haine, pour mon père, inflexible, obstinée,
 Aux pieds de nos autels malgré moi m'a traînée.
 J'ai cru que Sciolto, poursuivant ses desseins,
 T'uniroit aux tyrans combattus par ses mains ;
 J'ai cru que, dans le trouble où Gênes est plongée,
 Je serois aisément ou perdue ou vengée.
 Le ciel anéantit & l'un & l'autre espoir ;
 Je vis encore & vis soumise à ton pouvoir.
 Non, que de mon hymen la honte prévenue,
 Te rende désormais plus coupable à ma vue :
 Mais que t'a fait mon père, & pourquoi ta fureur
 L'a-t-elle environné du glaive destructeur ?
 Hélas ! il ignoroit que tes feux sacrilèges
 Avoient sur Altamont de honteux privilèges.
 Des tyrans qu'il combat ne deviens-tu l'appui,
 Que pour l'affassiner & me perdre avec lui ?
 J'espérois...

L O T H A R I O.

Connois donc le pouvoir de tes larmes.

Cette ville est en proie au tumulte des armes ;

On attaque , on repousse ; une égale valeur
 Ne laisse aucun parti ni vaincu ni vainqueur :
 Un signal, un seul mot échappé de ma bouche
 Pourroit... N'irrite point un mortel né farouche.
 Et si de Sciolto tu veux sauver les jours ,
 Viens , sui - moi.

C A L I S T E .

Dans quels lieux ? Parle , achève & j'y cours.

L O T H A R I O .

A ces mêmes autels parés pour mon injure ,
 Viens me jurer la foi que mon amour te jure ,
 Viens m'unir à ton sort par un nœud solennel ,
 M'épouser en un mot.

C A L I S T E .

T'épouser ! toi , cruel ?

L O T H A R I O .

Ton père à ce prix seul obtiendra la victoire.

C A L I S T E .

Un triomphe à ce prix seroit acquis sans gloire.
 Il m'en défavoûroit.

L O T H A R I O .

Ingrate , que dis-tu ?

C A L I S T E , *noblement.*

Je ne me pare point d'un faste de vertu :
 Voici l'affreux moment où tu dois me connoître.
 Perfide , je t'aimai , j'en rougis ; mais peut-être

Le ciel attachoit-il le bonheur de mes jours
 A celui de te plaire & de t'aimer toujours.
 Mais tu fais quel affront j'ai reçu de ta rage,
 Et ma main deviendroit le prix de cette outrage !
 Dût ton bras ou la foudre ensanglanter ces lieux,
 Dût Caliste elle même, en ce jour odieux,
 Sur les restes fumans de sa famille entière,
 Mourir de mille morts & mourir la dernière,
 J'ose ici t'annoncer ma haine & mes vœux.
 Qui me put avilir ne m'estimeroit plus ;
 Et dans les longs dégoûts d'un bonheur légitime,
 Rougirôit d'un hymen précédé par le crime.
 Rien n'égale l'horreur de m'unir avec toi.

M O N T A L D E.

A quels titres peux-tu redemander sa foi ?
 Les tiens ne sont fondés que sur la violence.
 Malheureux, qui toujours opprimant l'innocence,
 Crois par des attentats justifier tes droits ;
 Qui places sous ses yeux, pour contraindre son choix,
 Près des flambeaux d'hymen, la torche funéraire,
 Et mets encore à prix la tête de son père !

L O T H A R I O.

La cruelle ! ses vœux vont être satisfaits :
 Pour la première fois je sens que je la hais.
 S'il lui restoit encor quelques droits sur mon ame,
 C'est dans des flots de sang que j'éteindrai ma flamme.
 Je vais punir...

Hé ! bien , par mes funestes jours ,
 De tes assassinats commence ici le cours .
 De mon père irrité sauve-moi les approches .
 Épargne-moi ses cris , ses plaintes , ses reproches ,
 Ses reproches affreux d'avoir trahi pour toi
 Le secret de l'état , sa tendresse & ma foi .
 Le poids de l'infortune entraîne vers le crime
 L'ame la plus constante & la plus magnanime .
 Mets un terme aux tourmens de mon cœur éperdu !
 Je tombe à tes genoux ; que mon sang répandu....

S C E N E I V .

SCIOLTO , CALISTE , LOTHARIO ,
 MONTALDE , LUCILE .

SCIOLTO , *en entrant* , à Lucile .

LUCILE , il n'est plus temps !.. que vois-je ? quoi ma fille
 Aux pieds de ce barbare avilit sa famille !
 Quel spectacle d'horreur s'offre encore à mes yeux ?

C A L I S T E .

Mon père !

S C I O L T O .

Fuis , perfide , & fuis loin de ces lieux ,
 Tu m'as trahi !

C A L I S T E .

Mon père !

S C I O L T O.

Ote-toi de ma vue.

C A L I S T E.

Ne désespérez point votre fille éperdue !

S C I O L T O.

Tu m'as trahi, te dis-je, & le Doge a vaincu,
Frégose enfin l'emporte.

L O T H A R I O.

Il triomphe, dit-tu ?

S C I O L T O.

Le fourbe tonne au nom du Dieu qui le condamne ;
A l'abri d'un pouvoir moins sacré que profane,
Ce monstre fait servir à son ambition
Les dehors imposans de la Religion :
Le crédule Génois tremble sous l'anathême.
J'ai vu ce peuple esclave, ennemi de lui-même,
Au pied de ses autels adorer l'imposteur.
D'un triomphe si beau va partager l'honneur.
Il est digne de vous... & toi, fille infidelle,
Dévoile à mes regards la vérité cruelle ;
Apprends-moi des forfaits que j'ai dû soupçonner.
Vaincu, trahi par toi, rien ne peut m'étonner.

L O T H A R I O , à Caliste qui tire de son sein une
lettre, & qui paroît décidée à tout avouer.

Caliste !

Puisqu'il faut que mon sort s'éclaircisse ,
Que la honte du moins soit ton premier supplice.

Vous, mon père, croyez qu'il en coûte à mon cœur
Pour porter le flambeau dans cette nuit d'horreur.
Pour ouvrir à vos yeux l'impénétrable abîme ,
Où j'ai caché long-temps les ouvrages du crime.
Mais il le fut... hélas ! mon silence a produit
Les maux accumulés dont la foule nous fuit.
Cette terre fatale...

*(Elle tire de son sein la lettre dont il est question au second
Acte, & dont le contenu est indiqué.)*

L O T H A R I O .

Arrête !

C A L I S T E .

Non , perfide.

De ton sort & du mien que ce moment décide.
Seigneur , dans cet écrit mes malheurs sont tracés.

S C I O L T O .

Donne!.... quoi ! tu frémis !

C A L I S T E .

Vous-même, frémissez.

S C I O L T O .

Je reconnois les traits d'une épouse adorée. *(Il lit.)*

L O T H A R I O .

A quel emportement ta douleur s'est livrée ?

C A L I S T E.

O terre , entrouve-toi ! que ton obscurité
 Me dérobe aux regards d'un père épouvanté !
 Ah ! Lucie , où fuir ?

S C I O L T O , *tirant son épée , & s'élançant
 vers Lothario.*

Frappe , ou donne-moi ta vie !

L O T H A R I O , *tirant aussi son épée.*

Fier & foible ennemi , que prétend ta furie ?

S C I O L T O.

Frappe , te dis-je , ou meurs.

C A L I S T E , *se jettant entre son père & Lothario.*

Arrêtez , inhumains !

Ah ! tournez contre moi vos parricides mains !

(*Elle tombe évanouie dans un fauteuil.*)

S C I O L T O.

Lâche , tu m'as rendu le plus malheureux père !

L O T H A R I O.

L'un & l'autre étouffons une aveugle colère.

Sans m'excuser ici sur ta propre fureur ,

Je m'offre à réparer mon crime & ton malheur.

Ah ! du moins , prend pitié de ta fille expirante ?

Qu'un lien plus heureux...

S C I O L T O.

Quoi ! ta bouche insolente

Ose attester des droits acquis par des forfaits !
 Va , tu peux me haïr autant que je te hais.
 Ce cœur fait mieux que toi ce que l'honneur commande,
 Ce n'est point ton hymen que ma gloire demande ;
 C'est ta mort : entre nous il n'est que ce traité.
 Si la loi des tyrans , si la nécessité
 Entraînoit aux autels ma fille infortunée ,
 N'en doute point , cruel , ma main déterminée ,
 Sur le marbre du temple orné pour vous unir ,
 Immoleroit Caliste , & sauroit t'en punir.
 Va , l'honneur offensé ne veut que des victimes.

L O T H A R I O .

N'impute donc qu'à toi ton opprobre & mes crimes ;
 J'allois finir tes maux , & je vais les combler ;
 Tu demandes du sang , & le sang va couler.
 J'humilierai l'orgueil qui te rend seul sensible :
 Barbare , tu le veux , ce jour sera terrible !

S C E N E V.

Les Acteurs précédens , A L T A M O N T .

A L T A M O N T .

AH ! Seigneur ! & pourquoi ce désespoir , ces cris ?
 Quel spectacle ? Caliste !... elle expire !

S C I O L T O , *donnant la lettre à Altamont.*

Tiens , lis ;

Dans ce fatal billet apprend mon infortune,

A L T A M O N T.

Ma gloire , mon amour , tout me la rend commune.

(à *Lothario.*)

Tyran de la vertu , lâche persécuteur ,

Suis mes pas !

L O T H A R I O ,

Où , fortons , tu préviens ma fureur.

S C E N E V I.

S C I O L T O , C A L I S T E , *évanouie.*

S C I O L T O .

O Ciel ! sauve Altamont & punis le coupable !
 Cher & fatal objet , victime déplorable ,
 Caliste ! je devrois , dans ce fatal moment ,
 Où son cœur oppressé se ferme au sentiment ,
 Je devrois... quoi ! faut-il m'armer pour son supplice ?
 Epargne-moi , grand Dieu , ce sanglant sacrifice !
 Ou , si l'ordre éternel le réserve à mon bras ,
 Donne-moi des vertus que je ne connois pas !

C A L I S T E .

Où suis-je , quelle voix me rappelle à la vie ?

O mon père ! est-ce vous ?

S C I O L T O .

Ton funeste génie

Nous abandonne au glaive , & peut-être égorgé...

S C E N E V I I.

*Les Acteurs précédens , ALTAMONT , entrant
l'épée à la main.*

A L T A M O N T .

NATURE, amour, honneur, enfin, tout est vengé.

C A L I S T E .

Où Ciel ! Lothario...

A L T A M O N T .

Je triomphe, il expire.

C A L I S T E , à part.

Malheureuse !

A L T A M O N T .

Seigneur, son sang doit nous suffire ;
Il ne nous reste plus dans les bras de la mort,
Que le poids de son crime, & l'horreur du remord.

S C I O L T O , regardant Caliste, & voulant
pénétrer ses sentimens.

Tu pleures ! tu le plains !

C A L I S T E .

Vous observez mes larmes,
Barbare... laissez-moi me saisir de ces armes !
(Elle se jette sur l'épée d'Altamont qui s'oppose à ses efforts.)

Ah ! finissez les maux à mes jours attachés !
Je l'aimois.

S C I O L T O.

Quel aveu !

C A L I S T E , *avec emportement & désespoir.*

C'est vous qui l'arrachez !

N'en doutez point, cruels ; sans votre tyrannie ,
Sans l'hymen dont j'ai dû craindre l'ignominie ,
Mon malheureux amour, combattu par l'honneur,
Alloit s'anéantir au sein de ma douleur.
L'ombre de la retraite environnoit ma vie ,
Dans son obscurité vous m'avez pourfivie.
On m'a rendu au jour, & mes yeux effrayés
N'ont vu qu'un vaste abîme entr'ouvert sous mes pieds :
A l'opprobre, aux affronts j'ai préféré le crime.
J'ai trahi vos desseins... Frappez votre victime.
Sachez, s'il faut encore exciter vos fureurs,
Qu'à Lothario seul je donne ici des pleurs.
Il n'est plus ! soit amour, soit la honte de vivre,
Dans la nuit du tombeau Caliste veut le suivre.

(Elle sort.)

S C E N E V I I I.

S C I O L T O , A L T A M O N T .

S C I O L T O .

Oui, fans doute, & c'est-là que je dois vous unir.
 J'ai ma gloire à venger, j'ai ton crime à punir,
 Et je vais...

A L T A M O N T .

Quel deſſein votre ame ſe propoſe ?

S C I O L T O .

Elle fuit vers l'aſyle où ſa mère repoſe ;
 J'y changerai l'objet de ſes fauſſes douleurs,
 Ses yeux y répandront de véritables pleurs.

S C E N E I X.

S C I O L T O , A L T A M O N T , L E G É N O I S .

S C I O L T O , *au Génois.*

Eh ! bien, que voulez-vous ? quel trouble vous égare ?

L E G É N O I S .

A forcer ce palais le Doge ſe prépare.
 Lui-même aux aſſiégeans preſcrit l'ordre fatal,

Et

Et de Lothario le nom ferr de signal;
 Cn l'appelle à grands cris.

S C I O L T O.

Oui, je vais le leur rendre !
 Mais sanglant, tel enfin qu'ils auroient dû l'attendre.
 Malheureux ! nos vengeurs vont recevoir des fers !
 Nos fronts, chargés du joug, d'opprobres sont couverts,
 Fille ingrate, c'est toi qui comble nos murailles
 De ruines, de feux, d'horribles funérailles :
 Ta tête en répondra.

A L T A M O N T.

Quoi ! vous pourriez, Seigneur....

S C I O L T O.

Les droits les plus sacrés sont les droits de l'honneur,

La nuit vient, & déjà ses épaisses ténèbres
 Enveloppent ces lieux de leurs voiles funèbres.
 De l'ombre & du silence empruntons le secours :
 Au fond de ce palais, à l'abri de nos tours,
 Vendons à nos tyrans leur sanglante victoire.
 Au sein de l'infamie expirons avec gloire.
 Ce poignard dans mes flancs est prêt de s'enfoncer :
 Mais ce n'est pas par moi que je dois commencer,
 Allons.

A L T A M O N T.

Où courez-vous ? ô trop malheureux père !

S C I O L T O.

Ah ! je ne le fais plus ! ce nom me défespère !

A L T A M O N T.

Quels barbares projets il me laisse entrevoir !
Volons : pour les sauver il me reste un espoir.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

Le Théâtre est tendu de noir, & n'est éclairé que par une lampe ; il représente l'appartement où Caliste venoit pleurer la mort de sa mère. Son catafalque paroît dans l'enfoncement. Sur l'avant-scène, à l'un des côtés, est un lit funèbre où Sciolto a fait mettre le corps de Lothario ; de l'autre on voit une table, sur laquelle est une coupe empoisonnée.

S C E N E P R E M I E R E.

C A L I S T E, L U C I L E.

C A L I S T E, *s'appuyant sur le tombeau de sa mère.*

RENTRE dans le palais, ne me fuis point, Lucile :
Cette enceinte lugubre est mon dernier asyle.

Malheureuse !... Il falloit ne jamais en sortir !

(Elle s'avance vers la scène.)

L U C I L E.

A vous abandonner pourrai-je consentir ?

Vous me glacez d'effroi !

C A L I S T E .

Si Caliste t'est chère ,
 Cours , reviens m'informer des malheurs de mon père ,
 L'ennemi l'environne & l'assiège en ces lieux ;
 Les torches , les poignards ont effrayé mes yeux ;
 J'ai tout vu !... laisse-moi , laisse une infortunée
 Attendre loin du bruit sa triste destinée.
 Pars !

L U C I L E .

Quoi ? Vous exigez....

C A L I S T E .

Va , te dis-je ; tes pleurs ,
 Ta pitié trop cruelle irritent mes douleurs.

L U C I L E .

Ah ! raffurez du moins....

C A L I S T E .

Tu me laisse sans armes ,
 Que crains-tu ?... Je ne puis que répandre des larmes !

S C E N E I I.

C A L I S T E , *seule.*

(Caliste après avoir considéré l'horreur du lieu où elle se trouve , parcourant le Théâtre.)

CES funèbres objets dont mes sens sont frappés ,
Des voiles de la mort ces murs enveloppés ,
Ce lugubre flambeau , dont le jour pâle & sombre
Luit à peine & s'éteint dans l'épaisseur de l'ombre ,
Ce sinistre appareil , le silence , la nuit ,
Tout convient aux forfaits , dont l'horreur me poursuit.

(Elle se rapproche du tombeau de sa mère.)

O mânes révéérés ! ô cendres de ma mère ,
Ombre aujourd'hui terrible , & qui me fut si chère !
Ah ! combien mon aspect doit-il t'épouvanter ?
Le secret de mon cœur n'a pas craint d'éclater !
Tout est connu ! ma honte est enfin dévoilée

(Elle parcourt le théâtre.)

Mais , que vois-je ? Quel est ce mausolée ?
Hélas ! pour qui ce deuil , ces festons odieux ?
Auroit-on préparé....

(Elle soulève le voile qui couvre le corps de Lothario.)

Lathario ! Grands dieux !

Fantôme de la nuit , redoutables ténèbres ,
O spectres , qui traînez vos dépouilles funèbres ,
Des Enfers avec vous dût sortir la terreur ,

Jamais de cet objet vous n'atteindrez l'horreur !
 Voyez-vous sur ce front , où se peignoit l'audace ,
 Cette pâleur livide & ce froid qui le glace ?
 Est-ce-là le mortel dont le fatal amour
 Me coûte l'innocence , & la gloire , & le jour ?
 De quel spectacle affreux me vois-je environnée ?

*(Elle s'éloigne du tombeau, & se trouve près
 de la table sur laquelle est la coupe.)*

Mais , à qui cette coupe est-elle destinée ?

(Elle s'avance auprès de la table.)

Ah ! c'est à moi , sans doute ; & ces tristes apprêts
 Ce vase affreux , ce lit entouré de cyprès ,
 Mes remords , tout me dit que la main paternelle
 A préparé pour moi cette pompe cruelle.
 Non , non : n'endoutrons plus... Il est temps que mon cœur
 S'apprête au sacrifice exigé par l'honneur.

(Elle s'affied, & s'appuie sur la table où est la coupe.)

Dans le fond de mon ame osons porter la vue.

Mes malheurs , mes combats , ma honte inattendue ,
 Les sentimens de haine & ceux de ma pitié ,
 La pesanteur du joug où mon sort fut lié ,
 L'illusion , l'amour , mon hymen déplorable ,
 Mon infortune . enfin , me rend-elle coupable !
 Oui , Caliste , tu l'es... le Sénat dispersé ;
 Dans son propre palais Scioïto menacé ;
 Frégose , ce barbare égorgeant ses victimes ;
 Ton pays dans les fers : tremble ! voilà tes crimes !
 Viens donc , ô mort , entends mon lamentable cri !

(Elle porte la main à la coupe.)

Viens ! mes jours sont à toi !... Mon Père !

S C E N E III.

S C I O L T O , C A L I S T E .

S C I O L T O .

L A voici.

O soutien des héros , amour de la patrie ,
Etouffe dans mon sein la nature attendrie !
Qu'un père , qui punit , a besoin de vertu !

C A L I S T E , à part.

Relevons à ses yeux mon courage abattu ,
Qu'il reconnoisse en moi l'éclat de sa famille :
Soyons digne de lui.

S C I O L T O , froidement.

Tu fus jadis ma fille.

C A L I S T E .

Malheureux le moment , où mon cœur égaré
Cessa de mériter ce nom doux & sacré !

S C I O L T O .

Sais-tu que nos tyrans n'attendent que l'aurore ,
Pour lancer sur nos toits un feu qui les dévore ;
Qu'ils vont punir sur nous nos projets découverts ,
Ou vainqueurs dédaigneux nous proposer des fers ?
J'oppose à nos dangers une vaine prudence.

Altamont, que séduit un rayon d'espérance,
 Hors des murs du palais par son zèle entraîné,
 En ce moment peut-être expire assassiné,
 As-tu prévu ces maux ?

C A L I S T E .

Ah ! pourquoi me les peindre ?
 Je les ai tous causés ; je vois ce qu'il faut craindre ;
 Et ma honte....

S C I O L T O .

La honte est un de ces malheurs
 Que ne réparent point les regrets ni les pleurs.
 L'innocence elle-même en ressent l'infamie.
 Tout élève contre elle une voix ennemie ;
 Et du dernier opprobre on se plaît à couvrir
 Un front deshonoré, qui ne fait que rougir.

C A L I S T E .

Mon cœur n'ignore point ces vérités terribles ;
 Je connois mes destins.... hélas ! ils sont horribles ?

S C I O L T O .

Dis-moi : de tous les biens dispensés par le fort,
 Quel bien préfères-tu ?

C A L I S T E .

L'honneur.

S C I O L T O .

Sans lui ?

C A L I S T E .

La mort.

S C I O L T O.

J'applaudis à ton choix... Ainsi donc ton courage
De cette affreuse coupe a pressenti l'usage ?

C A L I S T E.

Oui , mon père ; & sans vous , ce bras déterminé
Eût versé dans mon sein le vase empoisonné.

S C I O L T O.

Sur les bords du cercueil l'humanité succombe ;
L'œil mesure , en tremblant , l'abîme de la tombe.
Des lenteurs du poison le supplice à souffrir ,
Le regret de la vie & l'horreur de mourir ,
Tout peut t'intimider.

C A L I S T E.

Eh bien ! frappez vous-même ?
Percez ce triste cœur qui vous craint, mais vous aime ;

S C I O L T O , *tirant son poignard.*

Tu préviens ma pensée , & tel est mon dessein.
Vois-tu ce fer ?.. Hélas ! il tremble dans ma main.
La pitié malgré moi rappelle à ma mémoire
Le temps de tes vertus & celui de ma gloire ,
Ce temps , où ma fierté rendoit grâces aux cieux
D'avoir transmis en toi le sang de mes aïeux ;
Où j'attendois , sans soins , du nombre des années
Le terme où s'avançoient mes longues destinées.
Ah ! lorsque je compare à cette nuit d'horreur
Ces jours calmes & purs , dont tu fis le bonheur ,
Incertain , déchiré , je flotte & délibère.
Je n'ose te punir , & frémis d'être père ;

Tumultueux combat , où d'une égale voix ,
La nature et l'honneur se disputent leurs droits !
Ma fille !... ah ! malheureux !

C A L I S T E .

Quoi ! vous versez des larmes !

S C I O L T O .

Les traits du repentir , ta jeunesse , tes charmes ,
Hélas ! tout m'attendrit !

C A L I S T E .

La mort est mon espoir.

S C I O L T O , portant la main à son poignard , & lui
présentant la coupe en détournant les yeux.

Eh bien , je vais... mais , non ! tiens , prends , fais ton devoir.

C A L I S T E .

Ah ! j'y confens !

S C I O L T O .

Arrête ! ô nature ! ô tendresse !

O ma chère Caliste , épargne ma foiblesse !

Hélas ! je me croyois un cœur plus inhumain.

J'ai tenu la balance avec un bras d'airain.

Vengeur de mon pays , vengeur de ma famille ,

En juge indifférent , j'ai condamné ma fille.

Ma farouche vertu se borne à cet effort.

Mes yeux ne feront point les témoins de ta mort.

C A L I S T E .

Pourquoi me fuir ? Vos mains....

S C I O L T O.

Non, fille infortunée.

Que ta seule vertu règle ta destinée.

Le danger presse... entends ces cris sourds & confus.

C A L I S T E.

Hélas !

S C I O L T O.

Adieu ; je fors , & ne te verrai plus.

C A L I S T E.

Ayez quelque pitié de ma douleur profonde.

S C I O L T O.

Eh bien ? qu'exige-tu ?

C A L I S T E.

L'orage approche , il gronde ;

Abandonnez ces murs , fuyez , sauvez vos jours.

S C I O L T O.

J'ai condamné les tiens.

C A L I S T E.

J'en déteste le cours.

Ah ! vivez , & la mort me sera moins amère.

S C I O L T O.

Pour la dernière fois viens embrasser ton père.

C A L I S T E , *en se jettant dans ses bras.*

O tendresse ! ô regrets !

Adieu!... ma fille!

S C E N E I V .

C A L I S T E , *seule.*

I L fuit !

Mourons , ne tardons plus , tout espoir est détruit ;
 Mais quelle solitude enferme la victime !
 Hélas ! le remord seul accompagne le crime !
 Le plus vil des humains , au terme de ses jours ,
 Voit d'autres malheureux lui prêter des secours ?
 Et moi , seule en ces murs , tremblante , consternée ,
 De l'univers entier je meurs abandonnée !
 Le souffle de ma vie est prêt à s'exhaler.

(*Regardant le tombeau de Lothario.*)

Et c'est sur ce tombeau que mon sang doit couler !
 L'autel est , après tout , digne du sacrifice !
 Non , non : la mort pour moi ne peut être un supplice.

(*Elle prend la coupe.*)

Que fais-je ? En préparant ces poisons destructeurs ,
 Peut-être que mon père y mêla quelques pleurs ?
 Ah ! cette douce idée affermit mon courage !

(*Elle boit le poison , & dit après un silence :*)

C'en est fait , & la mort est , enfin , mon partage.
 Déjà d'un voile épais mes yeux sont obscurcis...

Où vais-je ? Où reposer mes pas appesantis ?

Où me traîner !... Je cède ... & ma force succombe.

(*En s'égarant , elle est arrivée au pied du
tombeau où elle se précipite.*)

Mais où suis-je ?.. Ah ! grands dieux ! au pied de cette
tombe...

(*Elle élève ses mains vers le tombeau , & s'écrie :*)

Infortuné mortel , , que je n'ose nommer ,

Dont j'ai plaint le trépas ... que mon cœur put aimer ,

Au fond de ton cercueil tu triomphes encore !

Plus coupable que moi , c'est toi que je déplore !

S C E N E V.

C A L I S T E , L U C I L E .

L U C I L E .

O PERE , impitoyable , autant que malheureux !

(*S'élançant vers Caliste.*)

Ah ! Madame !

C A L I S T E .

Il est fait ce sacrifice affreux !

Lucile , arrache-moi de ce tombeau funeste.

Mourir près de mon père est l'espoir qui me reste.

L U C I L E .

Il a cherché la mort,

Tome I,

X

C A L I S T E.

C A L I S T E.

O nuit, horrible nuit !

L U C I L E.

Altamont tout en pleurs vers ces lieux le conduit.

C A L I S T E.

Altamont n'a-t-il pu lui conserver la vie ?

(*Caliste se relève des marches du tombeau,
& s'avance appuyée sur Lucile.*)

S C E N E VI et dernière.

SCIOLTO, soutenu par des Soldats, CALISTE,
ALTAMONT, LUCILE, Troupe d'Amis de
Sciolto & d'Altamont, des Gardes qui portent des flam-
beaux.

A L T A M O N T, voyant *Caliste mourante.*

DE quels malheurs, hélas ! ma victoire est fuivie !
Quoi ! Sciolto !... Caliste !...

C A L I S T E, soutenue par *Lucile.*

Ah !, mon pere ! est-ce vous ?

Momens cruels !

S C I O L T O.

Le sort les a rendus plus doux.

Du tyran des Génois , mes yeux ont vu la chute.

(*Montrant Altamont.*)

Ma haine la jura... Ce héros l'exécute.

Ma fille, Gêne est libre, & l'honneur est vengé.

Tout ressentiment fuit de mon cœur outragé.

Nous avons craint tous deux la honte & l'esclavage :

Viens , reçois dans mes bras le prix de ton courage.

Ose lever vers moi ce front humilié ;

Ton père te pardonne , & tout est oublié.

J'expire ! c'en est fait.... je n'ai pu te survivre.

C A L I S T E.

Généreux Altamont , mon ame va le fuivre.

Honorez sa mémoire , & plaignez ses malheurs,

Victime de l'amour , de la vertu.... Je meurs.

F I N D U T O M E P R E M I E R.

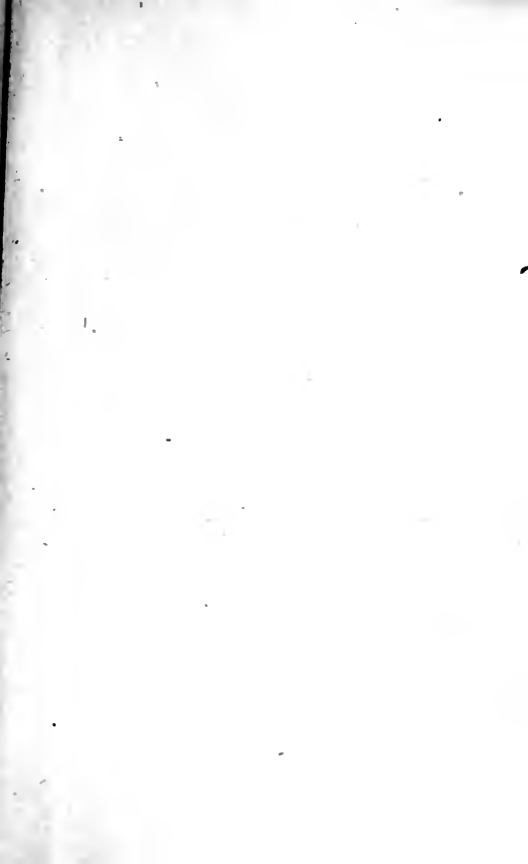
T A B L E

D E S M A T I È R E S

Contenues dans le Tome premier.

<i>P</i> R É E A C E des Éditeurs.	Pag. 1
<i>Vie de M. Colardeau.</i>	7
<i>Éloge de M. Colardeau.</i>	21
<i>Réponse de M. Marmontel, chancelier de l'académie Française, au discours de M. de la Harpe.</i>	53
<i>Épître de M. Dorat, maux ânes de M. Colardeau.</i>	79
<i>Astarbé, Tragédie en cinq Actes.</i>	87
<i>Caliste, Tragédie en cinq Actes.</i>	161

Fin de la Table du Tome premier.



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Échéance

**The L
University**

Date

--	--	--

